Fr. 119
119

SAINT-LÉON,

HISTOIRE

DU SEIZIEME SIÈCLE.

SAINT-LEON,

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE;

PAR WILLIAM GODWIN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

ORNÉ DE JOLIES GRAVURES.

Ferdinand Mendez Pinto was but a type
Of thee, thou liard of the first magnitude.

CONGREVE.

Toi, maître consommé dans l'art de l'imposture,
Ce Ferdinand Pinto n'étoit que ta doublure.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ
MICHEL, rue neuve Saint-Augustin, n°. 22, près la rue de Choiseul;
LE NORMANT, imprimeur du Journal des Débats, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42;
BILLOIS, libraire, quai des Augustins, n°. 32.

AN 8. — 1800.

3423

PRÉFACE.

Le passage suivant d'un ouvrage attribué au feu docteur John Campbel, et intitulé *Hermippus redivivus*, a donné la premiere idée du présent ouvrage :

« Il arriva à Venise, en l'année 1687, un singulier accident qui fit alors grand bruit, et que je crois digne d'être sauvé de l'oubli. La grande liberté dont jouissent en cette ville toutes les personnes qui ont une certaine apparence, est suffisamment connue de ceux qui s'y sont arrêtés. On ne sera donc pas surpris, qu'un étranger qui s'y rendit sous le nom de signor Gualdi, avec un train considérable, fût admis dans les sociétés les plus distinguées de cette ville, quoique personne ne sut qui il étoit ni d'où il venoit. Il passa quelques mois à Venise. On remarqua trois choses particulières dans sa con-

duite. La première, c'est qu'il avoit une collection de très-beaux tableaux, qu'il étoit toujours prêt à montrer à ceux qui desiroient la voir; la seconde, c'est qu'il étoit très-versé dans les arts et les sciences, et qu'il parloit sur tous les sujets avec une facilité, une sagacité qui faisoient l'étonnement de tous ceux qui l'écoutoient; enfin, on avoit observé que jamais il n'écrivoit ni ne recevoit de lettres; qu'il n'avoit point de crédit ouvert chez aucun banquier, mais qu'il payoit tout en argent comptant, et vivoit décemment quoique sans magnificence.

» Cet homme rencontra un jour au café un noble venitien, grand connoisseur en tableaux; celui-ci avoit entendu parler de la collection du signor Gualdi, il lui demanda poliment la permission de la voir, l'étranger y consentit aussitôt. Lorsque le venitien eut examiné la collection du signor Gualdi, et qu'il lui en eut témoigné son admiration en disant qu'il n'en avoit jamais vu de plus précieuse, vu la quantité des chef-d'œuvres qui la composoient, il jetta

par hasard les yeux au-dessus de la porte de la chambre où étoit le portrait du signor Gualdi ; le vénitien considéra le portrait, puis l'original : Ce tableau a été fait pour vous, dit-il à l'étranger ? à quoi ce dernier ne répondit que par une profonde inclination. Vous avez l'air d'un homme de cinquante ans, continua le vénitien, et cependant je reconnois dans ce tableau la touche du Titien, qui est mort il y a cent trente ans; comment cela se peut-il? Il n'est pas facile, dit gravement le signor Gualdi, de connoître tout ce qui est possible, mais certainement il n'y a point de crime à ressembler à un portrait peint par le Titien. Le vénitien n'eut pas de peine à s'appercevoir par cette réponse qu'il avoit offensé l'étranger, en conséquence il prit congé de lui.

» Il ne put s'empêcher dans la soirée de parler de cette aventure à quelques-uns de ses amis, qui résolurent de satisfaire leur curiosité en allant voir le tableau le lendemain. Pour en trouver l'occasion, ils se rendirent au café dans le temps où le si-

gnor Gualdi y venoit ordinairement, et ne l'ayant pas rencontré, un d'eux, qui s'étoit souvent entretenu avec lui, alla prendre des informations dans son hôtel. Il y apprit que l'étranger étoit parti pour Vienne une heure auparavant. Cet événement fit grand bruit dans la ville, tous les papiers du temps en firent mention (1) ».

On sait que la pierre philosophale, la transmutation des métaux en or, et l'élixir de vie qui devoit rappeler la jeunesse et rendre immortel le possesseur du secret, ont fait le principal objet des études des curieux pendant des siècles. Outre l'aventure du signor Gualdi, on a raconté plusieurs autres histoires de personnes qu'on supposoit être en possession de ces

(1) Dans le volume d'où j'ai tiré cette anecdote, on renvoie aux *Mémoires historiques*, 1687, *tome premier*, *page* 365. Curieux de puiser mon extrait dans les premieres sources authentiques, j'ai fait inutilement chercher cet ouvrage au Muséum et dans la bibliothèque d'Oxford et de Cambridge. L'histoire et le renvoi sont probablement l'un et l'autre le fruit de l'imagination de l'écrivain anglais.

découvertes étonnantes, dont la recherche a dévoré la fortune et la vie de tant de malheureux aventuriers.

On a dit de Shakespéar qu'*épuisant l'univers il créoit de nouveaux mondes* (1), mais le poids énorme que portoit ce grand homme auroit écrasé le téméraire qui eût voulu s'en charger. Je laisse à tous les romanciers, morts ou vivans, la gloire d'avoir peint dans leurs tableaux les différentes scènes de la vie pris dans l'ordre naturel des choses. Le cœur et la curiosité des lecteurs ont été attaqués de tant de façons, que nous autres écrivains, qui formons l'arrière-garde de nos illustres prédécesseurs, nous devons nous contenter de parvenir à la nouveauté, quelque route que nous prenions.

Le cadre de l'histoire suivante est tel, qu'on ne peut pas supposer l'existence des personnes qui jouent les principaux rôles ; mais j'y ai su mêler

(1) Jonhson, dans son prologue à l'occasion de la rentrée de Garrick au théâtre de Druy-lane, dont il alloit diriger l'administration.

les sentimens et les passions de l'humanité avec des situations incroyables, et leur donner par là un degré plus touchant d'intérêt, j'espere qu'on me pardonnera la hardiesse et l'irrégularité de mon plan.

Ceux qui ont lu mes productions plus graves, m'accuseront peut-être d'inconséquence en parcourant ces volumes, les attachemens et les affections de la vie privée étant dans cet ouvrage l'objet des éloges les plus prononcés, tandis que dans les *Recherches sur la justice politique* je ne parois leur accorder ni faveur, ni même indulgence. Voici ce que je crois nécessaire de dire présentement pour répondre à cette objection. C'est que depuis plus de quatre ans j'ai cherché le temps et l'occasion de modifier quelques-uns des premiers chapitres de cet ouvrage, pour le rapprocher des sentimens que je développe dans celui-ci. Non que je voie de raison pour rien changer relativement au principe de justice, ni aux bases fondamentales du systême que j'ai offert au public, mais parce que

je conçois les affections domestiques et particulieres comme inséparables de la nature humaine, et de ce qu'on peut appeler la culture du cœur, et parce que je suis pleinement convaincu qu'elles ne sont pas incompatibles avec un sentiment de justice actif et profond dans l'esprit de ceux qui tiennent à ces liaisons. La maniere de concilier ces principes discordans, en apparence, est indiquée en partie dans un petit ouvrage que j'ai fait paroître en 1798, et que je prendrai la liberté de citer ici.

« La saine morale nous ordonne de ne point considérer avec indifférence tout ce qui appartient à l'humanité, mais il est impossible que nous ne ressentions pas le plus vif intérêt pour les personnes que nous connoissons le plus intimement, dont le bonheur est lié au nôtre par la conformité des inclinations mutuelles. La vraie philosophie nous commande l'amour, son flambeau donne la vie à notre esprit, il l'éclaire : l'indifférence n'enfanta jamais que la dureté de la pierre ou l'insensibilité de la plante

qui végète. La vertu sourit à l'union de deux ames, la vertu est la source du bonheur. C'est au sein des plaisirs domestiques qu'un homme puise cette grandeur, cette force, cette harmonie qui le rendent propre aux grandes choses : son nom sera cher à son pays et en vénération chez l'étranger ». *Mémoire de l'auteur sur la défense des droits de la femme. Chap. VI, pag.* 90, *deuxième édition* (1).

---

(1) Pour l'intelligence des lecteurs peu instruits, je vais donner l'explication de l'épigraphe de cet ouvrage.

Ferdinand Mendez Pinto étoit un Portugais né vers l'an 1510. S'étant sauvé de son pays dans sa première jeunesse, il parcourut plusieurs contrées en Afrique et en Asie dans le cours de vingt-un ans, et suivant sa relation il éprouva une foule d'aventures plus surprenantes et plus malheureuses les unes que les autres. La traduction de ses voyages en français forme un très-gros volume *in*-4°., sous le titre de *Vicissitudes de la fortune*. Il porte pour date l'année 1628.

SAINT-LÉON.

CHAPITRE PREMIER.

De toutes les illusions brillantes que l'imagination peut enfanter, il n'en est aucune que l'art et le génie humain n'aspirent à réaliser. Dans les premiers âges de l'antiquité, toutes les conceptions de l'esprit se dirigerent vers la perfection d'un gouvernement. Platon n'eut pas plutôt créé sa république imaginaire, qu'il chercha un coin de terre pour y mettre son plan à exécution. De mon temps, et depuis près d'un siècle, l'occupation principale des hommes d'un travail opiniâtre et constant, a été le grand secret de la nature, le grand œuvre dans ses deux branches inséparables, l'art de multiplier l'or et de défier les infirmités de la vieillesse et la faulx de la mort.

Il est certain que des talens peu

communs, une industrie sans égale ont été employés à la recherche de cette importante découverte. Je sais que les audacieux adversaires de toute évidence sage et raisonnable, ont douté que jamais ces talens et cette industrie aient atteint l'objet de leurs efforts; mon projet n'est pas de fixer le nombre de ceux qui ont remporté cette victoire complette sur les forces et l'inertie de la matiere. Il suffit de savoir que je suis un exemple de l'existence de ces hommes extraordinaires. Je profite depuis nombre d'années pour mon bonheur et mon plaisir du bénéfice de ces deux secrets, si on peut les appeler ainsi. J'ai en mon pouvoir la possibilité d'être aussi riche qu'il me plait, et le don d'une vie immortelle. Tout ce que je vois je puis sans difficulté me l'approprier; car quels sont les palais, les tableaux, les parcs, les jardins, les chef-d'œuvres de l'art, les phénomènes de la nature, que les propriétaires ne consentent à me céder pour un prix quel qu'il soit? Le luxe de toutes les parties du monde apporte son tribut à mes pieds. Je domine les passions des hommes d'une maniere incompréhensible. Car, qui

peut résister aux prestiges d'une magnificence souveraine? Quel homme est inaccessible à la corruption? Ajoutez encore que je ne crains aucune espèce de maladie : chaque jour le soleil à son lever échauffe doucement la circulation réguliere d'un sang toujours pur. La décrépitude ne peut approcher de moi Envain des milliers d'hyvers se succèdent, le temps n'a pas la puissance de sillonner des rides sur mon front, ni d'argenter mes cheveux : une richesse inépuisable et une jeunesse éternelle, sont les attributs qui me distinguent du reste de l'espèce humaine.

Je ne veux point écrire un traité de philosophie naturelle. La condition attachée à la jouissance de mes privilèges, est de ne point les communiquer. Mon intention est simplement de raconter un petit nombre de ces évènemens extraordinaires qui se sont passés pendant la partie déjà écoulée de ma vie et qui ont été produits par les circonstances surnaturelles dont je viens de parler.

Il est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'observation que le but que j'ai su atteindre si singulièrement et qui fait l'objet des recherches

de mes contemporains est dès le premier coup-d'œil infiniment plus grand et plus intéressant que ce qui occupoit les pensées de Platon et des premiers écrivains de l'antiquité. Qu'est-ce que la liberté politique en comparaison d'une opulence sans bornes et d'une vigueur immortelle? Le résultat immédiat de la liberté politique est d'assurer complettement à l'homme la propriété de son patrimoine ou des fruits de son industrie et de les garantir de l'invasion des autres, mais le petit détail de conservation ou d'acquisition graduelle ne soutient pas le parallèle avec le grand secret, qui peut en un moment accorder à l'homme tout ce qu'il peut souhaiter. Considérée sous ce point de vue, combien l'ambition de ces anciens si vantés, doit nous paroître vile et méprisable auprès de la nôtre ? quel est l'adepte, le novice même de nos jours qui consentiroit à renoncer à l'étude de Dieu et des secrets profonds de la nature et qui calmant l'ardeur de son génie, se borneroit à l'examen de sa misérable existence?

Plusieurs personnes penseront peut-être que l'histoire d'un homme possesseur d'avantages inappréciables, tels

que les miens, doit ressembler à l'histoire du paradis ou du bonheur à venir des élus; annales trop calmes, trop dépourvues de mouvement, trop uniformes dans la narration, trop exemptes des vicissitudes pour exciter l'attention ou pour échauffer les passions du lecteur; je l'invite à la patience et à suivre le fil de ma narration, il ne sera pas long-tems à voir si ses conjectures sont justes et fondées en raisons.

Peut-être aussi sera-t-on curieux de connoître les motifs qui peuvent engager un homme jouissant d'une si énorme richesse et appelé par sa merveilleuse position à toutes les jouissances, à prendre la peine d'écrire ses mémoires. L'immortalité dont je suis doué semble détruire les motifs ordinaires qui font chercher une renommée posthume.

Je ne me prêterai point à satisfaire ce point de curiosité si quelques personnes l'ont réellement conçue. Je ne veux anticiper sur rien : probablement les raisons que j'ai pour écrire paroitront évidentes dans le cours de mon histoire.

Je descends d'une des plus anciennes et des plus respectables familles du ro-

yaume de France. J'étois fils unique, mon père mourut pendant mon enfance. Ma mère avoit une trempe d'esprit mâle, plein des préjugés de la noblesse et ne respirant que la magnificence. Le desir de me rendre le digne successeur des comtes de St. Léon, qui avoient figuré avec une réputation distinguée dans les guerres de la terre sainte, occupoit son ame toute entière. Mon père étoit mort en combattant avec courage dans les plaines d'Italie, sous les bannières de Louis XII; prince dont jamais on ne me répétoit le nom sans y joindre les éloges dûs à ses exploits et au caractère sublime qui lui valut le titre *de Père de son Peuple.*

L'esprit de ma mère, échauffé par le souvenir de la grandeur de mes ancêtres, faisoit des efforts continuels pour allumer dans mon cœur une pareille ardeur; suivant un usage établi depuis long-tems les barons et les vassaux du roi de France faisoient des dépenses prodigieuses pour concourir d'une manière pompeuse aux brillantes expéditions de leur souverain; mon père avoit fort altéré sa fortune par les préparatifs de la campagne qui lui coûta la vie. Ma mère employa tous les soins

imaginables pour sauver les débris de mon patrimoine, et ma longue minorité lui donna le moyen d'y réussir.

Il est impossible de traiter un enfant avec plus de douceur et une indulgence mieux entendue qu'elle ne le fit pendant le tems de mon adolescence ; elle avoit pour moi une affection que je ne puis comparer qu'à l'idolatrie. J'étois son orgueil, son espérance : le jour elle veilloit sur moi avec l'inquiétude de la tendresse, et la nuit mon image étoit encore dans sa pensée. Elle ne souffrit point que ma jeunesse languît dans la mollesse de l'oisiveté. Elle me donna les meilleurs maîtres, elle m'encourageoit à profiter de leurs leçons. Je connoissois parfaitement les écrivains italiens du douzième et du treizième siècles, je m'adonnois à l'étude des auteurs classiques que la renaissance des lettres faisoit alors cultiver avec ardeur. On m'avoit enseigné les principes des beaux arts, enfin il n'y avoit aucun des talens alors accrédités par la mode que ma mère ne voulût me donner. La seule science que je négligeai fut précisément celle qui depuis a produit les évènemens les plus extraordinaires de ma vie. Mais l'objet sur lequel on appelloit le plus

fortement mon attention étoit l'étude des exercices militaires et de tout ce qui pouvoit ajouter à la force, à l'agilité et à la grace de mon corps et aux dispositions chevaleresques et entreprenantes de mon esprit. Ma mère préféroit mon honneur et ma réputation à mon existence.

Une circonstance qui contribua peut-être plus qu'aucune autre à fixer la trempe incertaine de mon caractère fut la célèbre entrevue de François I et d'Henri VIII, roi d'Angleterre entre Guines et Ardres; entrevue à laquelle je fus présent comme spectateur; ma mère refusa de m'accompagner, elle étoit arrivée à cet âge où la curiosité est émoussée, et où l'éclat des fêtes a peu d'attraits; d'ailleurs les dépenses de la noblesse qui s'y trouvoit réunie, étoit incompatibles avec l'économie dont elle ne vouloit pas se départir. Je fus donc mis sous la protection du marquis de Villeroi son frère, je le suivis avec mes deux domestiques, qui faisoient une partie de sa suite.

J'avois alors quinze ans, mes réflexions m'avoient familiarisé avec les idées de grandeur et de magnificence, mais ma vie s'étoit passée jusqu'à ce

moment dans la retraite la plus austère, ce contraste fit un effet particulier sur mon esprit, il irrita excessivement en moi le goût de la splendeur et des distinctions, je me perdois dans les folles visions d'une grandeur imaginaire, j'étois plus qu'indifférent pour la plupart des objets qui m'environnoient; je brûlois du desir de m'affranchir de l'uniformité de ma condition présente. Je cultivois les exercices auxquels j'étois déjà formé, seulement parce qu'ils me paroissoient une préparation nécessaire pour parvenir à l'avancement que je projetois.

Je me trouvai par le voyage dont je viens de parler, sortir tout-à-coup d'une vie obscure et modeste pour être transporté sur le théâtre de la pompe la plus éclatante que le monde ait peut-être jamais contemplé, je ne me souviens même pas d'avoir jamais vu Paris offrir un aussi brillant spectacle; la mode dominante de l'Europe a été long-tems les habillemens somptueux, je crois que ce goût actuel de profusion a pris naissance dans la vallée d'Ardres. Les deux rois étoient dans toute la vigueur de la jeunesse, et passoient pour les plus beaux hommes de leur siècle. La beauté

de Henri étoit noble et mâle, celle de François avoit quelque chose de plus gracieux sans rien ôter de la vigueur de ses formes. Henri avoit quatre ans de plus que l'autre monarque. Le premier auroit pu servir de modèle pour représenter Hercule, et le second, Apollon.

La splendeur des habillemens dont on se servit dans cette circonstance, surpasse presque toute croyance. On eût pu dire que chaque personne de distinction portoit sur elle la valeur d'une terre, la variété des vêtemens ne le cédoit point à la richesse. Wolsey, dont le penchant à la magnificence n'étoit égalé que par la fierté des sentimens, étoit en grande partie le directeur de ces scènes d'ostentation. Il avoit sur l'esprit de son maître l'ascendant le plus absolu, et d'un autre côté François lui pardonnoit adroitement ses caprices, afin de pouvoir à son tour réclamer de son favori la même indulgence dans des objets plus importans.

Les fêtes commencerent par des processions pompeuses et par la cérémonie d'ouverture, sorte de spectacle solemuel et touchant, que l'œil contemploit avec plaisir, et qui remplissoit

l'ame d'un respect religieux. A ces premiers hommages à la divinité succéderent les amusemens rapides, animés et intéressans des mascarades, des représentations de toutes espèces; et ce qui étoit encore plus pour moi, ce que mon cœur dévoroit avec une ardeur inexprimable, des luttes, des joûtes, des tournois sans fin. La beauté des armures, les caparaçons des coursiers, le feu des animaux eux-mêmes, l'ardeur et la grâce des combattans, surpassoient tout ce que mon imagination s'étoit jamais figurée. Toutes ces scènes différentes se passoient au milieu d'un vaste amphithéâtre de spectateurs, où s'étoit rassemblé tout ce que les deux contrées avoient de noblesse et de personnes considérables. Une jeunesse mâle et audacieuse qui se présentoit avec grâce, la réunion des charmes les plus séduisans, joint à la modestie des femmes les plus élégantes, attiroient l'admiration. Les dames étoient vêtues d'une maniere attrayante : tous les yeux étoient animés par le plaisir et la joie. Si Héraclite, ou un de ces philosophes atrabilaires qui ont disserté sur la misere universelle du genre humain, fut parvenu jusques

dans les campagnes d'Ardres, je crois qu'il eût abjuré son déplorable systême, et la honte sur le front, il se seroit éloigné d'un pareil spectacle. Les rois étoient placés aux deux extrémités de la lice, environnés de leur cour. Tous les yeux de ceux qui composoient cette immense assemblée étoient fixés sur les combattans. Les spectateurs suivoient en silence leurs mouvemens, un intérêt involontaire les portoit à faire des vœux pour quelqu'un de ces redoutables chevaliers; quelquefois, lorsque le sort des combats sembloit se décider pour le champion favorisé par un parti, l'air retentissoit de cris et d'acclamations.

Ce qui ajoutoit encore à l'illusion du spectacle, c'est qu'alors, peut-être pour la premiere fois depuis des siècles, on avoit écarté la roideur du cérémonial, les facultés de l'homme se déployoient avec confiance et générosité. Les chaînes des âges précédens étoient rompues, et en les brisant, on se complaisoit dans la liberté qu'on venoit de conquérir. Tout le monde sait qu'après plusieurs jours de précautions inutiles et d'emprisonnemens apparens des deux côtés, un matin François parut

à cheval devant la tente d'Henri, sans garde et sans avoir prévenu personne. L'exemple fut contagieux, et depuis ce temps on bannit toute étiquette. Les rois eux-mêmes se mêlerent aux combats de leurs sujets. C'étoit un spectacle magnifique et ravissant, de voir toute la liberté des anciennes mœurs de Rome, presque même des anciennes saturnales, polie et adoucie par tout ce que le siècle de la chevalerie avoit de noblesse et de majesté.

Il est facile d'imaginer l'effet qu'une pareille scène devoit produire sur un jeune homme élevé comme je l'avois été. Je sentis avec douleur que l'immaturité de mon âge ne me permettoit pas de prendre une part active dans ce grand spectacle. Je parus cependant avec assez d'avantages. Je fus présenté à François premier, il me fit l'honneur de m'interroger sur mes études, et reconnoissant en moi quelques connoissances des arts et de la littérature dont il étoit le zelé protecteur, il fit quelques complimens à mon oncle sur ma figure et mes dispositions. J'aurois pu dès ce moment rester à la cour et me faire recevoir parmi les pages de cet illustre monarque, mais

ma mère avoit conçu un autre plan, elle ne vouloit pas encore rassasier mes yeux de tableaux brillans, ni me lancer sur la scène du monde. Elle jugeoit avec raison que ma passion pour le théâtre de la gloire n'en deviendroit que plus impétueuse en me privant pendant quelque tems des plaisirs après lesquels je soupirois. Son vœu étoit que je ne me présentasse dans les rangs de la noblesse françoise que lorsque j'aurois acquis toutes les qualités qui distinguent un véritable chevalier. Elle vouloit m'éviter le désavantage d'exposer aux yeux du monde ces fausses démarches et ces faiblesses dont l'inexpérience de la jeunesse ne peut jamais se garantir entièrement : ces motifs ayant été mis sous les yeux du roi, il eut la bonté d'y donner son approbation ; je retournai donc pour finir mon éducation au château de mes pères sur les bords de la Garonne.

L'agitation de mon esprit pendant les trois années suivantes, justifia pleinement la sagacité de ma mère ; j'étois plus empressé de faire des progrès que je ne l'avois jamais été. Je m'étois déjà formé des idées de la carrière d'honneur d'après les livres que j'avois lus et les

conversations de mon excellente mère ; mais que mes conjectures étoient loin de la réalité des choses ravissantes que je venois d'avoir sous les yeux. Semblable à l'auteur de notre sainte religion, j'avois passé mes quarante jours dans le désert sans nourriture, quand tout-à-coup mes yeux furent ouverts, et j'apperçus tous les royaumes du monde et toute leur gloire. L'illusion n'avoit duré qu'un moment et s'étoit aussitôt évanouie, ne laissant partout derrière elle que la même solitude, la même obscurité qui l'avoit précédée. Jamais je ne me livrois au sommeil sans que mon imagination ne me représentât les combats des chevaliers et le cortège des dames ; j'avois été traité avec distinction par mon souverain, François I étoit dans mon esprit, l'abrégé, le modèle de la grandeur et de la perfection. Je me félicitois d'être né dans un siècle et dans un pays qui me mettoient à portée d'acquérir tout ce que mon cœur desiroit.

J'avois dix-huit ans, lorsque j'éprouvai le premier de tous mes malheurs, la mort de ma mère ; elle sentit sa fin approcher ; plusieurs semaines avant sa dissolution entière, elle eut avec moi

plusieurs conversations sur les sentimens de loyauté que je devois conserver et la conduite que j'aurois à tenir, quand elle ne seroit plus.

« Mon fils, me dit-elle, votre caractére et le germe de l'honneur que j'ai développé en vous dès votre enfance, ont fait ma seule consolation depuis la mort du meilleur des époux; une estime mutuelle, un amour sans partage fut le lien de notre union, et jamais homme ne mérita d'être mieux chéri et honoré que Réginald de St. Léon. Lorsqu'il mourut, le monde entier n'eut été pour moi qu'un vuide immense s'il n'avoit pas laissé un autre lui-même qui sera l'héritier de ses vertus; en travaillant à votre éducation je croyois rendre les derniers devoirs à la mémoire de mon époux. Le souvenir de l'homme que j'adorois m'avoit rendu sacrée cette occupation avant qu'elle ne devînt pour moi une source de jouissances douces et agréables; j'espère m'être à peu-près acquittée de cette tache honorable de la maniere dont votre père eut desiré qu'on l'eût remplie, s'il eut vécu. Je remercie le ciel de ce qu'il prolonge mes jours assez long-temps pour accomplir un dessein si cher et si noble.

» Vous

» Vous devez maintenant, mon fils, vous produire vous-même, vous allez être l'arbitre de vos actions J'aurois desiré que cette faculté n'eût pu vous être confiée qu'à une époque plus éloignée. Cependant j'ai la confiance que l'éducation que vous avez reçue n'a rien de commun avec cette négligence coupable des parens, qui exposent leurs enfans aux mépris en ne leur donnant point les moyens de développer leurs facultés. On vous a appris à connoître le rang que vous devez occuper dans la société, on vous a appris à vous respecter vous-même : on vous a indiqué les sentiers qui conduisent dans la carriere de la gloire. Oui, mon fils, j'ai l'orgueil de croire que toute la noblesse de France n'offre point un jeune cavalier plus accompli, et qui promette de faire plus d'honneur à son pays et à son nom. Je ne vivrai pas assez long-temps pour vous voir tenir l'engagement que je prens en votre nom, mais l'idée anticipée de ce moment répand sur ma derniere heure le calme de la félicité.

» Adieu, mon fils, vous n'avez plus besoin des soins d'une mère. Quand je ne serai plus, vous serez forcé de

sentir plus vivement cet isolement, cette dépendance de vous-même, qui, bien dirigés, sont les sources de toutes les vertus. Travaillez à remplir dignement votre carriere; que votre existence ne soit rien, si votre réputation est compromise: Un vrai chevalier ne trouve pénibles ni les sacrifices, ni les souffrances que l'honneur exige de lui. Soyez humain, doux, généreux, intrepide. Soyez prompt à vous rendre par-tout où le devoir vous appellera. Souvenez-vous de vos ancêtres, chevaliers de la Sainte-Croix. Souvenez-vous de votre père. Suivez votre roi, qui est le miroir de la valeur, et soyez toujours prêt à secourir les malheureux. Que la providence soit votre gardien, que le ciel répande mille bénédictions sur votre innocence et sur votre bravoure! ».

La mort de ma mère fut un coup terrible pour mon cœur. Pendant quelque tems toutes les illusions de gloire et de grandeur, qui jusqu'alors avoient occupé mes pensées, m'inspirerent du dégoût; je ne pouvois m'arracher du corps glacé de l'auteur de mes jours. Quand on eut confié ces restes précieux à la terre, je me rendois tous les jours au

lieu où on les avoit déposés, à l'heure à laquelle le crépuscule affoiblit la teinte des objets, à l'heure où la nature se couvrant de ses voiles, semble envelopper l'univers des ténèbres du tombeau. Les vapeurs humides de la nuit humectoient ma tête sans m'en appercevoir, et je ne dirigeois mes pas vers les tours du chateau que quand l'heure de minuit avoit interrompu ce silence sépulchral.

Le tems guérit presque tous les chagrins, sur-tout dans la vive saison de la jeunesse; bientôt à la morne douleur qui m'accabloit, succédèrent des pensées plus tranquilles; je me rappellai avec un pieux attendrissement les dernières instructions de ma mère, les sages conseils qu'elle m'avoit donnés; le desir de la gloire avoit laissé dans mon cœur une impression trop profonde pour qu'il me fut possible de végéter dans l'inactivité. Lorsque le trait de la douleur se fut un peu émoussé, le tendre souvenir de ma mère ne tarda pas à fournir un nouvel aiguillon à mon ambition. J'oubliai le triste spectacle de sa douloureuse agonie. Je m'accoutumai à ne plus entendre sa voix, à ne plus attendre sa présence, lorsque je retournois au château après une courte

absence, ses dernières paroles étoient tout ce qui me restoit de l'auteur de mon existence.

 Fr. 119.

CHAPITRE II.

J'ÉTOIS dans ces dispositions, lorsqu'un matin, au commencement de l'été, mes oreilles furent frappées des sons guerriers d'une trompette qui retentissoit dans la plaine voisine du château. Bientôt on entendit sonner du cor à la grande porte, le pont-levis s'abattit, et le marquis de Villeroi entra dans la cour, suivi de trente chevaliers armés de pied en cap. Je l'abordai avec respect, et m'empressai de lui donner les marques d'une tendresse que des peines récentes rendoient encore plus vive. Après un léger repas, il me prit par la main et me conduisit dans mon cabinet.

« Mon fils, me dit-il, vous avez donné à la douleur un assez long cours, séchez vos pleurs, il est temps de vous ranger en généreux soldat sous les drapeaux de la France ».

« J'espère, monsieur, répondis-je avec une modeste vivacité, que vous savez avec quel ardeur mon cœur soupire après ce moment. L'honneur seul me fait attacher du prix à la vie. In-

diquez-moi la route qui doit m'y conduire, présentez-moi l'heureuse occasion de prouver combien l'honneur m'est cher, et vous verrez si je balance à la saisir, la passion de la gloire me brûle et me dévore, elle dédaigne de vains discours, mais elle aspire à se déployer avec éclat pour enfanter des prodiges. »

» C'est fort bien, reprit mon oncle, je comptois vous trouver dans des dispositions aussi honorables. Votre réponse est digne du sang de vos ancêtres et des instructions maternelles de ma sœur. Mais fussiez-vous aussi insensible que les pierres que nous foulons aux pieds, ce que j'ai à vous dire ne manqueroit pas d'exciter votre ardeur ».

Après ce petit préambule, mon oncle commença un récit dont chaque mot échauffa mon imagination, et mit en fermentation toutes les facultés de mon ame. J'avois entendu parler bien imparfaitement de la situation de la France, ma mère avoit eu soin de ne point éclairer mon ignorance sur ce point, pour ne pas irriter trop tôt mon ambition, elle vouloit que l'effet fut plus éclatant, quand la première impulsion lui auroit été donnée; tandis que je soupirois

impatiemment après l'instant d'acquérir de la gloire, j'étois loin d'imaginer que l'occasion qui se présentoit étoit telle que la fiction dans la pompe de ses illusions n'auroit pu m'en présenter une plus brillante.

Le marquis de Villeroi me fit connoître quelle étoit la ligue formée contre la France, et se servit des vives expressions d'une fervente loyauté pour me rappeller les perfections et les qualités augustes de mon souverain. Il me parla avec mépris du caractère phlegmatique et astucieux de son rival Charles V; en s'emportant contre la légèreté du capricieux Henri VIII avec la chaleur de l'indignation, il me fit part de la longue série d'infortunes qui avoient enfin décidé le roi à commander son armée en personne. Il me présenta rapidement le contraste du brave Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche*, dont le sang fumoit encore dans les plaines du milanais, avec le connetable de Bourbon, la honte de la chevalerie, qu'un lache ressentiment, et une ambition sans frein, avoit poussé à se ranger sous les drapeaux des ennemis de son pays, au mépris de son serment et de la loyauté.

Il stimula mon courage par l'exemple

de l'un, et l'infamie de l'autre, en m'assurant que jamais il ne s'étoit offert une occasion plus favorable d'acquérir une immortelle renommée ; la passion de la gloire étoit trop vive en moi pour qu'elle eut besoin d'être excitée, je m'occupai sur le champ à rassembler mes vassaux et mes clients. Je m'arrachai à la triste mollesse de la mélancolie, le feu, l'activité respiroient dans tout mon être : ce fut alors qu'il fallut mettre en pratique les leçons de ma jeunesse Je jugeai nécessaire de m'appuyer des lumières de quelque personne dont l'expérience m'aidât à bien organiser ma troupe, je m'occupai cependant avec succès de quelques détails particuliers qui ne devoient être réglés que par moi seul. Mon excellente mère avoit laissé mes revenus dans le meilleur ordre, et je n'épargnai rien pour donner l'éclat nécessaire à mon expédition guerrière.

Quelque envie que j'eusse de me mettre sur-le-champ en campagne, le desir de paroître d'une manière digne des comtes de St. Léon, me retint quelque tems, et je ne joignis l'armée royale qu'au moment où les impériaux ayant levé le siége de Marseille, et s'étant re-

tirés précipitamment en Italie, le roi avoit déjà passé les Alpes, étoit entré dans le milanais, et s'étoit emparé sans difficulté de la capitale.

De Milan, François se porta sur Pavie. La gloire étoit l'idole de son cœur ; ce qui le détermina le plus puissamment à l'attaque de cette place, fut la réputation qu'elle avoit d'être la plus forte et la mieux défendue de tout le duché. Plus il se signaloit par des exploits brillants, plus il croyoit s'établir solidement dans ses nouvelles possessions, se soumettre plus facilement les habitants, et disposer davantage l'ennemi, à ne pas lui disputer ses conquêtes. Telles furent au moins les motifs qu'il donna lui-même pour justifier sa conduite, peut-être réellement n'étoit il qu'ébloui de l'éclat qu'il se flattoit de voir rejaillir sur lui.

Ce fut peu de tems après l'ouverture du siége, que je me présentai aux yeux de mon maître. Il me reçut avec cette aménité et ces graces qui le distinguoient si éminemment. Il se rappella sur le champ tout ce qui s'étoit passé à notre entrevue dans la vallée d'Ardres, et me parla en termes très-obligeans des obligations que la France avoit contractées en-

vers mes ancêtres à différentes époques. Il témoigna un respect véritable pour les vertus et la sagesse de ma mère, approuva les vues qui l'avoient engagé à me retenir aussi long-tems éloigné du théâtre du monde. « Jeune homme, me dit le roi, je ne doute point de votre bravoure, l'impatience d'un caractère martial respire dans vos traits, j'espère que vous vous conduirez d'une manière digne de votre illustre race, vous suivrez les instructions d'une femme qui méritoit de servir de modèle à toutes les mères. Ne craignez point que j'abandonne à une stérile inactivité les heureuses dispositions que vous avez reçues de la nature. Je veux servir votre courage, je vous assignerai le poste du danger et de l'honneur, montrez-vous y avec noblesse, et de ce moment je vous compterai dans le nombre des amis que je me suis choisis ».

Le siége de Pavie devint effectivement un théâtre militaire sur lequel la valeur pouvoit se couvrir de gloire. La place étoit défendue par une garnison foible, mais composée de vétérans, et commandée par un des plus habiles capitaines que l'Europe possédât à cette époque, (Antonio de

Leyva). Il rompoit les approches des assiégeans par de fréquentes et furieuses sorties. En vain, à l'aide de notre excellente artillerie, nous parvenions à faire souvent de larges brèches dans les fortifications, à peine voulions-nous tenter de pénétrer par le passage que nous venions d'ouvrir, qu'il falloit soutenir le feu d'un corps, composé des plus braves et des meilleurs soldats de la garnison. Le gouverneur de la ville, quoique avancé en âge et blanchi sous le harnois, n'avoit pas renoncé aux travaux de la jeunesse, et se trouvoit ordinairement à la tête de ce corps. Si nous différions notre attaque, ou si, n'ayant pas réussi, nous nous proposions de la recommencer le lendemain à la pointe du jour, nous étions sûrs de trouver un nouveau mur, élevé comme par enchantement à la place de l'ancien. Souvent le gouverneur présageoit le succès de nos batteries, et l'ancienne fortification n'étoit pas plutôt tombée, qu'à notre étonnement et à notre grande mortification, nous découvrions un nouveau retranchement que sa prudente activité avoit fait construire à peu de distance de la ligne du premier.

Une de ces attaques eut lieu le second jour après mon arrivée au camp de notre souverain. Tout ce que je voyois étoit nouveau pour moi, tout excitoit mon ardeur. Le bruit du canon qui préludoit à l'attaque et qui cessoit de ronfler, les sons belliqueux d'une musique militaire qui succédoient aux détonnations, les drapeaux déployés dans les airs, le pas ferme et cadencé des bataillons qui s'avançoient, l'armure des chevaliers, la contenance fiere, résolue et intrépide de l'infanterie; tout remplissoit mon ame de transports que je n'avois point encore éprouvés. J'avois observé la fumée de l'artillerie au milieu de laquelle tout étoit mêlé et confondu; j'avois attendu avec une anxiété mêlée d'effroi que l'obscurité se dissipât, je vis avec plaisir et surprise la ruine du mur et la largeur de la brêche. Tout ce qu'on m'avoit raconté des faits militaires des guerriers chrétiens, sembloit alors se présenter dans toute leur gloire à mon esprit agité. La générosité et la bonté avec laquelle le roi m'avoit accueilli la veille, me faisoit un devoir de m'illustrer par une action d'éclat. J'étois au premier rang, nous passâmes le

fossé, nous nous trouvâmes en face d'un corps choisi d'Espagnols. La mêlée fut sanglante; de braves gens, valeureux et entreprenans, tomberent des deux côtés. Je saisis l'étoffe d'un drapeau qui, poussé par le vent, se trouva à la portée de ma main. Il s'engagea un combat obstiné entre moi et l'Espagnol qui le tenoit, j'épiai le moment favorable, et d'un coup de mon épée je séparai la flamme du bois auquel elle étoit attachée. Dans ce moment les trompettes du roi sonnerent la retraite. J'avois reçu dans le combat deux blessures considérables, l'une à l'épaule, l'autre à la cuisse. Je m'affoiblis en perdant mon sang. Un officier françois d'un aspect farouche et d'une stature gigantesque, me traitant d'enfant, m'ordonna de lui remettre le drapeau. Je refusai, et pour le convaincre que je parlois sérieusement, je me mis à l'envelopper autour de mon corps et je l'attachai sous mon bras. Bientôt après je perdis connoissance, et dans cet état le hasard amena près de moi mon oncle et ses compagnons d'armes qui prirent soin de moi et du drapeau enlevé. Dès que je fus un peu rétabli de mes blessures, le roi, après

m'avoir donné des éloges publics sur ma bravoure, saisit une occasion de me conférer les honneurs de la chevalerie en présence de toute l'armée. Pendant que nos tentes étoient dressées sous les murs de Pavie, j'étendois insensiblement le cercle de mes connoissances parmi la jeune noblesse de France, qui, comme moi, avoit accompagné son roi dans cette mémorable expédition. Les distinctions que j'avois obtenues pendant le siége m'avoient attiré quelques ennemis, mais ils étoient en petit nombre; la plupart des personnes distinguées me témoignoient d'autant plus d'intérêt que je m'en rendois plus digne. L'envie n'est pas une passion qui prenne facilement racine dans le cœur d'un François. J'étois un des plus jeunes militaires qui se trouvoient au siége, mais mes frères d'armes étoient des rivaux généreux, qui, sur le champ de bataille cherchoient avec une louable pertinacité à me surpasser en mérite, et qui, reunis autour de la table, oublioient leurs concurrences pour ouvrir leurs cœurs à la bienveillance et à l'amitié, « N'oublions pas l'objet qui nous a fait quitter nos

demeures charmantes pour nous précipiter de la cîme des Alpes dans les campagnes de l'Italie, c'est pour humilier l'impérieux Espagnol, pour punir le déloyal Bourbon, pour venger l'honneur de l'illustre souverain que nous chérissons. Ces murs couvrent l'ennemi, ces montagnes servent à le défendre contre nos assauts : qu'aucun François n'oublie jamais la dignité de son caractère, qu'il ne regarde pas comme un adversaire celui qui marche sous les mêmes drapeaux que lui » : tel étoit le sentiment dont j'entendois souvent l'expression.

La tranchée ne fut ouverte devant Pavie que vers le commencement de Novembre. L'hiver nous surprit, et le siége duroit toujours, avec quelque avantage qui sembloit faire pencher la balance en notre faveur, mais rien ne promettoit un succès prochain. La saison s'annonçoit avec une rigueur peu commune, et les officiers ainsi que les soldats se plaisoient à en adoucir la sévérité autant qu'il étoit possible par les agrémens de petites fêtes particulières. Mes finances étoient, comme je l'ai dit, sur un excellent pied au commencement de l'expédition; j'avois ap-

porté une somme considérable, et je ne l'épargnai pas dans l'occasion qui s'offroit.

Les plaisirs de la table n'étoient cependant pas la seule chose à laquelle il fallut songer ; le roi s'impatientoit de la longueur du siége, la garnison et les habitants étoient réduits à l'extrémité; mais le gouverneur ne laissoit pas paroître la moindre intention de se rendre. On reçut en même-tems l'avis que Bourbon se donnoit beaucoup de mouvement en Allemagne, et qu'il avoit promis d'amener à l'ennemi un renfort de douze mille hommes de ce pays, tandis que les généraux de l'empereur, en hypothéquant leurs revenus, en engageant leurs effets précieux, et plus encore par leur éloquence et par l'influence qu'ils avoient sur leurs soldats, se flattoient de contenir les restes d'une armée défaite et découragée jusqu'au moment de son arrivée. Il y avoit donc lieu de craindre si le siége ne se terminoit pas promptement, que le roi ne fut obligé de le lever ignominieusement, ou de combattre avec désavantage ; cependant François n'étoit pas homme à renoncer à son projet. Il fit un serment solemnel que Pavie seroit à lui ou qu'il y périroit.

Dans cette situation, ce monarque conçut une idée singulière. Pavie est défendue d'un côté par le Tésin, dans l'endroit où se donna la première des quatres fameuses batailles par lesquelles Annibal signala son invasion d'Italie. Le roi crut que si son armée, à force de travaux, pouvoit détourner le cours du fleuve, la ville tomberoit à l'instant dans ses mains. Le souvenir d'un stratagême de la même nature dont Cyrus s'étoit servi pour se rendre autrefois maître de Babilone lui donna l'espoir du succès. C'étoit une pensée qui flattoit la grandeur de son ame, d'imaginer que la postérité le mettroit à côté du grand Cyrus.

Le plan pour détourner les eaux du Tesin produisit un spectacle extraordinaire et nouveau, l'ouvrage comme on peut se l'imaginer étoit immense. Il falloit profondement creuser un nouveau canal, et tandis qu'on y faisoit couler les eaux du fleuve, on devoit enfoncer des pieux et élever une large digue de terre pour empêcher le torrent de suivre son cours ordinaire; c'étoit une rude corvée pour le soldat, outre le désavantage d'être campé pendant les frimats d'un hyver très-ri-

goureux pour le climat du pays où nous combattions. Toute autre armée auroit entrepris cette tâche avec mauvaise humeur, si même elle n'avoit éclaté en plaintes et en murmures; mais ici la gaîté du caractère français se déploya toute entière. La noblesse de France qui s'étoit rassemblée en foule autour de son souverain, accompagna l'infanterie dans ses travaux, nous renonçâmes à nos divertissemens, nous quittâmes les tapis sur lesquels nous nous reposions, nous jettâmes nos habits, et chacun de nous saisit une bêche, une brouette, ou un hoyau. Nous aidâmes à faire jouer les machines, et nous ne nous refusâmes à aucun emploi, quelque vil ou pénible qu'il fut. Pendant que les arbres étoient dépouillés de feuilles et que la nature paroissoit enchaînée par la gelée, la sueur couloit sur nos fronts et sur tous nos membres. Notre exemple encouragea l'armée; une occupation qui dans d'autres momens auroit paru très-dure, étoit ainsi devenue une source d'amusement et de gaieté. C'étoit un spectacle remarquable de voir les vénérables chefs de l'armée française, blanchis par l'âge, s'efforcer de retrouver

la vigueur et l'activité de leurs premières années. Pour moi, qui étoit parvenu à la taille d'un homme fait, et qui étoit accoutumé à tous les exercices qui donnent de la force, ce nouvel emploi ne me fatiguoit en rien. Je sentois la satisfaction qu'un athlète éprouve quand il entre dans la lice pour y disputer le prix de la course. Je me félicitois d'avoir reçu une aussi bonne éducation ; si la passion de l'honneur est un crime, j'étois bien coupable : mon ardeur étoit telle pour y parvenir, que j'éprouvois une joie inexprimable en observant les différentes routes qui y conduisent.

Quelqu'étrange que puisse paroître cette scène d'un camp d'hiver au milieu du sang et de la sueur, environnés de dangers et appelés à des peines sans égale, elle me paroît encore une des plus heureuses époques de ma vie, quand je reporte les yeux sur les années qui m'en séparent. Les joyeux travaux de la journée étoient suivis d'une soirée, où, rassemblés à table, nous n'en ouvrions pas moins nos cœurs à la joye, quoique souvent nos amusemens nocturnes fussent interrompus par l'inépuisable activité et par les stra-

tagêmes de l'ennemi. Dans ce spectacle varié qui changeoit à tout moment ; j'oublois les malheurs dont j'étois le témoin et le sang qui couloit autour de moi. Le sentiment de cette morale universelle qui guide nos actions privées étoit éteint dans mon cœur. J'étois toujours alerte sur le danger. La diversité des événemens, loin de lasser mon courage, ne donnoit pas même lieu à une réflexion décourageante, et c'est dans de telles ou de semblables circonstances qu'un homme est en état d'apprécier la vie et de jouir de sa surabondance. J'étois enchanté par dessus tout, de la société et de l'amitié de mes frères d'armes les officiers : ils m'honoroient, ils m'aimoient. Je croyois sentir la douce influence de la simpathie. Je m'applaudissois, je m'énorgueillissois même de me trouver dans une classe d'hommes dont les sentimens étoient aussi élevés que les miens : telles étoient les sensations que j'éprouvois.

Il ne faut pourtant pas croire que tout ce qui étoit autour de moi fut dans des dispositions aussi heureuses. Je devois cette indépendance de pensée à ma jeunesse et à ma fortune. Les

vieillards cherchoient en vain à se rapprocher, ils succomboient sous le poids de nos peines continuelles. Le pauvre soldat, confondu dans les rangs, travailloit sans relâche : je travaillois autant que lui, mais il avoit peu de moyens pour réparer ses forces et sa vigueur. Il y avoit encore dans le camp d'autres personnes dont la gaieté n'étoit pas aussi constante que la mienne, c'étoit le roi et les généraux qui commandoient sous lui : ils ne pouvoient pas être entièrement libres de soins et de réflexions. Ils éprouvoient beaucoup d'inquiétude de la prolongation du siége, et sentoient que chaque moment de retard rendoit le succès plus douteux.

Antoine de Leyva, le gouverneur de la ville, fut nécessairement très-alarmé du projet que nous cherchions à exécuter, et il ne négligea rien pour le déjouer. Un soir le roi me fit mander à sa tente, et me dit en confidence que l'ennemi étoit dans l'intention de faire cette nuit même trois attaques différentes sur notre digue, une sur chaque rive du fleuve et la troisième au centre avec des bateaux. « Il y en a deux, me dit-il, qui ne sont que de fausses at-

taques. La rive occidentale du Tésin est le point contre lequel seront dirigées leurs principales forces. » Le roi se réserva l'honneur de commander en personne de ce côté. Les bateaux qui devoient résister à leur flotille furent confiés à un des plus fameux et des plus estimables officiers de l'armée; quant au détachement de la rive orientale, il voulut bien charger mon oncle et moi de cette défense. Il observa que pour composer ce détachement il ne pouvoit garder qu'un petit nombre de troupes après avoir formé les deux autres corps et avoir laissé une garde suffisante pour la défense du camp et des ouvrages, et il m'avertit que ce poste demandoit une vigilance particulière, que ce seroit un double malheur, si un corps qu'on n'attaquoit que par feinte étoit obligé de céder. « Allez, ajouta-t-il, remplissez mon attente, conduisez-vous de manière à relever l'éclat de votre première action, vous prouverez au champ de l'honneur que vous serez par la suite un des soutiens et un des braves appelés à soutenir la gloire du nom françois. »

Le marquis de Villeroi divisa notre

petite troupe en deux corps ; il se plaça à la tête du plus fort pour attendre l'ennemi près du lieu où l'attaque devoit commencer, il me donna le commandement de l'autre, et nous disposa de manière à pouvoir tomber sur l'arrière-garde de la garnison dès qu'elle seroit engagée avec nos camarades. Dans la position qu'on m'avoit assignée, je tirai parti d'un bois dont la lisière bordoit le chemin que devoit suivre les assaillants, je me plaçai à portée du pistolet sans être apperçu de l'ennemi. La nuit étoit très-sombre, cependant j'étois si peu éloigné que je pouvois compter chaque soldat à mesure qu'il paroissoit devant l'ambuscade où j'étois posté. Je fus très-alarmé en voyant que leur nombre étoit triple de celui que nous attendions. A peine furent-ils passés que je dépêchai au roi un jeune chevalier, mon ami particulier, pour le presser d'envoyer un renfort nécessaire. En même-tems je fis partir un officier par un chemin détourné, pour informer mon oncle de ce que j'avois observé, et de la mesure que j'avois prise, et pour le conjurer de différer l'attaque aussi long-tems qu'il le pourroit. Cependant l'ennemi ne fut pas

plutôt arrivé au lieu de sa destination, que les troupes du marquis ne pouvant contenir leur ardeur, fondirent sur les espagnols. Ceux-ci d'abord surpris soupçonnerent bientôt la foiblesse des assaillants, et le secours que j'amenai à mon oncle ne fut pas suffisant pour changer le sort du combat. Nous perdîmes beaucoup de monde; le reste commençoit à lacher le pied et dans l'obscurité de la nuit, nous fîmes de vains efforts pour rétablir l'ordre, et ramener les fuyards au combat. Nous étions presque entièrement écrasés, quand les secours que j'avois demandés nous arrivèrent. Mais ils ne purent distinguer le parti ami de celui ennemi; un orage mêlé de pluie et de neige engourdissoit nos membres, nous coupoit le visage et rendoit tous les objets également méconnoissables. Le carnage qui ensanglanta le champ de bataille, fut épouvantable, nous frappions au hazard; un français n'étoit pas moins à craindre qu'un espagnol. Quand l'action cessa, à peine restoit-il un seul de nos ennemis; mais nous remarquâmes avec un étonnement mêlé d'horreur le nombre des assiégeans, que probablement au milieu de la confusion

fusion avoient été hâchés par leurs compatriotes eux-mêmes.

Me voilà maintenant arrivé à l'époque où le malheur bannit l'agrément et la gaieté qui avoient présidé à cette campagne, les événemens qui suivirent ne furent qu'un enchainement de désastres. Vers la fin de Janvier, notre ouvrage, sans être totalement interrompu, fut singulierement retardé par une succession de fortes pluies. Cet incident nous étoit très-préjudiciable sous plusieurs points de vue, notre ouvrage s'exécuta au milieu des eaux, ce nouvel accroissement d'humidité apportoit un retard considérable. Nous fûmes aussi tourmentés d'une crainte, qui ne tarda pas à se réaliser. Au moment où les neiges se fondirent complettement, la masse des eaux augmentant continuellement, nous apperçumes un soir des symptômes qui indiquoient que notre digue, l'objet principal de nos peines et le fondement de nos espérances, cédoit en quelques endroits. Le lendemain, au point du jour, elle rompit partout à la fois, avec une violence et un fracas épouvantables. Il est difficile de décrire le sentiment de douleur, dont nous fûmes tous subitement pé-

nétrés. Un seul moment avoit renversé l'ouvrage de plusieurs semaines; comme nous touchions au terme de nos travaux, nous nous trouvions tous les jours plus rapprochés du but vers lequel nous tendions, nous étions à la veille de voir réussir notre plan. Pavie étoit déjà en imagination, entre nos mains; cette ville dont la conquête projettée, avoit coûté tant de peines et de fatigues, qui avoit dévoré tant de braves militaires, et où la bravoure française s'étoit signalée avec tant de gloire et d'éclat. Nous fumes confondus de cette catastrophe, nous nous regardions les uns les autres comme pour chercher des encouragemens qu'aucun de nous n'étoit en état de donner.

Ce n'est pas que nous ne conservions encore de grands avantages, la garnison commençoit à manquer de subsistances et de munitions. Il y régnoit un mécontentement qui pouvoit devenir séditieux et dont toute l'adresse et l'autorité du gouverneur pouvoit à peine arrêter l'explosion. Si la place ne recevoit pas de secours, elle ne devoit pas tarder à tomber entre nos mains. Mais ce dernier espoir s'affoiblit considérablement, lorsque le lendemain de la destruc-

tion de la digue, nous reçûmes la nouvelle que l'armée impériale, prodigieusement augmentée, approchoit avec des forces imposantes. Peu de temps auparavant, le roi, plein de confiance et le cœur enflé de ses succès, avoit envoyé un détachement de six mille hommes pour envahir le royaume de Naples, sur lequel ses prédécesseurs immédiats lui avoient transmis leurs prétentions, ainsi que sur le Milanais.

Quoique les ennemis fussent supérieurs en nombre, et qu'une partie de leurs troupes fût peut-être mieux disciplinée que les nôtres, ils avoient contre eux plusieurs désavantages auxquels nous n'étions pas exposés. L'empereur, avec une étendue de terrein plus considérable, n'en tiroit pas un avantage égal à celui de François. Comme il ne commandoit pas en personne, la campagne ne paroissoit à ses soldats qu'une guerre ordinaire excitée par les motifs qui en sont habituellement l'origine. Mes compatriotes au contraire étoient guidés par leur souverain, ils ressentoient encore vivement l'insolente injure d'une invasion récente sur leur territoire, et ils combattoient à la fois pour leur gloire personnelle et pour l'honneur

de leur pays. Le roi qui les commandoit, sembloit formé pour se concilier leur attachement et leur affection. Les nobles étoient électrisés par l'exemple de son enthousiasme, et sacrifioient volontiers le produit de leurs terres pour donner de l'éclat à la campagne et en assurer le succès.

La première question qu'il fallut résoudre, à l'approche de l'ennemi, fut de savoir si on leveroit le siége pour attendre dans quelque forte position le lent, mais sûr effet de leur pénurie d'argent et la dispersion de leurs troupes qui en seroit le résultat, ou si on se précautionneroit contre leurs attaques dans la situation présente. Le premier avis étoit sage, mais aux yeux du brave François il parut ignominieux. Il étoit dans toutes les circonstances le partisan des mesures rapides et des opérations décisives, et ses dispositions, à l'exception de quelques conseillers sages et prudents, étoient d'accord avec les vœux de toute notre armée. Pendant quelques jours nous nous félicitâmes de la vigueur de notre décision; nous présentions à l'ennemi un aspect si formidable, que malgré les motifs pres-

sans qu'il avoit d'avancer, il hésita long-temps avant de risquer une attaque. Enfin parut le jour marqué pour décider le sort des combats.

Dans toute l'enceinte de notre camp on n'eût pas rencontré un seul homme qui ne se sentît échauffé dans cette rencontre glorieuse; qu'on juge, au milieu de cette ardeur générale combien ce jour étoit intéressant pour moi. Ce spectacle de guerriers sembloit assorti à toutes les idées que j'avois reçues pendant mon éducation; la nouveauté ajoutoit à la vive impression que je ressentois. Toute mon existence étoit concentrée dans le moment actuel: je n'avois pas une pensée, je ne formois pas un souhait qui ne se confondît dans le terme et l'issue de cette journée. Mon ame étoit remplie, impatiente, pénétrée de la solemnité de l'appareil militaire Il y a quelque chose de délicieux et d'inexprimable dans cette concentration de l'esprit, elle place un homme au-dessus de lui-même, elle lui donne une intrépidité de caractère inconnue jusqu'alors. La peur et la peine étoient des sensations qui ne pouvoient arriver jusqu'à mon ame. Je regardois ce

jour comme le plus mémorable de ma vie, et moi-même comme le plus fortuné des mortels. Que j'étois loin de pressentir l'affreux événement qui devoit si promptement dissiper le prestige de l'enthousiasme.

Le soleil à son lever se montra brillant de lumière, inondant de ses feux un ciel sans nuage. Le froid de la saison ne servoit qu'à donner au fluide vital plus de vivacité et d'élasticité. Je vis peu de ces grands tableaux de la nature qui dans un climat délicieusement favorisé de la nature, remplissent l'ame de sensations enivrantes. Mais dans les dispositions où j'étois, aucun objet ne sembloit plus enchanteur à mes yeux que le pas ferme et mesuré de nos colonnes, l'impatience des coursiers, le déploiement des étendarts; aucune musique ne m'eût plus agréablement affecté que les sons du fifre et de la trompette, le hennissement des chevaux et le bruit du canon. C'est ainsi que l'homme se déguise à lui-même la nature de ses exploits, c'est ainsi qu'il couvre tout ce qu'il y a de plus atroce et de plus lamentable des apparences du plaisir et de la gaieté d'une fête.

Les Imperiaux ne purent résister aux premiers efforts de la valeur française, ils céderent par-tout et nous profitâmes de notre avantage avec impétuosité. Le massacre des rangs entiers moissonnés avec une effrayante promptitude, l'agonie des mourans ne frappoient point mes yeux ; leurs gémissemens ne faisoient point d'impression sur mes organes, tous les ressorts de mon ame étoient tendus dans une autre direction : les pieds de mon cheval fouloient leurs membres palpitans et se teignoient de leur sang. Je ne combattois pas avec courage, mais avec fureur ; j'animois par mon exemple et mes cris ceux qui m'environnoient. Peut-être paroîtra-t-il inconvenant de faire ici moi-même mon éloge, mais aujourd'hui que j'écris, je ne suis plus le même homme, tout est changé dans mon être : mon style n'est que celui d'un historien. C'est avec cette simplicité et cette candeur que je suivrai le cours de mon récit.

La fortune changea bientôt de face, la lâche désertion des Suisses nos alliés, donna le premier signal de notre défaite. Le brave commandant de la garnison de Pavie fit une sortie au

milieu du combat et nous attaqua tout-à-coup par derrière. Un stratagême du général des impériaux mit notre cavalerie en déroute : le champ de bataille offrit en un instant une révolution complète.

J'essayerois en vain de décrire les moindres circonstances de nos malheurs ; l'armée française fut hâchée. A la distance où je suis de cette époque, son souvenir rouvre toutes les plaies de mon cœur, que le temps avoit presque cicatrisées. Je vis mes amis mutilés, périr à mes côtés : ceux qui comme moi avoient marché le matin le cœur rempli d'espoir et de joie, étoient baignés dans leur sang : leurs espérances, leurs pensées, leur existence, tout étoit dévoré. Les soldats, moissonnés par milliers, tomboient sans exciter la moindre attention. Une partie de la noblesse française, désespérée du mauvais succès du combat, se précipita au milieu des rangs les plus épais de l'ennemi, ces braves devinrent autant de victimes volontaires, préférant la mort au déshonneur de fuir.

Dans le combat j'avois eu deux chevaux tués sous moi. Le premier avoit insensiblement succombé, il avoit déjà

reçu une blessure sur la tête, une autre sur le col, quand un boulet lui coupa deux jambes, et le renversa par terre. Pierre, mon fidèle domestique s'apperçut de ce funeste accident, il observa ce qui se passoit, et m'amena sur le champ un autre coursier; mais à peine étois-je en selle que mon cheval fut atteint d'une balle, qui le tua sur la place; j'étois moi-même blessé, en plusieurs endroits, enfin un coup de sabre me jetta par terre, je perdis long-tems connoissance; quand je repris mes sens, et que je regardai autour de moi, je me trouvai dans une entière solitude, je ne vis plus aucune trace ni des ennemis ni de notre armée. Cependant je me rappellai bientôt tout ce qui s'étoit passé, je ne doutai plus de la défaite de mes compatriotes; foible et abattu comme j'étois, je m'efforçai de gagner un lieu de retraite où je pusse être en sûreté. A peine avois-je changé de place, que je vis un cavalier ennemi qui fondoit sur moi dans le dessein de m'arracher la vie, heureusement j'apperçus un arbre à peu de distance, et je me hatai de me retrancher derrière cet abris. Là je parvins en agitant les branches et en changeant souvent de

position, à fatiguer mon ennemi, et à lui faire abandonner son projet meurtrier. Un moment après je vis un de mes amis les plus intimes, tué sous mes yeux. Cependant un parti de fuyards français ne tarda pas à passer près du lieu où j'étois, et comme les autres, je fus entraîné hors du champ de bataille. Mon oncle avoit péri dans la mêlée.

Il est étonnant que des hommes puissent s'aguerrir et se familiariser avec des scènes aussi épouvantables que celles dont je fus le témoin. Il est inconcevable qu'on puisse les amener à nourrir leur cœur d'une fureur diabolique, et à participer à des ravages, à une barbarie, à des meurtres qui feroient horreur au génie du mal. Il est vrai qu'ils sont insensiblement conduits à cet état de barbarie; ils entrent dans la carrière, non poussés par une déplorable nécessité, mais comme s'ils alloient assister à une fête, où chacun s'empressât de prendre place pour en partager les amusemens; je croyois dans ce moment terrible, comme je le crois encore aujourd'hui, qu'il devroit suffire à un homme sensible de contempler un champ de bataille couvert de cadavres, comme

les plaines de Pavie, pour qu'il abjurât à jamais le métier de la violence, en enfouissant dans les entrailles de la terre, le fer qu'on en arracha pour servir à de si détestables projets. Cette manière de voir à laquelle je suis fortement attaché aujourd'hui, ne fut que d'une durée incertaine à l'époque dont je parle. La force de l'éducation et le premier pli de l'habitude avoient trop de puissance sur moi. L'horreur qui me saisit dans les premiers momens de cette grande défaite, s'affoiblit, et la passion militaire se ranima avec toute l'ardeur qui m'embrâsoit précédemment; cette conviction qui me faisoit gémir sur la nature de mes penchans, ce cri généreux de la conscience n'eut qu'un effet passager; et je devins moi-même un exemple de cette inconstance et de cette bizarrerie inhérente à la foiblesse humaine.

Diverses circonstances m'empêchèrent cependant de donner à cette passion une activité prochaine. Le caractère national avoit été, pour ainsi-dire, altéré par la bataille de Pavie, quoique le mien restât le même. Cet évènement décida entièrement le succès de la guerre.

Milan et toutes les places de ce duché ouvrirent leurs portes au vainqueur, et en quinze jours, il ne resta pas un français dans les plaines de l'Italie. De toute l'armée, il n'y eut qu'un petit corps qui fit sa retraite en bon ordre sous le commandement du duc d'Alençon. Beaucoup de personnes de la plus haute distinction périrent sur le champ de bataille, plusieurs tombèrent entre les mains des ennemis. La France trouva la liste de sa noblesse prodigieusement diminuée par ces malheureux événemens; ceux dont elle avoit la perte à déplorer, appartenoient presque tous au rang le plus illustre et le plus respectable.

Ce qui ajouta encore à la sévérité de la catastrophe, c'est que le roi lui-même fut fait prisonnier; et il ne fut remis en liberté par son rival peu généreux qu'après une captivité de plus d'un an. Pendant cet intervalle, François épuisa la coupe de l'adversité; d'abord disposé à juger de son ennemi par lui-même, il s'attendoit à un traitement honorable, il se trompa cruellement. Après une détention de plusieurs mois dans le Milanais, le théâtre de ses anciens succès, il fut transféré à

Madrid. Il y fut personellement négligé par l'empereur, tandis que son déloyal sujet, le connétable de Bourbon, étoit traité avec une faveur particulière. On lui proposa les conditions les plus rigoureuses. Une maladie de langueur et d'abattement fut la suite de toutes ces indignités, on ne croyoit pas qu'il pût y survivre, cependant il se détermina à signer un acte par lequel il abdiquoit la couronne, et déclaroit qu'il étoit décidé à rester en prison jusqu'à la fin de ses jours. Sa réclusion eut enfin un terme lorsqu'il eut pris l'engagement solemnel d'exécuter les articles d'un traité qu'on le força d'approuver, et qu'il rompit aussitôt qu'il fut en liberté. Alternative bien pénible pour son ame généreuse. Ce revers de fortune opéra un changement sensible dans son esprit. Dès ce moment sa noble ambition s'évanouit; et tout en conservant les qualités inaltérables de son ame, il adopta, autant que ses dispositions naturelles le permirent, le systême politique de circonspection de son fortuné rival, au lieu de ce caractère hardi et entreprenant qu'il avoit toujours montré; son génie pâlit devant celui de Charles, et peut-être doit-on considérer la défaite de Pavie

comme ayant porté le coup mortel au règne de la chevalerie, et fondé sur des bases solides l'empire de la ruse, de la dissimulation, et de la corruption.

CHAPITRE III.

La carrière militaire étant alors fermée à l'ambition, je suivis un autre plan, sans renoncer à la passion qui m'animoit toujours. Je m'avançai dans une carrière vers laquelle la nature de mon éducation me portoit naturellement. Si ma mère eut encore vécu, ou elle n'auroit pas consenti à ce que je servisse au siége de Pavie, ou du moins aussitôt après la fin de la campagne elle m'auroit fait rentrer dans l'obscurité du chateau de mes pères. Je n'avois pas accompli ma vingtième année à l'époque de la mémorable affaire, où mon souverain resta prisonnier. J'étois sans conseil et sans guide. Le frère de ma mère, le marquis de Villeroi, dont les avis auroient pu m'être de quelque utilité, me fut enlevé dans ce fatal combat. Le roi lui-même peut-être, sans les affreuses calamités dans lesquelles il étoit enveloppé, auroit pu avoir la condescendance de s'intéresser en quelque sorte à mon bonheur. Mais par le cours des évènemens j'étois encore mineur, livré

aux suggestions de mon propre esprit, avec un ample revenu à ma disposition.

Les qualités solides et brillantes de François avoient donné, depuis qu'il étoit sur le trône, un nouveau ressort au génie de la nation. C'étoit le prince le plus aimable et le plus accompli de son siécle. Parmi tous les souverains de la chrétienneté, un seul, l'empereur Charles, pouvoit lui disputer la supériorité de la puissance, et comme le caractère de Charles lui avoit attiré le mépris et la haine de mes compatriotes, on ne doutoit nullement en France du succès de l'entreprise de François premier. L'issue de la journée de Pavie confondit tout le monde. On ne désespéra cependant pas du salut de la patrie, on n'oublia pas, et ce sentiment fut très-vif, le rang que la France tenoit parmi les puissances de l'Europe. Mais la chaîne des idées étoit interrompue; on ne pouvoit se dissimuler que la fortune de l'état avoit reçu un terrible échec. La carrière illustre que l'imagination ardente de mes concitoyens avoit déjà fait parcourir à l'armée, étoit maintenant reculée à l'époque la plus éloignée.

On conçoit aisément les suites d'une

ambition qui n'a plus d'aliment. La noblesse de France remplaça l'activité des camps par les délices de la table. Cet esprit concentré, qui cherchoit à s'étendre dans un plus vaste champ, se reporta sur le goût d'une dépense individuelle, et ce fut principalement alors, que la basse et vile passion du jeu, ce vice qui fit le caractère distinctif du siècle dans lequel j'ai vécu, fit d'horribles progrès et entraîna des milliers de victimes dans son tourbillon destructeur. Peut-être étoit-il impossible à un jeune homme d'entrer dans le monde sous des auspices moins favorables.

Dans le cours de mon récit je me suis étendu avec complaisance sur les sentimens qui ont animé ma jeunesse, sur les scènes qui en ont varié la monotonie. J'ai cédé à une douce impulsion. La même conscience me fait craindre d'entrer dans le détail exact de ma ruine. Je me rappelle avec horreur l'excès de mon enyvrement, je tâche d'en écarter le souvenir qui excite en moi des sensations extrêmement pénibles : je regarde ce temps comme un nuage qui pour toujours à couvert d'un voile sombre et noir la

belle perspective de mes jeunes années. Je ferai grâce à mes lecteurs de l'énumération de mes compagnons de plaisir et des folies de ma jeunesse. Je me trompai cruellement à cette époque, où je n'étois pas encore mûri par l'expérience, lorsque je pris l'extravagance et la profusion pour la splendeur et la dignité, et la prudente économie de ma mère servit à me soutenir dans le cours de mes déportemens. Toute mon éducation avoit été dirigée de manière à m'inspirer la fierté du rang et le desir de la distinction, je ne voulus pas jouer un rôle secondaire dans la carrière du vice, de même que je ne me serois pas contenté de paroître en seconde ligne dans le champ de l'honneur et de la renommée. Dans toutes les parties joyeuses et les folles débauches je donnois moi-même l'exemple à mes camarades, qui me prenoient toujours pour modèle. Une pareille conduite m'attira la sévère censure des hommes sages, des vieillards; mais la voix de la sagesse étoit plus rarement écoutée que celle de l'adulation. Ma personne et mon ton franchement décidé me valurent les applaudissemens du plus grand nombre. Ma stature étoit

dans les belles proportions, la taille élancée, la tournure légère, avec l'apparence d'une santé florissante, un air ouvert, animé et distingué. Mon rang et ma situation dans le monde, me donnoient de la confiance. Le feu et l'impétuosité de mon caractère rendoient mes gestes aisés, rapides, expressifs et gracieux. La conséquence de ces avantages fut d'adopter définitivement le plan de vie que je m'étois tracé et dont je ne voulois plus m'écarter. Je négligeai, comme fruits d'une humeur atrabilaire et d'une critique minutieusement ridicule, ces régles que prêchent les confesseurs, et avec lesquelles les précepteurs des jeunes gens ont l'habitude de fatiguer et de rebuter l'esprit de leurs élèves. Je fis peu d'attention aux épithètes de jeune homme inconsidéré ou libertin que l'on me distribuoit : celle d'imprudent, lorsqu'elle m'étoit appliquée comme marque de blâme, flattoit aussi agréablement mon oreille qu'un éloge. Accoutumé cependant par l'éducation aux sentimens de l'honneur et par l'habitude à une tenue décente, il étoit difficile d'être plus fermement décidé que je ne l'étois à ne pas m'exposer à l'apparence d'une

bassesse, et à tirer plus méthodiquement une ligne de démarcation entre les folies de la jeunesse et les écarts d'un esprit grossier et sans principes.

Je sais qu'on peut m'alléguer avec raison que la passion du jeu étoit un obstacle à ce plan de vie régulièrement vicieux. Aussi ce fut avec une extrême répugnance et après avoir long-temps combattu que je me livrai à cette funeste habitude. Je la considérois telle qu'elle étoit, telle que tout esprit droit et non corrompu doit la voir, basse et vile. Je regardois, il est vrai, le don d'une certaine opulence comme indispensable à un homme qui vouloit tenir un rang élevé et considérable dans le monde, et qui en joignant les avantages de l'extérieur aux actions d'un héros, prétendoit mériter le suffrage de ses semblables. Mais dans le portrait que je me faisois de cet homme idéal, je considérois la richesse comme un accessoire propre à relever sa naissance : il falloit l'employer avec dignité sans y porter une attention scrupuleuse. L'action du jeu ne peut certainement pas s'accomoder avec ce caractère : l'intention directe du joueur est de faire passer l'argent de la poche

de son voisin dans la sienne. Son attention, engourdie et fatiguée, est réchauffée par le motif le plus sordide. La crainte de perdre livre son cœur aux plus affreuses angoisses, et le gain, ce terrible avantage qui livre souvent son adversaire au désespoir et à la mort, cause à son imagination une irritation délicieuse : c'est là le but de ses veilles et de ses calculs. Un honnête joueur n'ira pas de dessein prémédité saisir le moment où son adversaire, échauffé par le vin ou distrait par quelqu'autre cause, n'est point maître de ses réflexions ; il ne cherchera point de sang froid à tirer un infâme parti des passions de son antagoniste, il ne voudra pas provoquer avidement un rival présomptueux et sans expérience ; mais il ne peut pas s'empêcher de se réjouir quand le hasard lui donne quelques chances inattendues. J'ai souvent pensé que j'entendrois mieux comment un homme d'honneur consent plutôt à se familiariser avec l'exécrable métier du meurtre et de la guerre, qu'avec le système qu'il faut suivre autour d'une table de jeu. A la guerre on combat contre un étranger, contre un homme auquel on n'est attaché par

aucuns liens, et qui sait fort bien qu'on s'avance sur lui dans l'intention de l'assassiner ; mais au jeu on vole peut-être son frère, son ami, le confident de son cœur ; on vole sans pitié un homme attiré dans le piège par les astucieux manèges de la politesse moderne, et auquel on sourit lors même qu'on le poignarde.

Je ne parle ici sur cette question que le langage de la raison et du sens commun par rapport aux hommes en général. Mais c'est avec d'autres sentimens que je réfléchis à ce qui me concerne individuellement. En vain les années passent, les siécles même s'écoulent ; en vain je me vois maître d'une existence qui durera jusqu'à la fin des temps, rien ne peut effacer le souvenir des angoisses épouvantables que la passion du jeu m'a fait éprouver. C'est l'horreur des tortures, c'est une frénésie diabolique, c'est l'enfer tout entier. Affreuse pauvreté, j'ai vuidé ta coupe jusqu'à la lie. J'ai vu ma femme et mes enfans me regardant en vain pour obtenir du pain. Quel est le moment où j'ai ressenti les douleurs les plus intolérables ? Est-ce le temps où toutes les douceurs de la vie m'étoient

enlevées par degrés ; où tous les jours embrassant quelqu'ombre d'espérance, elle s'évanouissoit à l'instant ; où je me levois tous les matins pour me nourrir de vaines illusions ; où je mangeois les fruits du purgatoire, si brillans au dehors, et qui n'étoient au dedans qu'amertumes et que cendres, où je m'agitois pendant des nuits d'une longueur, d'une obscurité éternelles, sur la couche de la douleur et du désespoir ? Est-ce le tems où enfin toutes mes espérances furent anéanties, où je me réfugiai plein d'horreur sous un ciel étranger ; où ma famille qui auroit dû être ma consolation, me causa les souffrances les plus poignantes, où je la vis exilée, dépourvue de tout, avec cette affreuse pensée : Quel est l'auteur et la cause de sa ruine ? Adversité sans consolation, adversité, quand ton aiguillon est le remords et le mépris de soi-même.... Non l'enfer n'a pas de tourmens qui ne soit une ombre auprès des tiens !

Mais pourquoi m'arrêter, pourquoi anticiper sur cette partie exécrable de mon histoire. Je n'ajouterai ici qu'une seule remarque avant de passer aux autres particularités du temps de ma prodigalité. Il n'est que trop vrai, je

suis forcé de m'appliquer cette honteuse dénomination : j'étois joueur. Mais dans le commencement je ne m'adonnois point à cette espèce de science, que l'on désigne souvent sous ce nom. Je me livrois aux jeux de hasard et non d'adresse. Mon imagination égarée ne regardoit cette occupation que comme une mode où on pouvoit déployer de la philosophie et une sorte de force dans l'esprit. J'étois flatté de jouer habituellement, parce que j'admirois dans celui qui suivoit avec graces les chances de la fortune, la fermeté du stoïcisme combiné avec les manières aimables de l'homme du monde; grandeur d'ame qui ne pouvoit s'oublier dans le succès ni s'altérer dans les revers. Je risquai mes propriétés sur un dez, et je mis mon ambition à rire également des faveurs de la fortune, et de ses disgraces. Je vis cependant par la suite que je m'étois trompé dans mes calculs, l'inconstante déesse me prouva suffisamment, quelle avoit le pouvoir de me rendre sérieux. Mais dans ses coups les plus terribles, jamais je ne conçus l'idée, après avoir été dupe, de réparer par l'adresse mes pertes énormes. Je n'avancerai pas une pareille assertion

tion pour donner à mon récit des couleurs spécieuses, parce que je me suis fait dans cette histoire un principe sacré de ne jamais altérer la vérité.

Un second caractère du regne de François premier, c'est son esprit de galanterie. Personne n'ignore que le roi a eu constamment des maîtresses, que le gouvernement de la France étoit plutôt dirigé par des femmes, que par des hommes d'état; et que les sujets régloient leurs mœurs sur ceux du souverain. Un jeune homme prend ordinairement pour modèles de sa conduite, ceux avec lesquels il se trouve lié, et il est rare qu'il suive, ni même qu'il consulte en cela sa propre inclination; c'est précisément ce qui m'arriva dans cette circonstance, comme dans celle qui avoit précédé. Né avec un grand penchant pour l'amour, j'aurois peut-être satisfait mon goût sans ostentation et sans éclat, si mes jeunes compagnons ne m'avoient accoutumé à regarder la galanterie comme une perfection indispensable dans un jeune homme de qualité, il faut pourtant convenir que cette atteinte portée à la plus sévère morale, n'a pas les nombreux inconvéniens qu'entraine après soi la passion du jeu,

il est peu de femmes menant une vie honnête et réglée, qui ayent cette aisance dans leur maintien, cette imagination brillante, et cette agréable assurance dans leur manière de penser et de s'exprimer, que l'on rencontre souvent dans celles qui ont jusqu'à un certain point secoué le joug du préjugé. Il n'y a rien au monde de plus séduisant qu'une femme aimable, qui sous les apparences d'une conduite dégagée de toute contrainte, se conforme néanmoins, mais sans affectation, aux règles de la plus sévère délicatesse. Une volupté sage et réglée est nécessaire pour cultiver l'esprit, pour polir les mœurs, épurer le sentiment, et développer le jugement; et une femme qui n'a pas ces qualités, peut être excellente pour gouverner son ménage, mais elle ne plaît pas, et ne sera jamais capable de fixer un homme d'esprit et de goût.

Mais que ces réflexions soient justes ou non, il est certain que mes avantures galantes m'entraînèrent dans des dépenses énormes. Les maîtresses que j'eus, n'avoient ni les charmes incomparables de madame de Chateaubriant, ni les manières séduisantes de la duchesse d'Etampes. Elles étoient

néanmoins vives et belles, elles avoient de la gaieté sans rudesse, et de la douceur sans timidité. Elles ne manquoient ni de connoissances, ni de goût, parce qu'elles n'ignoroient pas que c'est avec cela qu'on fixe un amant, et que la durée de leur bonheur dépendoit entièrement de leurs moyens de plaire. C'est dans la société de ces femmes, que j'ai appris à réfléchir sur les passions des hommes, et les diverses nuances de leurs caractères, et que j'ai sur-tout acquis ce jugement prompt et sûr dans toutes les matières de goût. Je passois la plus grande partie de mon tems, doucement et gaiement avec les jeunes gens de mon âge, que le plaisir ou l'ambition attiroit à la cour, ou, ce qui étoit plus agréable pour moi avec les jolies femmes. J'étois admis dans la société de tout ce qu'il y avoit de plus brillant et de plus élevé dans Paris. Ce genre de vie ressembloit à un songe agréable, et le tems s'écouloit dans une continuelle jouissance des plaisirs les plus doux. C'étoit à l'époque malheureuse de la captivité de notre souverain, et mes jeunes compatriotes s'efforçoient de noyer dans des flots de plaisirs, la douleur que leur causoit ce facheux évènement; et ce ne fut que

long-tems après le retour du monarque que la France reprit son ancienne dignité.

Quoique le genre de vie dans lequel je me trouvois engagé, ne fut pas tout-à-fait dégénéré en libertinage, il approchoit beaucoup de la licence. Mes compagnons et moi nous étions jeunes, le rang et la fortune nous fascinoient les yeux, et nous rendoient présomptueux; nous avions mis de côté, cette retenue salutaire qui rend les hommes de bon sens, honnêtes et décents, après leur avoir fait parcourir les divers dégrés de la timidité et de la prudence. Je ne veux pas blesser les oreilles délicates de mes lecteurs par le récit des folies auxquelles je me suis abandonné.

Je dois faire ici une remarque essentielle pour que le lecteur puisse bien entendre la suite de mon histoire. Mes dépenses de toute espèce, pendant l'époque où je m'abandonnois ainsi à mes plaisirs, épuisoient mes ressources, mais elles ne firent aucun tort à ma réputation. Mes excès étoient regardés par quelques-uns comme autant de vertus, mais tous les autres les excusoient; ma conduite, en un mot, n'avoit pas encore terni les lauriers que j'avois

cueillis dans la carrière militaire. Tout le monde me mettoit au rang des jeunes gentils-hommes de la France qui s'étoient acquis le plus de gloire, et qui promettoient davantage. J'avois quelques rivaux; et je ne pus traverser cette scène variée et tumultueuse sans me faire quelques querelles; mais j'en sortis toujours avec honneur, et qui que ce soit ne parla de moi en termes injurieux ou méprisans. Mon caractère se soutint avec autant de gloire que mon honneur. Je m'attachois à prévenir et à consulter le goût et les inclinations de tous ceux dont je faisois ma société; et personne plus que moi ne goûta plus universellement les douceurs de l'amitié, autant que les douceurs de l'amitié peuvent se trouver dans une grande société.

CHAPITRE IV.

Depuis deux ans je menois un train de vie extrêmement nuisible à ma fortune, lorsqu'il se présenta une occasion de réparer tous les désordres où m'avoient entraîné mes folies. Je veux parler de la connoissance que je fis de cette femme incomparable qui devint ensuite ma compagne et la mère de mes enfans. Son souvenir m'arrache encore des larmes ; les sensations que son nom seul me fait éprouver sont un mêlange composé en partie de tout ce qu'on peut imaginer de plus doux, de plus ravissant et de plus capable de dilater et d'électriser un cœur reconnoissant, et en partie des plus cruelles angoisses dont la honte et le désespoir puissent accabler un cœur déchiré, percé de remords. Voici l'histoire de l'événement qui a été la source de tant de plaisirs et de tant d'infortunes.

Marguerite-Louise-Isabeau de Damville avoit, lorsque je la vis pour la première fois, atteint l'âge de dix-neuf ans. Son teint étoit d'une blancheur éclatante, ses yeux noirs et étincelans.

La peau qui couvroit son visage étoit si parfaitement unie, et les couleurs qui l'animoient étoient si tendres et si fraîches, qu'elle paroissoit de cinq ans plus jeune qu'elle n'étoit, et elle conserva encore long-temps cet air de première jeunesse. Sa démarche, quoiqu'assurée, étoit vive et légère, et son maintien annonçoit une tête forte et une constitution robuste. Sa voix étoit celle d'une jeune personne, j'ai presque dit d'un enfant sans malice et sans prétention, et cependant sous ces formes enfantines, on découvroit un caractère élevé et un jugement sain. Son esprit étoit orné de tout ce qui peut rendre une épouse ou une mère accomplie. Ses parens avoient eu le plus grand soin de son éducation, et les circonstances avoient singulièrement favorisé leur bonne volonté. Elle eut pour maître de dessein, art pour lequel elle montra de bonne heure les plus heureuses dispositions, le fameux Léonard de Vinci; et elle perfectionna son goût pour la poésie dans les leçons et les conversations de Clément Marot. Mais de toutes ses qualités intellectuelles, la douceur inaltérable de son caractère et son extrême circons-

pection dans les jugemens qu'elle portoit, tenoient le premier rang. Voilà la femme qui étoit destinée à me rendre le plus heureux des hommes, et ensuite le plus malheureux. Si je ne l'avois jamais vue, je n'aurois jamais connu les vrais plaisirs de la vie; si je m'étois laissé guider par ses sages conseils, je n'aurois pas bu, comme je l'ai fait, dans la coupe du malheur et avalé le calice jusqu'à la lie.

La maison du marquis de Damville, son père, étoit le rendez-vous des beaux esprits et des hommes de lettres, parmi lesquels on distinguoit Marot, Rabelais, Erasme et Scaliger; c'étoit là le principal motif qui m'avoit attiré dans cette maison. Il ne m'étoit resté de mon éducation que du goût pour la littérature, mais il étoit extrême; et la dissipation dans laquelle j'étois plongé, ne put l'altérer. A l'époque la plus turbulente de ma vie, et au milieu des plaisirs les plus inconsidérés je ménageois encore quelques momens, que je consacrois à l'étude et à la réflexion, et je trouvois un charme inconcevable dans la conversation enjouée, spirituelle et animée des hommes que je viens de nommer. Je fréquentai quelques tems la

maison du marquis, sans y rencontrer la belle Marguerite. La première fois que je la vis, mon cœur se sentit vivement entraîné vers elle. Le marquis, qui étoit l'homme du monde le plus aimable et le plus instruit, crut voir dans mon caractère et dans mes manières des qualités qui lui inspirèrent pour moi la plus tendre amitié, il vit le précipice dans lequel je donnois tête baissée, et il pensa qu'il étoit encore tems de me tendre une main secourable. Le moyen qui lui parut le plus propre pour opérer ma réforme fut de m'engager dans des affections domestiques, et bien loin de s'opposer à l'inclination que je commençois à ressentir pour sa fille, il se montra disposé à la favoriser; de mon côté, je n'avois pas besoin d'encouragement. Dès que je connus les vertus et le mérite de Margueritte, mon cœur fut invariablement fixé, je devins un autre homme. Je ressemblois à celui qui recouvre la vue après l'avoir perdue pendant quelque temps, et qui revoit les merveilles de la nature dans tout leur éclat. Je ne pouvois concevoir comment j'avois été assez insensé pour m'abandonner à des plaisirs aussi vils et aussi grossiers. J'étois honteux de m'être ainsi dégradé

à mes propres yeux. Je sentois qu'il ne pouvoit y avoir de comparaison entre les agrémens futiles et imaginaires des femmes que j'avois fréquentées jusqu'alors, et les charmes de l'adorable Marguerite. La pureté de son cœur sembloit donner un éclat céleste à ses attraits. On emploie quelquefois les mêmes expressions pour décrire les plaisirs qu'un débauché goûte dans le libertinage, et la passion pure et vertueuse que je ressentois alors; mais j'appris bientôt par expérience que ce sont deux choses essentiellemeet différentes.

Le marquis, qui connoissoit l'état de mon cœur, me parla ainsi : « Mon cher comte, me dit-il, je sens pour vous l'amitié la plus vive; je m'intéresse infiniment à tout ce qui vous touche, et vous en serez convaincu, lorsque vous connoîtrez les motifs qui depuis quelque temps ont dirigé ma conduite envers vous. Je vous regarde, si-non comme un homme ruiné, du moins comme quelqu'un qui en prend grandement le chemin. Vos habitudes sont susceptibles de vous entraîner dans les plus grands dangers; elles vous paroissent conformes aux régles les plus strictes de l'honneur, elles se présentent

même à vos yeux avec tout l'éclat et la dignité dont elles sont environnées. Mais moi je vous dirai : réfléchissez, ne vous laissez pas séduire par les apparences. Comparez l'état de votre fortune à celui où elle étoit lorsque votre mère est morte ; vous ne pouvez vous dissimuler combien elle s'est dérangée entre vos mains. D'où cela vient-il ? Vos revenus ont-ils été employés à la défense de votre pays ? Vous ont-ils mis dans le cas d'acquérir un glorieux renom ? Récapitulez celles des actions de votre vie que vous regardez comme indifférentes et incapables de nuire, ou qui vous paroissent même convenables et susceptibles de vous faire honneur. Il est impossible que vous ne soyez pas frappé de leur monstrueuse difformité. N'avez-vous jamais réfléchi sur la pauvreté ? Il y a une pauvreté honorable, sans doute ; celle de Cincinnatus, par exemple, qui se ruina pour payer une amende à laquelle son fils avoit été imposé par une faction, et qui passa alternativement des grands emplois à l'état du plus simple citoyen. Si la pauvreté d'un homme de génie, tel que Rabelais n'est pas honorable, elle est au moins intéressante, lorsqu'on compare

ses talens à ceux de certains hommes que la fortune aveugle a comblés de ses dons. Mais elle est honorable et intéressante en même temps, s'il a refusé de s'enrichir aux dépens de ses principes et de son indépendance. De tous les êtres, le plus méprisable est celui qui, après avoir dissipé sa fortune dans les plaisirs les plus bruyans, soupire encore après des jouissances qui ont causé sa perte, et se repaît de la fumée des mêts dont il ne peut atteindre la substance.

» La pauvreté, toujours assez humiliante dans un siècle corrompu, où les égards et les attentions se pesent comme l'or, est affreuse pour lui : il est un objet de mépris pour tout le monde ; il n'est invité nulle part que pour servir de jouet et de plastron aux autres convives. Il n'est propre à rien, et son existence est un fardeau pour la société. L'impuissante vieillesse s'avance insensiblement pour l'accabler de tous ses chagrins et de toutes ses infirmités, sans lui offrir aucune de ses consolations.

» J'aurois pu vous appliquer ce langage, mais j'ai voulu vous épargner. Je n'aime pas à donner des avis, parce

que je sais qu'il est rare qu'ils produisent l'effet qu'on en attend, et qu'ils ne sont jamais reçus avec plaisir et avec respect, lorsque leurs motifs ne sont pas exempts de fausses interprétations. Si je vous avois adressé ces reproches, j'aurois eu l'air d'abuser des avantages de mon âge; vous auriez pu m'accuser de prendre sur vous un ton de supériorité, et il n'auroit pas été certain après cela que j'aurois eu un motif réel et honorable pour me mêler d'une chose à laquelle je paroissois prendre un si grand intérêt. Je ne doute pas de la franchise de votre caractère; je suis certain que vous auriez été frappé de la ressemblance du tableau. Mais il m'est permis de conserver des doutes sur les heureux effets qu'auroient produit mes remontrances, et je ne voulois pas par mon indiscrétion et par des reproches inconsidérés user un des plus précieux ressorts de l'instruction des hommes.

» J'ai entrepris de vous réformer; et pour cela, je crois que mes avis et mes remontrances doivent être appuyés par une proposition qui tende à vous détourner de vos habitudes et à changer votre situation. Vous avez assez

goûté de ce qu'on appelle les plaisirs de la vie, mais il est d'autres jouissances qui vous sont étrangères, vous les goûtez peut-être en ce moment par anticipation, et vous les desirez avec toute l'ardeur d'un amant passionné; mais vous ne connoissez pas les jouissances d'un époux et d'un père.

» Je vous donne ma fille en mariage. En vous confiant son bonheur et le mien, je vous donne la preuve la moins équivoque de la pureté de mes intentions et de la sincérité de mes conseils. Ma fille est un trésor qui n'a peut-être pas son égal dans le monde. Je ne parle pas des attraits de sa personne; mais je ne crois pas qu'aucune femme puisse lui être comparée pour ses vertus, ses talens et son esprit. En la possédant, vous pourrez vous flatter d'être mieux partagé que ne le sont les princes de la terre. Mais souvenez-vous bien qu'en faisant votre bonheur, je vous confie aussi celui de Marguerite. Vous êtes un homme plein d'honneur et de mérite, vos vertus et vos talens suffisent pour rendre ma fille heureuse. Sa dot réparera les torts que vos excès ont faits à votre fortune, et vous en aurez assez pour vous et pour vos

enfans. Je rejette loin de moi l'idée que lorsqu'une fois je vous aurai confié ce dépôt précieux, vous puissiez jamais consentir á causer son malheur et sa ruine.

» J'exige néanmoins de vous une condition qui sera pour moi le gage du bonheur ma fille ; c'est que vous abandonniez pour toujours le genre de vie que vous menez actuellement, que vous renonciez à vos liaisons, et que vous vous retiriez dans votre terre. Vous êtes encore trop jeune, pour que vous soyez subjugué par la tyrannie de l'habitude, dans laquelle gémissent quelquefois les hommes d'un âge avancé, et qui les empêchent de goûter des plaisirs plus simples et plus innocents. Vous trouverez dans la compagnie de ma fille et au milieu de vos enfans la paix et le bonheur que vous cherchez vainement dans les sociétés brillantes et tumultueuses de la capitale. Vous trouverez chez vous tout ce qui sera nécessaire à votre félicité, et vous aurez peu de chose à demander au reste de la terre. Si jamais les vices (pardonnez ma franchise) et les passions auxquels vous êtes abandonné, reprenoient sur vous leur empire, j'espère au moins ne pas vivre

assez long-tems pour en être le témoin ; il seroit trop cruel et trop amer pour mon cœur d'avoir sacrifié le bonheur de ma fille et de ma postérité aux sentiments d'amitié que vous m'avez inspirés. »

Je verse des larmes de sang, toutes les fois que je me rappelle les avis sincères de cet homme généreux. C'étoit le gentilhomme de France le plus recommandable par ses vertus, ses talents et ses services; possédant tous les genres de littérature, que la renaissance des lettres avoit introduits en Europe ; entouré de la société la mieux choisie ; blanchi dans les combats, et jouissant au plus haut dégré de la confiance et de l'attachement de son souverain. Comment ai-je profité de ses excellens avis ? comment ai-je répondu à tant de marques de confiance et d'amitié ? J'ai causé la ruine de cette femme admirable ! je l'ai plongée dans la disgrace et dans l'indigence la plus affreuse ! mon cœur sauvage et barbare l'a conduite à une fin prématurée ! puis-je jamais oublier tout cela ! à quoi me sert de posséder l'immortalité et une jeunesse perpétuelle? O Marguerite, Marguerite! ton image me poursuit par tout. Ton phantôme est toujours là, pour m'ac-

cabler des reproches les plus sanglans et les mieux mérités! Qu'ai-je fait pour me rendre digne d'une pareille compagne! ou plutôt quel châtiment, quel fléau, quelle ignominie, quelle exécration, n'ai-je pas mérité d'attirer sur moi? Que le ciel soit loué! le dernier vœu du marquis de Damville a été accompli! il n'a pas vécu assez long-tems, pour être le témoin de ma rechûte, de mes désordres et de mes extravagances!

Je reprends le fil de mon histoire. j'écoutai le discours du marquis avec un respect mêlé d'étonnement. J'acceptai avec joie sa proposition, j'épousai son adorable fille, et je la conduisis dans la terre que je tenois de mes ancêtres, dans le Bordelois. Ce fut alors, et seulement alors que je goûtai le vrai bonheur. S'il m'est permis de juger par ma propre expérience, je puis dire que la nature a amplement dédommagé ses enfans des maux et des infortunes dont elles les accable journellement, en leur procurant ces jouissances sublimes, ces plaisirs ineffables, qui naissent de l'attachement entre deux personnes de différent sexe, toutes deux également pures et désintéressées dans leurs affections. Mon aimable Marguerite me con-

duisoit et me dirigoit, en même tems qu'elle étudioit sans cesse tout ce qui pouvoit me faire plaisir. J'avois sur elle l'avantage de l'expérience, mais elle m'éclairoit par la sûreté de son goût et la certitude de son jugement. Le bonheur dont nous jouissions étoit simple et pur, et cette simplicité lui donnoit un nouveau dégré de perfection. Nous avions chacun nos travaux et nos délassemens particuliers, soit pour les objets qui intéressoient notre fortune, soit pour la culture de notre esprit. Cette distribution nous donnoit un air de déférence l'un pour l'autre, et nous fournissoit tous les jours de nouveaux moyens de rendre notre société et notre conversation plus utile et plus agréable. Aussi lorsque nous étions ensemble, les heures passoient comme des minutes. On dit qu'il y a un grand plaisir à être loué par quelqu'un qui est lui-même éminemment digne de louange : si cela est, quelles doivent être les délices de celui qui est loué et chéri par une personne digne de son amour ? Il est doux d'être loué et considéré par son ami ; mais combien la tendresse et l'estime d'une épouse et d'une amante doivent ajouter de prix à cette jouissance ? Une

conscience pure et le sentiment de son propre mérite, sont regardés avec raison, peut-être, comme les principales sources de la félicité Pour supporter avec courage le fardeau de la vie, il faut se croire quelque chose, et avoir la certitude que l'on n'est pas compté pour zéro dans le catalogue de l'espèce humaine : j'en appelle, pour la vérité de ce que je dis, aux sentimens amers que l'on éprouve, lorsque l'on reçoit de quelqu'un des marques d'indifférence ou de mépris Etre aimé de ce que nous avons de plus cher; prodiguer et recevoir en échange les témoignages d'un amour mutuel; faire notre unique étude de ce qui peut accroître le bonheur de celle qui se fait un devoir d'assurer notre félicité. Voilà la condition de la vie humaine la plus désirable, et celle qui est la plus conforme à la nature. J'ai besoin de quelqu'un avec qui je puisse simpathiser; je ne puis vivre isolé dans le monde; je veux trouver un être en qui je puisse placer ma confiance, où je puisse trouver un accord de sentiments que je ne rencontrerai jamais dans un homme avec lequel je ne puis avoir que des liaisons ordinaires. Dans tous les états

de la vie, nous soupirons après un ami dans le sein duquel nous puissions reposer notre tête fatiguée d'ennuis, et dont l'œil affectueux et pénétrant, prévient et répond à tous nos soins, à toutes nos pensées. Lorsque nous sommes assez heureux pour l'avoir trouvé, notre ame se réchauffe et se dilate; alors nous nous embarrassons peu de ce que les autres font ou pensent de nous, alors nous nous abandonnons, sans réserve, à des sensations que la bouche ne peut exprimer, mais que le cœur entend parfaitement sans le secours de la parole; alors nos yeux s'éblouissent, nous tombons dans une sorte d'anéantissement causé par le plaisir; nous sentons un feu secret qui nous dévore; alors les deux êtres fortunés qui se trouvent dans cet état, ne sont plus deux, ils ne font qu'un, un même sentiment les anime, une même pensée les éclaire: tels sont les effets de l'amour, c'est ainsi qu'il parvient au dernier dégré de perfection. L'homme ne connoît jamais mieux le prix de l'existence, il n'est jamais plus rapproché de l'essence divine, dont il est une émanation, que lorsque, libre de toute inquiétude, de toute défiance

et de toute réserve, il s'épanche tout entier dans le sein de la femme qu'il adore.

Ce qui distinguoit particulierement Marguerite de Damville des autres personnes de son sexe, c'étoit la justesse de son esprit et son extrême sensibilité. Ces deux qualités furent pour moi une source inépuisable de jouissances de toute espèce ; mais ce fut lorsque nous commençâmes à lire ensemble qu'elles se développèrent avec un éclat qui, jusques-là, m'avoit été tout-à-fait inconnu. Il est peut-être nécessaire que la poésie, et les ouvrages qui parlent à l'imagination et qui réveillent les passions, soient lus plutôt dans la solitude qu'en société ; mais le moyen le plus sûr de bien entendre un auteur, est d'employer les deux méthodes successivement. Le terrible, le majestueux, le voluptueux et le tendre sont des choses qui, jusqu'à un certain point, appartiennent à la sympathie, et leur effet n'est jamais aussi prompt ni aussi sûr, que lorsque l'on est deux ; que l'émotion se fait sentir au même instant ; dans l'un et l'autre cœur ; que les yeux expriment à-la-fois la même pensée ; se rencontrent

et se confondent en même tems; que l'organe de celui qui lit se module sur les idées de l'autre; et que celui qui écoute, par une exclamation, ou une courte observation, manifeste son approbation. C'est ainsi que nous lisions ensemble les sonnets admirables de Pétrarque, et que nous parcourions les sublimes écarts de l'imagination du Dante. Les lettres d'Héloïse à Abeilard nous procurerent des momens délicieux. Les Troubadours eux-mêmes, malgré leurs inégalités de style et de génie, et leurs nombreuses absurdités, nous forcèrent, quelquefois, d'admirer la richesse de leur imagination, leurs tableaux sauvages et pittoresques, les élans de sensibilité, et de tems en tems les conceptions vastes et hardies qui caractérisent leurs écrits. D'autres fois, nous répétions l'un à l'autre des passages, nous nous communiquions les beautés qui nous avoient frappés dans nos lectures isolées. L'un faisoit remarquer à l'autre celles qui lui étoient échappées, et qui auroient peut-être échappé à tous deux, si elles ne nous avoient été, pour ainsi dire, suggérées par cette espèce de lutte sentimentale. Il est impossible que deux personnes

soient tellement constituées que l'une n'ait pas un goût naturel et instantané pour un genre de beauté, et l'autre pour un autre. C'est ainsi que nous parvînmes ensemble à accroître nos connoissances, à étendre nos lumières, et à perfectionner notre jugement à un dégré auquel nous ne serions jamais parvenus, si nous avions travaillé séparément.

Il est inconcevable combien ce genre d'exercice contribua à augmenter notre félicité. Nous observions avec la plus douce satisfaction nos goûts et nos sentiments se rapprocher, tous les jours davantage, et les légères nuances qui marquoient la différence de nos caractères s'effacer et disparoître entierement. Ce moyen nous conduisoit encore à reconnoître la force de génie, la rectitude de jugement et la sensibilité de l'un ou de l'autre. Comme notre attachement augmentoit tous les jours, nous faisions consister notre bonheur dans l'échange réciproque de ces avantanges qui ajoutèrent sans cesse aux qualités de notre cœur, et aux lumières de notre esprit. Une estime mutuelle et toujours croissante, étoit le résultat de cette conduite, et l'estime mutuelle

est la base essentielle de l'amour. Chacun de nous se félicitoit de son sort, parce que chacun se persuadoit qu'il lui auroit été impossible de trouver ailleurs autant de mérite accompagné d'autant de douceur.

Mais nous ne nous en tenions pas aux lectures et aux entretiens. Nous faisions ensemble des promenades, des courses, des voyages. Nous observions les beautés de la nature et le système de l'univers. Nous parcourûmes plusieurs provinces de la France, et quelques parties de l'Espagne et de l'Italie. Nous faisions des remarques sur les diverses nuances des caractères des peuples, soit qu'elles fussent l'effet de la nature du climat, ou de celle de la politique des gouvernemens. Il y a quelque chose dans l'impression que fait sur nos sens un atmosphère embaumant, l'éclat du soleil levant, un ciel azuré, des nuages colorés, une perspective qui se présente d'un côté et ensuite de l'autre, la verdure, la fertilité d'un champ, l'industrie, la simplicité et la gaieté des habitans de la campagne, l'exercice même que l'on prend en voyageant; il y a dans tout cela, dis-je, quelque chose de congénère à la

fabrique

fabrique du corps humain. Ces objets dilatent le cœur, raniment les forces, et disposent à toutes les jouissances de la vie. Un voyageur philosophe a l'esprit plus élevé et plus délié ; il est doué d'une sensibilité plus exquise ; il apperçoit des choses qui échappent à des hommes ordinaires ; il trouve des jouissances là où d'autres ne voyent rien qui soit capable de fixer même leur attention ; les plaisirs les plus simples de la nature, qui peuvent à peine effleurer le cœur des habitans des villes, lui occasionnent des sensations qui impriment un mouvement de vibration à tous ses fibres, et qui pénètrent dans toutes ses articulations.

Je dois ici faire mention d'une chose qui, quoique nécessaire à la fidélité du portrait que j'ai entrepris de tracer, diminuera peut-être l'intérêt que je puis avoir inspiré à mes lecteurs, et pourra déranger l'harmonie du tableau. Mais en écrivant mon histoire, je n'ai pas prétendu me faire meilleur que je ne suis. Je me suis imposé la loi de ne dire que la vérité, et de la dire sans fard. Je dois donc, quelque chose qu'il puisse m'en coûter, avouer mon extrême infériorité, relativement à mon inestimable

compagne. Sa plus grande satisfaction étoit de suivre en toutes choses les conseils de la simple nature ; elle regardoit comme autant d'obstacles à ses plaisirs, toute espèce de luxe et d'ostentation inutile. Elle trouvoit sa félicité dans les ressources de son esprit, et elle n'avoit pas besoin, pour être heureuse, de la stupide et servile admiration des autres. Mais moi, j'avois conservé cet ancien travers de mon esprit. Je ne pouvois me suffire à moi-même, il me falloit, de la part de ceux qui m'environnoient, des témoignages de respect et des marques d'approbation. Il m'étoit impossible de me contenter de la jouissance d'un plaisir tranquille et modeste, oublier ce monde vain et tumultueux, et consentir à être oublié de ceux qui figurent sur son théâtre. Peut-être, Marguerite seroit-elle parvenue à me guérir par dégrés et avec beaucoup de ménagemens de ce ridicule. Mais ici, je suis obligé de rendre compte des faits, et il est certain que son exemple ne produisit sur moi rien de semblable.

Cependant, cette passion absurde n'eut à cette époque aucune suite fâcheuse; elle se borna au plaisir frivole

qui résulte d'un grand état de maison, et d'un certain luxe d'ostentation. J'avois un grand nombre de domestiques. Mes appartemens étoient superbement décorés et magnifiquement meublés. Lorsque nous faisions quelque voyage, c'étoit toujours avec une suite presque aussi nombreuse que celle d'un prince. Insensé que j'étois, je croyois ajouter par-là aux jouissances pures et paisibles dont j'ai parlé plus haut. Lorsque nous étions au château, tous ceux qui venoient nous visiter, étoient reçus avec une magnificence extraordinaire; magnificence qui avoit moins pour objet de leur rendre son séjour plus agréable et plus commode, que de leur donner une haute idée du maître de la maison. Ce n'est pas que je n'aie souvent senti combien cette ostentation étoit gênante, et que je n'aie quelquefois soupiré après la liberté et la tranquillité, qui sont les compagnes de la médiocrité; mais j'appelois cela faire honneur à mes ancêtres et à mon pays, et soutenir la considération due à la maison de St.-Léon.

Mais laissons là ces fâcheux souvenirs. Une circonstance qui, à cette époque, ne contribua pas peu à me

rendre parfaitemement heureux, fut les précieux gages que Marguerite me donna de son amour. Il faut l'avoir éprouvé pour concevoir jusqu'à quel dégré les fruits qui naissent d'une union bien assortie peuvent accroître la tendresse de deux époux. Les embarras de la gestation sont en grand nombre ; un rien peut causer les accidens les plus graves, et il est nécessaire que non-seulement le corps soit à l'abri de tout danger extérieur, mais il faut encore que l'esprit soit parfaitement tranquille. Nous prenons plaisir à surveiller les progrès d'une plante délicate, dont l'existence souvent dépend de notre attention et de notre sollicitude. L'état d'une femme enceinte ne ressemble point à celui d'une personne atteinte d'une maladie dangereuse : il inspire autant d'intérêt sans offrir aucune de ces circonstances rebutantes qui accompagnent ordinairement une maladie grave. Marguerite me dédommageoit amplement, par sa tendresse et son affection, de tous mes soins. A la fin, le moment critique arrive, où un évènement aussi extraordinaire ne peut manquer d'exposer une femme à un très-grand danger; je n'oublierai ja-

mais celui-ci, immédiatement après qu'elle fut délivrée de son premier enfant, et que tout danger parut évanoui : elle me présenta cet objet chéri et si impatiemment attendu ; je me rappellerai toujours cette douce effusion de sentimens, cette tendresse qui nous animoit, et que la crainte avoit portée à son plus haut dégré, cette satisfaction avec laquelle nous lisions dans les yeux l'un de l'autre tout l'amour que nous ressentions, et le serment de l'attachement le plus inviolable.

Marguerite avoit l'air de me dire : voilà le fruit de notre tendresse mutuelle. Il appartient également à tous deux ; c'est dans ce cher enfant que sont déposés, pour n'être jamais séparés, notre ame, notre cœur, notre vie, tout ce qui est nous. Que des époux ordinaires célèbrent un semblable évènement par des présents et par des fêtes, c'est dans cette aimable créature que nous concentrons tous nos plaisirs; elle est pour nous plus que le monde entier et ses merveilles, parce qu'elle est comme nous sensible au plaisir et à la douleur, à l'amour et à l'amitié, parce qu'elle est comme nous susceptible de sentiment et d'imagination, de sagesse et

de vertu : cette créature aura tous les jours besoin de secours, et nous nous ferons un plaisir de lui prodiguer les nôtres. Toutes nos pensées, tous nos travaux n'auront pour objet que de lui inspirer des vertus et des lumières, et de favoriser ses heureuses dispositions. Nous réunirons nos efforts pour atteindre le même but, et notre union, resserrée par nos sentimens et par des occupations dirigées vers un seul objet, deviendra tous les jours plus sacrée et plus indissoluble. La foiblesse de Marguerite ne lui permît pas de me dire tout cela; mais toutes ces réfléxions se présenterent en ce moment à ma pensée, et lorsque nous eûmes le loisir de nous rappeler tranquillement ce qui s'étoit passé dans cette occasion, et de nous rendre compte de nos réflexions, nous eûmes la satisfaction de nous convaincre, l'un et l'autre, que nos cœurs et nos sentiments avoient été parfaitement d'accord. Deux époux tendrement unis sont loin de voir diminuer leur tendresse réciproque par la possession d'un objet qui concentre toute leur sollicitude. Cette acquisition, loin de les diviser ou de les distraire, est un nouvel anneau ajouté à la chaîne qui les lie. Chacun se sent entraîné vers

lui, mais toujours pour l'amour de l'autre; chacun le regarde comme une espece de branche ou de rejeton, qui représente l'objet de son amour; chacun s'intéresse à sa santé, à ses jeux, à ses caresses, au développement de ses forces et des facultés de son esprit, et toujours encore dans l'idée que tout cela doit faire le bonheur de l'autre. Car sans cela, et si ces jouissances étoient pas réciproques, elles perdroient tout leur mérite, ce ne seroit plus qu'un sentiment froid, personnel, vain et solitaire.

Dans les dix premières années de notre mariage, mon épouse me donna deux fils et trois filles. Le plus jeune des fils mourut dans son enfance. Je faisois alors consister tout mon bonheur dans les plaisirs et dans les occupations domestiques, et je me livrai tout entier, de concert avec Marguerite, à l'éducation de mes enfans. Ils répondirent tous à nos soins; tous mériterent également notre tendresse. A l'exemple de leurs parens, ils vécurent ensemble dans la plus parfaite union. Charles, l'aîné des garçons, étoit d'un caractere vif et fier; mais les sentiments d'honneur et de vertu que nous lui inspirâmes, sa mère et moi, donnerent à ces qualités une

heureuse direction, et prévinrent les effets fâcheux que leur nature turbulente et dangereuse n'auroit pas manqué d'entraîner après elle. Julie, sa sœur aînée, étoit d'une douceur et d'une sensibilité extraordinaire ; la moindre altération dans la conduite que l'on tenoit à son égard, lui causoit la joie la plus folle ou le chagrin le plus vif ; elle paroissoit peu propre à soutenir ou à lutter contre les embarras de la vie et les caprices de la fortune : mais lorsqu'elle étoit dans un état tranquille et paisible, rien n'égaloit la douceur de son caractère, et l'on ne pouvoit résister à ses caresses. Elle aimoit par dessus tout sa mère, quoiqu'elle fût loin d'égaler son courage et sa bienveillance. Louise, la cadette des filles, avoit les traits de sa mère, et promettoit d'en avoir le caractere. Marguerite, la plus jeune, différoit de ses freres et sœur par son humeur enjouée. Sa vivacité étoit extrême, son esprit étoit sans cesse occupé de quelque nouveau tour, de quelque espiégierie, ou de quelque saillie. Rien de plus aimable, de plus ingénu que cette chere enfant ; elle étoit tour-à-tour douce, raisonnable, gaie ou triste à l'excès, suivant l'occasion Mais

dès l'instant que le motif de sa joie ou de son chagrin avoit cessé, elle reprenoit toute sa vivacité; il arrivoit même quelquefois qu'au plus fort de sa douleur, il lui échappoit quelques traits caractéristiques de son humeur. Toute la maison aimoit de préférence la petite Marguerite, parce qu'elle les amusoit plus que les autres. Tel étoit le cercle aimable des individus qui composoient ma famille, et que j'ai tous enveloppés dans la plus terrible des disgraces et dans la ruine la plus complette.

CHAPITRE V.

CHARLES avoit atteint sa neuvième année. Sa mère et moi, nous avions pris plaisir à suivre et à observer les progrès de son esprit; et jusques-là nous nous étions contentés du secours d'un prêtre du voisinage, qui lui servoit de précepteur. Mais comme il étoit notre seul enfant mâle, nous voulûmes lui donner une éducation complette Nous n'étions ni l'un ni l'autre sans avoir des connoissances dans la littérature; mais vingt-trois ans s'étoient écoulés, depuis que j'étois à l'âge de Charles, et les progrès et le goût des lettres avoient considérablement augmenté en Europe, et je voulois que mon fils profitât de tous les avantages que pourroient lui offrir l'époque glorieuse et les circonstances heureuses dans lesquelles il étoit né. Il étoit d'ailleurs d'un caractère trop vif et trop impatient pour se soumettre à un genre de vie aussi tranquille et aussi retirée que celle que nous mênions, sa mère et moi. Son tempéramment exigeoit qu'il fût placé au milieu d'une

petite société d'enfans de son âge, qui fussent les compagnons de ses jeux et de ses travaux, de ses plaisirs et de ses peines, qui pussent exciter son émulation, et commencer avec lui un cours d'amitié et de relations sociales.

Ce projet n'étoit pas sans quelques difficultés. Il y avoit en France très-peu de collèges où l'on enseignât bien les langues, et où l'on professât les sciences d'une manière distinguée. L'université la plus voisine, étoit celle de Toulouse; elle n'étoit éloignée que de vingt-six lieues; mais attendu les embarras des routes et d'autres inconvénients, elle étoit, par le fait, aussi loin de nous que celle de Paris. Après cela, comment nous séparer d'un enfant chéri? comment l'éloigner lui-même de tout ce qui lui étoit cher, de ses habitudes? comment le lancer au milieu de gens qui lui seroient étrangers, l'exposer à voir comparer d'autres objets, au risque d'oublier ses anciens amis, de voir diminuer, anéantir même les premières affections de son ame et les sentiments de devoir, d'amour et de confiance qu'il devoit a ses parents? Mais nous n'étions pas libres de choisir. Il falloit se séparer pour quelque temps. Son éducation de-

voit être le premier de nos soins; c'étoit à nous ensuite à faire tous nos efforts pour conserver ces qualités précieuses, cette douceur de caractère, qui jusqu'ici avoient fait nos plus cheres délices. Tels étoient nos projets et nos vues pour l'avenir. A la fin, nous convînmes, sa mère et moi, que je le conduirois à Paris. Là, je pourrois voir de mes propres yeux l'état où se trouvoit cette université, et les moyens d'instruction qui existoient dans cette capitale. Je pourrois encore consulter quesques-uns de ces hommes célèbres que j'avois connus chez le marquis de Damville. Marguerite refusa de me suivre. Son père étoit mort; elle ne pouvoit se déterminer à se séparer de ses filles pendant un temps aussi considérable, et l'engagement que nous avions pris avec son père, lors de notre mariage, de résider à la campagne, l'empêchoit de songer sans répugnance à conduire toute sa famille à Paris. Elle me fit espérer seulement que si son fils restoit dans la capitale, elle viendroit me chercher pour me ramener dans le lieu où j'avois goûté tant de bonheur, et que je ne devois plus revoir qu'avec le désespoir dans le cœur.

Tout étant disposé pour notre voyage, je partis pour la capitale que je n'avois vue qu'une seule fois depuis dix ans, et où je n'avois fait qu'un court séjour. C'étoit à l'occasion de la mort du marquis de Damville. Nous avions été mandés exprès, et nous arrivâmes cinq ou six jours avant qu'il expirât. Quoiqu'il fut extrêmement affoibli par la maladie qui l'enleva à notre tendresse, il avoit conservé toutes ses facultés intellectuelles, et il nous parla dans les termes les plus affectueux et les plus tendres. Il nous félicita sur notre bonheur mutuel; et la situation dans laquelle il se trouvoit, prêt à abandonner pour jamais tous les biens d'ici bas, ne put altérer la sincérité des vœux dont il nous combla, et le plaisir qu'il avoit à nous voir et à nous entretenir. Il me fit des remerciements pour la conduite que j'avois tenue avec mon épouse; conduite qui, disoit-il, devoit servir de modèle a tous les époux Il s'applaudissoit d'avoir si heureusement, par son discernement et sa fermeté, sauvé ma vertu et assuré le bonheur de sa fille. Il ne doutoit plus que je ne fusse suffisamment guéri de ces malheureuses habitudes qui lui avoient causé tant d'alarmes. Il me

conjuroit, en même temps, par tous les motifs qu'une tendresse sans bornes pouvoit lui suggérer, de persister dans ma résolution, et de ne jamais abandonner un séjour où j'avois goûté tous les plaisirs dont l'homme honnête et sensible pouvoit espérer de jouir dans cette vie. « Ne vous laissez point détourner, me disoit-il, par l'ambition; ne vous laissez pas éblouir par le faux éclat des grandeurs et des décorations, éloignez-vous, sur-tout, le plus que vous pourrez, du tourbillon dangereux de la dissipation; vivez au sein de votre famille; cultivez vos affections domestiques; soyez la consolation et la joie de votre épouse; veillez à l'éducation de vos enfans, et préparez leur bonheur futur, et soyez assuré qu'alors vous n'aurez pas été un membre inutile de la grande société. »

Tels furent les derniers avis du marquis de Damville. Digne homme! combien vos conseils ont été méconnus! combien votre tendresse a été mal récompensée! Il mourut dans la sixième année de notre mariage. L'impression profonde que cet événement fit dans dans mon esprit, ne me permît pas de voir personne, et me détermina à quitter

Paris, aussitôt que nous eûmes achevé de rendre les derniers devoirs au père de mon épouse.

Il n'en fut pas ainsi, lorsque j'y retournai dans l'intention de conduire mon fils au collège. Je fus à peine arrivé, que je cherchai à renouer connoissance avec ces hommes aimables et instruits qui composoient presque seuls la société du marquis de Damville. Ils me reçurent avec toutes les marques d'attention et d'intérêt que j'ai toujours remarquées dans les personnes qui cultivent les lettres. Le plaisir que j'eus à les voir, après dix ans d'absence, ne peut s'exprimer. Quelques-uns d'entr'eux étoient morts, d'autres étoient allés habiter diverses parties de la France; mais le plus grand nombre étoit resté dans cette ville célèbre, que l'on pouvoit appeler avec justice la métropole du monde civilisé. Le roi avoit, dès sa jeunesse, montré beaucoup de goût pour les sciences et les arts; et l'âge, en modérant son ambition et sa passion pour la gloire militaire, avoit donné une nouvelle activité à son amour pour les lettres. Sa conduite libérale, et ses manières aisées et polies, rendoient la capitale dont il faisoit son séjour, le

rendez-vous de tous les étrangers de distinction et des hommes célèbres de son royaume.

Je trouvai mes anciens amis considérablement mûris par l'âge. Leurs lumières s'étoient étendues, leur manière de voir étoit plus large, leur conversation plus instructive et plus agréable, et leurs mœurs plus douces et plus simples. Mais si leur caractère avoit éprouvé une sorte de révolution, le mien avoit changé d'une manière encore plus sensible. Lorsque je les connus pour la première fois, j'avois toute l'ardeur et toute la présomption de la jeunesse. Ma tête n'étoit remplie que d'idées de chevalerie et de préjugés qu'on appelle honneur : je n'avois d'autre expérience que celle que l'on acquiert dans les camps ; j'étois impétueux, volage et dissipé. Après cela, je ne m'étois pas reposé assez long-temps sur les fleurs de la littérature pour en recueillir le miel, et mon esprit étoit d'ailleurs trop agité par les premières impressions de la passion du jeu. Maintenant, ma tête étoit plus froide et plus tranquille. La société de Marguerite avoit beaucoup contribué à former mon caractère ; loin d'avoir passé mon temps dans une stu-

pide oisiveté, j'avois été sans cesse occupé de lectures et de méditations. Je possédois d'ailleurs au suprême dégré toutes les qualités qui distinguent un bon mari et un bon père, extrêmement attaché à sa femme et à ses enfans. Ces qualités sont peut-être celles sur lesquelles repose tout l'édifice de la société : celui qui dans tous les instans de sa vie trouve de nouvelles occasions d'exercer sa sensibilité et de se livrer aux plus doux sentiments de la nature, doit infailliblement être plus disposé qu'un autre à compâtir aux maux de ses semblables, et plus prompt à les secourir.

On ne trouvera donc pas étonnant, qu'environné de savans de toute espèce et d'hommes doués de sentiments libéraux, je me sois livré à des plaisirs différents de ceux qui tout récemment avoient fait mon unique félicité. Je ressemblois à un homme qui a souffert de la faim, dans un vaisseau dont les provisions sont épuisées, ou dans une ville réduite à la famine par un long état de siége, et qui se trouve tout-à-coup transporté au milieu de l'abondance, et assis à une table couverte des mets les plus délicats. Chaque plat lui

paroît avoir un goût plus exquis, et chaque vin une saveur plus délicieuse qu'auparavant. Qu'on n'imagine pas, cependant, que mon amour pour Marguerite fut diminué pour cela; on a pu voir dans le cours de ce récit que jamais homme n'a été plus heureux que je ne l'ai été avec cette admirable femme. Si l'on m'avoit proposé de fixer le lieu de ma résidence pour le reste de ma vie, et que l'on m'eut dit de choisir entre le château de mes ancêtres, dans le Bordelais, avec Marguerite, et tous les plaisirs et les agréments dont Paris abonde, je n'aurois pas hésité un seul moment. Mais l'esprit est susceptible de recevoir des impressions de plusieurs espèces, et l'homme le plus sévère dans ses principes, ne peut pas être insensible à des plaisirs dont il a été privé pendant long-temps, lors même que, pendant cet intervalle, il auroit été parfaitement heureux. Je trouvois un grand plaisir à converser avec les hommes de mérite et de génie qui se trouvoient à Paris à cette époque. C'étoit une jouissance que je n'avois pu me procurer que très-rarement à la campagne. Je me plaisois sur-tout à les réunir en aussi grand nombre que cela

m'étoit possible, et à varier mes liaisons, sans trop perdre des sentiments d'estime et d'amitié qui en font le charme. Dans ces sociétés choisies, nous vivions sans contrainte et sans réserve. Ceux qui les composoient avoient les mêmes goûts, suivoient la même carrière et étoient animés des mêmes sentiments. Lorsque quelqu'un adressoit la parole à un autre, c'étoit toujours de manière que celui-ci pût aisément lire ce qui se passoit au fond de son ame. Les plaisirs et les peines, les succès et les revers de l'un des membres de la société étoient également sentis par tous les autres.

Dans cette situation, je perdis de vue, pour un tems, les engagements que j'avois pris en me séparant de Marguerite. Le château de St.-Léon, ses champs, ses promenades, ses bois, ses prairies et ses ruisseaux s'effacèrent de ma mémoire. J'oubliai les plaisirs que j'avois goûtés à voir mes enfants jouer sur la verdure, et les soupers délicieux que j'avois faits avec mon épouse, à l'ombre de la treille ou d'un figuier, au coucher du soleil. Au moment où je me mis en route pour Paris, ces images me poursuivirent et attris-

tèrent mon imagination. Chaque fois que je changeois de chevaux, mes regrets augmentoient, parce que je voyois s'éloigner de plus en plus le lieu où étoient déposés mes trésors et mes affections. Mais peu après mon arrivée dans cette capitale, mon esprit se trouva insensiblement entraîné vers de nouveaux objets. D'abord ce fut sans empressement et même avec une sorte de répugnance que je me livrai aux divers amusements que procure le séjour de Paris ; mais chaque fois que j'en jouissois, ils me paroissoient plus attrayants, jusqu'à ce qu'enfin je perdis presque entièrement le souvenir de la vie heureuse que je menois à la campagne. C'est là que m'attendoit ma folle passion pour le luxe et l'ostentation ; je louai un hôtel superbe, où étoient reçus magnifiquement ceux dont la société m'étoit la plus agréable. Mes cercles devinrent plus nombreux que ceux du marquis de Damville, et je me fis un point d'honneur de les effacer par ma splendeur et ma profusion. Je correspondois avec Marguerite, mais j'imaginois tous les jours de nouveaux prétextes pour prolonger mon séjour, jusqu'à ce qu'enfin ma digne épouse,

quoique la plus douce et la plus indulgente de toutes les femmes, conçut sur ma conduite les alarmes les plus vives et les plus funestes à son repos.

Comme mes parties étoient plus nombreuses que celles du marquis de Damville, elles étoient aussi plus mêlangées. Parmi les personnes qui fréquentoient ma maison, se trouvoient quelques gentilshommes qui avoient été les compagnons de ma première jeunesse, et qui avoient partagé mes goûts pour la dissipation et ma passion pour le jeu. Les conséquences qui résultèrent de ceci étoient faciles à prévoir. On me proposa de jouer, je refusai; j'acceptai, d'abord en hésitant, parce que les avis et les remontrances de mon beau-père se présentèrent à ma mémoire, mais enfin, mes scrupules s'affoiblirent, et je me reprochai à moi-même de montrer autant de défiance de mes propres forces, et je fus jusqu'à traiter de lâcheté le sentiment qui me retenoit attaché au serment que j'avois fait au marquis de Damville, et qui m'empêchoit de ne suivre d'autres conseils que les miens.

Un soir, je m'écartai des sages limites que je m'étois d'abord prescrites, et je gagnai une somme considérable. Cet

incident fit une forte impression sur mon esprit, et répandit dans mon ame le trouble et l'agitation. Une chose que je m'étois dissimulée jusqu'à présent, mais qui se présenta à mon esprit et qui m'importuna avec plus de force que jamais, ce fut que la dépense que je faisois étoit fort au-dessus de mes moyens. Le penchant fatal qui m'entraînoit étoit irrésistible. Mon mariage avec Marguerite étoit venu à propos pour réparer le tort que mes premières folies avoient fait à ma fortune. La mort du marquis, quelque déplorable qu'elle fut, sous d'autres rapports, arriva dans un moment où l'esprit de profusion et de magnificence qui faisoient la base de mon caractère, avoit considérablement dérangé mes affaires. Il y avoit lieu de croire que ces deux épreuves auroient dû me corriger; mais elles produisirent un effet tout contraire. Dans ces deux circonstances, ce fut le hazard seul qui prévint les conséquences fâcheuses qui devoient être les suites naturelles de mon extravagance et de ma légereté; ce fut encore le hazard qui, en réparant mes sottises, m'empêcha d'appercevoir tout ce qu'elles

avoient d'odieux et de criminel Lorsque je perdis mon beau-père, la prudence m'ordonnoit de réduire mes dépenses, je les augmentai. Je ne pouvois plus raisonnablement compter sur aucun héritage qui put encore une fois combler le vuide que mes prodigalités occasionnoient dans mes affaires; mais cette réflexion ne vint pas même s'offrir à mon esprit. Je me voyois entouré de mes enfans; ils faisoient ma joie et ma félicité, et cependant rien n'égaloit mon insouciance pour leur futur bien être. Quelquefois je me proposois de vivre avec l'économie la plus sévère; mais l'économie a besoin, pour prendre racine et porter des fruits, d'être emplantée dans un cœur disposé à la recevoir; elle doit être cultivée avec les soins les plus attentifs et les plus minutieux. L'homme emporté par l'impétuosité de ses passions, courbé sous le joug d'anciens préjugés, ou plongé dans le vice et le libertinage, ne peut écouter ses leçons salutaires. Il est vrai que Marguerite ne partageoit pas mes folies; cette femme admirable, par la candeur et la simplicité de ses mœurs, auroit été heureuse dans une chaumière comme dans un palais; mais

quoique mes prodigalités ne fussent pas de son goût ; par ménagement ou par une suite de sa tendresse pour moi, elle n'osoit pas me faire là-dessus d'utiles représentations : c'est peut-être là le seul défaut que j'aie à lui reprocher.

Lorsque j'eus gagné la somme dont je viens de parler, je me retirai dans mon hôtel, la tête remplie d'idées affligeantes. Cet événement produisit sur moi l'effet d'une grande calamité. Je ne pus fermer l'œil de la nuit, et je fus extrêmêment agité. La misère et le désespoir se présentèrent à mon esprit, sous mille formes différentes. Je me rappelai mes prodigalités insensées, et l'usage irréfléchi que j'avois fait de mes revenus. Je récapitulai les années de ma vie. J'avois maintenant trente-deux ans accomplis ; c'étoit à peine la moitié de l'âge auquel je pouvois raisonnablement espérer d'atteindre. Comment soutiendrai-je ma famille pendant cette dernière époque ; époque où les embarras deviennent plus graves et plus dangereux, et les ressources plus rares et plus difficiles ; époque dont la fin exige impérieusement les secours et les attentions de toute espèce. Une espace de quatre ou cinq années, avoit, deux

fois

fois dans ma vie, suffi pour me plonger dans les plus grands embarras. Mes enfans grandissoient autour de moi; leur nombre pouvoit encore s'accroître; et à mesure qu'ils avançoient en âge, leur éducation deviendroit plus coûteuse. Pouvois-je négliger ce devoir essentiel? Devois-je abandonner à la pitié des hommes la destinée de mes filles et la gloire de mon nom et de mon rang? Quelle triste perspective! combien ces idées désespérantes étoient faites pour rembrunir le tableau de l'avenir qui, pour la tranquillité de l'ame, a toujours besoin d'être éclairé par les rayons de l'espérance! Toutes les fois que j'avois voulu avoir recours à l'économie, cette ancre de miséricorde avoit échappé de mes mains. Pouvois-je espérer qu'elle me seroit désormais plus favorable? Il y avoit quelque chose en moi, un je ne sais quel mélange d'insouciance, d'ostentation et d'inconséquence, qui rendoit inutiles tous les efforts que je faisois, pour adopter un genre de vie plus frugal et plus conforme à ma situation.

Mais pourquoi ces réflexions venoient-elles m'importuner dans le moment actuel? Ah! c'étoit un génie malfaisant qui me les suggéroit, afin de me pré-

cipiter dans un gouffre de misères et de crimes! tandis que je me livrois à un système régulier de dépenses; tandis que je creusois méthodiquement la mine qui devoit un jour m'engloutir avec toutes mes espérances, j'avois l'art d'écarter de moi toutes ces réflexions; et maintenant que la fortune venoit de m'accorder une faveur inattendue, elles se présentoient en foule à mon esprit. Quel rapprochement bizarre! oh le plus malheureux! disons plutôt, le plus vil et le plus coupable de tous les hommes!

Dès que le jour parut, je me levai et je courus au cabinet où étoit déposée la somme que j'avois gagnée la veille. Je comptai mon or; je restai long-temps les yeux fixés sur lui; l'instant d'après, je les portai autour de moi, sans rien appercevoir; je marchai à grands pas dans ma chambre, tout l'enfer étoit descendu dans mon cœur. C'étoit la première fois de ma vie que je sentois ma conscience s'élever contre moi et me présenter le tableau du crime et du déshonneur. J'étois cependant encore loin de me former une idée de l'état déplorable et honteux dans lequel je fus entraîné bientôt après. Il ne me

vint pas une seule fois dans la pensée, que de tout ceci il put jamais résulter aucun accident fâcheux. Je réfléchis, comme les joueurs font ordinairement, sur les caprices de la fortune, sur la perte et le gain. Je ne fis aucune réflexion sur l'impossibilité de dompter ma passion pour le jeu; je regardai même, comme une chose indubitable, que je serois toujours à même de m'arrêter, lorsque je le voudrois. La seule idée qui me tourmentoit, étoit celle d'un homme simple et sans expérience, qui a gagné une somme à la loterie, qui est moins occupé de ce qu'il a exposé que de ce qui lui est échu, et qui, après avoir disposé, dans son esprit, de son trésor, se porte dans l'avenir, et entrevoit avec une sorte de terreur la possibilité d'être privé de cette ressource imaginaire. Pour la première fois de ma vie, j'ouvrois les yeux sur la situation présente de mes affaires, et l'état déplorable où je les trouvai, me fit saisir, avec une ardeur proportionnée, la planche qui s'offroit à moi pour me sauver du naufrage. Je ne pouvois me dissimuler tout-à-fait l'immoralité d'une pareille ressource, mais c'étoit avec une extrême répugnance que je m'arrêtois à

cette idée, et je la chassois promptement de mon esprit. La passion du jeu n'exclut pas toujours les sentiments d'honnêteté et de délicatesse; mais celui qui joue dans l'intention d'augmenter son bien-être, ne peut, sans être taxé de stupidité, s'empêcher de réfléchir que l'argent qu'il a gagné peut causer autant de dommage à celui qui l'a perdu, qu'il peut lui faire de profit. Il est incontestable que celui qui fait une affaire sérieuse de ce qui ne doit être qu'un simple amusement, renonce à la dignité d'homme d'honneur, et se met au niveau du plus vil usurier.

Quoique je fusse encore très-loin de former le plan régulier de m'enrichir par des moyens aussi bas, le tumulte de mes pensées suffit, en ce moment, pour me ramener encore une fois au jeu. J'étois peu disposé à m'occuper de mes propres réflexions, et le calme des discussions littéraires, ainsi que les jeux d'esprit qui n'aguères avoient tant de charmes pour moi, n'étoient plus susceptibles de me toucher. Ce bruit tumultueux qui accompagne le gros jeu, étoit seul capable de m'étourdir sur les cris de ma propre conscience. Je gagnai encore une fois; et cette seconde fa-

veur de la fortune donna un nouveau dégré d'accélération et d'intensité à mon ambition. Je n'entrerai pas dans le détail de ce qui se passa au dedans de moi ; il suffit de dire que mes espérances se ranimèrent, que cette ressource me parût indispensable, et que la crainte de voir cesser ce moyen d'accroître ma fortune, devint pour moi un vrai supplice.

La première fois, je perdis tout ce que j'avois gagné et une somme à-peu-près égale à la moitié de mon gain. Les jours suivans, je gagnai et je perdis alternativement. Alors, il ne me fut plus possible d'échapper à mes réflexions, et ces réflexions furent désespérantes. Ce n'est pas pour cela, m'écriai-je, que je me suis livré à cette terrible passion du jeu; ce n'est pas pour cela que j'ai renoncé à la société des hommes de lettres, et que je me suis exposé sur une mer aussi orageuse; ce n'est pas pour un jeu d'enfant que je suis entré dans cette fatale maison. Je ne suis pas venu ici, non plus, comme un homme élevé au sein de l'ignorance et de la volupté, qui cherche à se distraire de son ennui ou à ranimer ses sens assoupis. Dois-je être éternellement

la dupe de la fortune? Suis-je destiné à cultiver sans cesse un champ qui ne peut me rapporter qu'une uniforme et constante stérilité? Suis-je condamné à voir mes passions s'exalter, et mon esprit se tendre pour des phantômes? Serai-je tour-à-tour tourmenté par l'espérance, la crainte et les desirs; faut-il que je sois pour toujours le jouet des événemens, l'insensé que l'on berce de belles promesses, et aux yeux de qui l'on fait briller le bonheur, pour le lui enlever aussitôt?

Cette disposition dans laquelle je me trouvois, me fit faire les folies les plus extravagantes Je tombai d'abord entre les mains de joueurs de profession. Les hommes qui avoient quelque chose à perdre étoient épouvantés des paris que je proposois, et quoiqu'ils eussent comme moi la passion du jeu, ils possédoient encore ce calme et cette prudence qui m'avoient entièrement abandonné. Les joueurs auxquels j'avois affaire, étoient connus la plupart pour n'être pas en état de payer les sommes qu'ils jouoient, s'il leur arrivoit de perdre; j'étois le seul qui parut l'ignorer, car je le savois aussi bien que tout le reste, mais je prenois

tous les soins possibles de me le dissimuler à moi-même. Un jour, je gagnai à un de ces hommes une somme considérable qu'il avoit jouée sur parole. La conséquence fut toute simple. Il partit le lendemain matin de Paris, et je n'entendis plus parler de lui.

Avant cet événement, j'avois été pendant plusieurs jours maltraité par le jeu, j'avois éprouvé des pertes considérables, et en jouant avec le misérable dont je viens de parler, je me félicitois de ce retour de la fortune, et je me flattois qu'elle alloit réparer ses torts envers moi. Quelle fut ma douleur, ou plutôt mon désespoir, lorsque j'appris que cet individu, le même qui m'avoit gagné des sommes très-fortes, avoit disparu, et que tout mon gain n'étoit qu'imaginaire.

Il n'y a qu'un joueur et un joueur comme moi, qui puisse se faire une idée des tourments que j'éprouvai. Il faut, pour concevoir tout ce que je ressentis alors, avoir joué pour améliorer sa fortune, avoir été sans cesse déchiré par le souvenir de sa femme et de ses enfants, de tout ce qui lui est cher, les avoir joués, comme ces sauvages de l'Afrique, sur une carte,

ou sur un coup de dez. L'enfer n'est qu'une invention puérile des prêtres, pour amuser les enfans et les sots.

Qu'est-ce que l'enfer, en comparaison de ce que j'éprouvai? Ce passage qu'ils ont imaginé, du froid le plus rigoureux au feu le plus ardent, n'est qu'une foible image de ces passages subits et éternellement répétés de la crainte à l'espérance, et de la joie au désespoir. Le supplice de la roue, les tenaillements et les tourmens les plus raffinés ne sont rien en comparaison de l'état dans lequel se trouve dans certains cas l'esprit humain. Un joueur seroit de toutes les créatures, la plus digne de pitié, s'il n'étoit pas la plus méprisable. Rangez dix morceaux de papier peint dans certain ordre, et il va montrer une joie folle et extravagante. Qu'il arrive un changement subit et inattendu, au moment où son espérance est au plus haut dégré, et il sera le plus malheureux de tous les hommes. Jamais je n'oublierai les oscillations que j'ai éprouvées dans ces flux et reflux de toutes les passions, cette rougeur qui couvroit mon visage, ce feu menaçant qui brilloit dans mes yeux, cette sécheresse brûlante qui dévoroit mes en-

trailles, ce mouvement intérieur qui me portoit à invoquer toutes les malédictions sur les cartes, sur les enjeux, sur mon existence et sur toute la nature humaine. Je me rappelerai toujours ces sentimens haineux qui venoient m'assaillir de tous côtés; les nuits que j'ai passées dans la solitude et dans le désespoir, pendant que je me précipitois vers ma ruine; c'étoit la nuit de l'ame! mon esprit étoit enveloppé d'un voile impénétrable! mon cœur étoit oppressé par un poids qu'aucune force humaine ou divine ne pouvoit éloigner! mes paupières fermées paroissoient obéir à une force irrésistible qui les pressoit! les prunelles de mes yeux étoient prêtes à sortir et à rompre les liens qui les tenoient renfermées dans leur orbe! mon corps sans mouvement annonçoit toute l'horreur dont mon ame étoit pénétrée! une seule idée, une idée accablante qu'aucune autre idée ne pouvoit chasser, m'obsédoit sans cesse pendant ces éternelles nuits! c'étoit une stupeur plus insupportable que la douleur la plus aigue, ou la peine de l'ame la plus cruelle!

Un jour que j'étois en proie au chagrin et aux remords les plus cuisans,

(j'avois déjà perdu la moitié de ma fortune), mon fils entra subitement dans ma chambre. Depuis quelque temps je l'avois à peine apperçu : voilà le joueur ! la nuit, pendant qu'il dormoit, j'étois enseveli dans ces cavernes exécrables ; le jour, tandis qu'il étoit éveillé, qu'il étudioit avec ses maîtres, ou qu'il prenoit quelques instans de récréation, j'étois renfermé dans ma chambre, occupé à solliciter de ma conscience troublée quelques heures de sommeil ; eh ! quel sommeil encore ! Lorsque malgré l'opposition de nos habitudes, il se trouvoit sur mon passage, j'évitois plus que je ne cherchois l'occasion de lui parler. Sa vue me causoit une amertume que la tendresse paternelle ne pouvoit adoucir : elle me rappeloit l'image de sa mère et de ses sœurs ; elle sembloit me reprocher tous mes torts ; elle étoit enfin plus douloureuse, plus empoisonnée que la piquure du scorpion.

Au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, je demandai avec vivacité et même avec un ton extrêmement dur : qui est là ? que demandez-vous ?

C'est moi, répondit cet enfant ; c'est Charles qui vient vous rendre ses devoirs.

Je n'ai pas besoin de vous, lui répliquai-je d'un air un peu troublé, vous devriez attendre pour venir me voir, que j'eusse le loisir de vous recevoir.

Pardon, monsieur, pardon, je m'en vais; et en disant ces mots, les sanglots étouffoient sa voix. Il alloit fermer la porte et me laisser seul abandonné à moi-même. Charles! lui dis-je, sans trop savoir ce que je voulois.

Il rentra dans la chambre.

Approchez, mon cher ami!

Je le pris par la main; je l'attirai vers moi, et je cachai mon visage dans son sein: mon émotion étoit si forte, qu'un tremblement universel s'étoit emparé de tout mon corps.

Vas, mon fils, vas; tu vois que dans ce moment je ne suis pas en état de causer avec toi; et je le poussois doucement avec ma main.

Papa, me dit-il, je ne puis vous quitter. Je ne suis qu'un enfant, je le sais, je ne peux pas vous être d'un grand service. Si maman étoit ici, je ne vous importunerois pas. Lorsque je vous verrois du chagrin, je me contenterois de pleurer, mais je ne vous ferois aucune question, je vous laisserois, lorsque vous désireriez d'être seul. J'espère que

vous n'avez pas reçu de mauvaises nouvelles.

Non, mon enfant, non : viens demain matin, j'aurai le tems, j'ai beaucoup de choses à te dire.

Oh, mon cher papa, demain ! depuis tant de temps que je ne vous ai pas vu ! tous les jours que je ne vous voyois pas, j'espérois que le lendemain je serois plus heureux ! il s'est bien passé des lendemains depuis ce tems là, et il s'en est tant passé que j'ai cru que vous ne vouliez plus me parler du tout.

Quoi ! Charles, j'espère que vous ne vous défiez pas de moi ; je vous dis que demain, que demain, je vous parlerai aussi long-temps que vous le désirerez.

Eh bien, eh bien, j'attendrai ! mais je veux être tout le jour avec vous, je n'irai point au collège, et ce jour sera pour moi un jour de fête. Mon cher papa, mes études n'ont pas pour moi la moitié des attraits qu'elles avoient, lorsque je pouvois en causer avec vous ou avec maman.

Adieu, Charles ! sois toujours un bon enfant ! à demain, Charles ! adieu !

Oui, papa ; tenez papa, vous avez meilleure mine à présent, que vous n'aviez tout-à-l'heure. Permettez que je

vous rende compte de ma leçon de ce matin. C'étoit l'histoire de *Zeleucus* le Locrien, qui se créva un œil, afin d'avoir toujours l'autre fixé sur son fils

Cette histoire toute simple, et racontée avec cette naïveté, me perça jusqu'au fond du cœur. Je fis un mouvement en arrière, et je me cachai le visage avec mes deux mains.

Qu'avez-vous, papa, me dit mon fils ; en vérité vous m'effrayez !

Zeleucus étoit un père ! que suis-je donc, m'écriai-je ?

Oui, *Zeleucus* étoit un bon père, reprit l'enfant.

Mais savez-vous, papa, que son fils étoit un bien mauvais sujet ; c'est sa désobéissance et son mauvais caractère qui attirèrent sur lui ce terrible châtiment. J'espère, papa, que vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi ; non papa, non jamais !

Je serrai mon fils dans mes bras. Non, mon ami, lui dis-je, tu es un bon fils, un fils excellent !.... je ne puis supporter plus long-temps.....

Tout ce que je desire, papa, c'est de pouvoir vous témoigner que je vous aime autant que Zeleucus aimoit son fils !

La candeur et l'innocence de cet enfant me touchèrent jusqu'aux larmes. Je le laissai, pour me promener à grands pas dans ma chambre. Puis, poussé par je ne sais quel mouvement de folie, je saisis mon fils par le bras, je pris un siége et je l'approchai de moi, et je lui dis en le fixant :

Comment osez-vous, mon fils, me parler de Zeleucus? avez-vous entendu me faire quelques reproches? n'ai-je pas rempli à votre égard tous les devoirs d'un père? Si je ne l'ai pas fait, apprenez, insolent, que je n'entends pas être insulté par mon fils!

L'enfant parut confondu, il pleura amèrement et se tut.

Son état me fit pitié. Non, mon fils, lui dis-je, vous n'avez plus de père; je crains que vous ne l'ayez perdu pour toujours: ah! vous ne connoissez pas toute mon indignité : vous ne savez pas que je suis votre plus mortel ennemi.

Oh! mon cher papa! ne me parlez pas comme cela! oh! non, vous êtes le meilleur des hommes : je vous aime, vous et maman, plus que le monde entier.

Eh bien, Charles, lui dis-je, en

cherchant à me remettre un peu de mon trouble, en voilà assez pour aujourd'hui. Ne vous ai-je dit qu'il ne falloit entrer chez moi, que lorsque vous saviez que je pouvois vous recevoir ? J'espère que n'aurez jamais aucun sujet de me haïr.

Je vous aimerai toujours, papa, jamais je ne pourrai vous haïr; faites moi tout ce que vous voudrez!

Il s'apperçut que je désirois être seul, et il se retira.

CHAPITRE VI.

Le soir du même jour, mon adorable Marguerite arriva inopinément à Paris. Dans les premiers temps qui suivirent notre séparation, je lui avois écrit très-régulièrement, je n'avois pas de plus grand plaisir que de me retirer dans mon cabinet pour épancher mon cœur dans le sein de la meilleure des femmes. Mais peu-à-peu, je me relâchai de mon exactitude. Les occupations ordinaires, quelqu'attachantes qu'elles soient, ne nous empêchent point de nous acquitter, même avec une sorte de régularité, de mille petits devoirs que l'occasion fait naître. Mais le jeu, lorsqu'on s'y abandonne sans réserve, détruit toute espèce d'ordre, déplace tout, et se met à la place de tout. Lorsque je commençai à m'appercevoir que mon projet de suppléer avec les ressources du jeu, au dérangement de ma fortune, étoit un projet insensé et illusoire, et que les résultats étoient diamétralement opposés à ceux que j'attendois, ce fut avec la plus grande

répugnance que je pus me décider à écrire à celle qui possédoit toutes mes affections. Je cherchois à m'aveugler sur les personnes dont le bonheur étoit entièrement lié avec le mien. Je me disois à moi-même : faisons encore une tentative; la fortune cessera peut-être de me poursuivre avec autant d'acharnement; je puis encore réparer les pertes que j'ai faites, et alors mon cœur se reportera avec plus d'ardeur que jamais, sur des objets qu'il n'ose maintenant envisager. Il arrivoit de-là que mes lettres étoient rares, courtes et peu satisfaisantes; tandis que celles de Marguerite décéloient l'inquiétude, la douleur et les angoisses qui la tourmentoient. Quel changement un espace de quelques mois avoit opéré dans son esprit et dans le mien! Ce n'est pas que mon attachement pour elle eut souffert la moindre altération, mais cet attachement qui n'aguères avoit été la source de tant de félicité, faisoit maintenant le malheur de tous deux. Mon ame étoit déchirée de remords; et Marguerite attendoit de moi, pour supporter les ennuis que lui causoit mon absence, des consolations que je n'étois pas en état de lui donner.

Mon séjour à Paris s'étoit prolongé bien au-delà du terme que j'avois fixé dans l'origine. Après avoir été dix jours sans recevoir aucune nouvelle de moi, Marguerite reçut une lettre encore plus courte, encore plus équivoque et encore plus inquiétante que les précédentes. Dix jours de silence de ma part, de moi qui n'avois jamais manqué une occasion de m'entretenir avec elle, et de la satisfaire sur ce point, étoient pour elle une éternité de peines et de tourments. Il n'y a peut-être rien qui fasse autant de mal que de compter tous les jours sur quelque chose, et de voir tous les jours son espérance trompée. Mais lorsque cette lettre si impatiemment attendue fut arrivée, lorsque l'on eut reconnu l'écriture, lorsque cette précieuse épître eût été serrée soigneusement, jusqu'au moment où l'on pourroit être seule pour la lire, pour s'abandonner, sans crainte des importuns, aux douces émotions que sa lecture devoit exciter, et qu'ensuite on la trouva si froide, si peu rassurante, si sèche, Marguerite prit aussitôt son parti. Les liens qui nous unissoient, étoient d'une trop grande importance pour qu'elle perdît un seul instant dans

d'inutiles réflexions. Elle sentit que toute son existence étoit là. Depuis dix ans, elle étoit accoutumée à ne goûter aucun plaisir qui fut séparé de l'idée de son époux, aucune félicité qui ne fut commune à toute sa famille. Sa bienveillance pour tous ceux qui l'environnoient ou dont elle étoit connue, n'avoit pas de bornes ; mais ce sentiment étoit accidentel, il ne tenoit pas essentiellement à son existence. J'étois pour elle le monde entier ; elle ne pouvoit jouir d'aucun agrément sans moi, comment expliquer une conduite aussi obscure ? avois-je oublié mon épouse et ma famille ? m'étois-je laissé corrompre par ce Paris, dont son père avoit si fort appréhendé les effets pour ma réputation et pour mon honneur ? avois-je, au mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré, formé une nouvelle liaison ? avois-je sacrifié à quelque beauté de la capitale, la vie de mon épouse et l'exemple de vertu que je devois à mes enfans ? Il pouvoit se faire que le temps qu'avoit duré notre union, la satiété et mon inconstance naturelle eussent conspiré avec les charmes de la nouveauté, pour me rendre infidèle. Peut-être la certitude d'être

honoré et chéri par mon épouse, n'avoit plus aucun attrait pour moi; je pouvois m'être laissé séduire par l'image d'un plaisir incertain qui se cache sous le voile de la modestie, mais que l'on espère obtenir dans la suite, quoique dans le moment actuel il soit inabordable. Voilà les idées et les pressentiments qui vinrent en foule tourmenter Marguerite, et qui exaltèrent tellement son imagination, qu'elle crut qu'il n'y avoit pas un instant à perdre en réflexions, ni aucun effort qu'elle ne dût tenter pour prévenir les maux dont elle se croyoit menacée.

Il étoit nuit lorsqu'elle arriva. J'allois sortir pour aller dans cet antre ténébreux, la cause de tous mes malheurs. Je m'informois du domestique de mon fils, où étoit son jeune maître, ce qu'il avoit fait pendant le jour. Il venoit de se coucher : il avoit paru très-triste; il avoit pleuré plusieurs fois, et pendant qu'il se déshabilloit, il lui étoit échappé deux ou trois profonds soupirs. C'est au moment que je prenois ces informations, que j'entendis la porte de l'hôtel s'ouvrir, et plusieurs hommes à cheval entrer dans la cour. Je fus un peu surpris, parce que, quoique je fusse

accoutumé à recevoir grande compagnie, il étoit rare que mes amis, même les plus intimes, vinssent me voir à une heure aussi avancée, à moins que ce ne fut les jours où j'étois dans l'usage de les recevoir ; je traversai le salon pour savoir ce que c'étoit, et j'entendis l'un des domestiques qui disoit : c'est la voix de Bernardin, il faut que ce soit ma maîtresse qui arrive.

Rien n'étoit plus loin de ma pensée : je me précipitai dans la cour, et j'arrivai au moment où un laquais donnoit la main à sa maîtresse pour descendre de la litiere. Je reçus Marguerite dans mes bras, et je la conduisis dans le salon. Si j'avois attendu son arrivée, je n'aurois pu me présenter devant elle, sans déceler toute la confusion et l'horreur qui étoient dans mon âme ; je n'aurois peut-être jamais eu le front de rencontrer ses yeux. Mais le plaisir de la voir dans un moment où je m'y attendois si peu, ne me permit pas de m'arrêter à aucune autre idée ; et pendant plusieurs minutes, je pourrois dire plusieurs siècles, je jouis d'un bonheur sans mélange ; je ne pouvois me lasser d'admirer ses

traits, sa taille, quoique tout cela me fut bien connu; sa voix mélodieuse me causoit les ravissemens les plus doux; j'étois en extase, il semble que dans les circonstances telles que celles-ci, l'esprit recueille tous les plaisirs, toutes les jouissances qu'il a goûtés pendant toutes les époques de son union avec ce qu'il adore, pour en composer une essence, un élixir, mille fois plus délicieux que tout ce qu'il a pu sentir jusqu'alors. Nous ressemblions l'une et l'autre à quelqu'un qui est rappelé à la vie; à un captif qui recouvre sa liberté, qui quitte l'obscurité de son cachot pour la lumière éclatante du soleil, et qui sent son cœur se dilater à la vue des merveilles de la nature, dont l'idée s'étoit insensiblement effacée de son ingrate mémoire. Tous mes sens étoient également ravis. Marguerite sembloit répandre l'ambroisie autour de sa personne; sa bouche distilloit le nectar, son visage étoit celui d'une divinité qui descendoit sur la terre.

Ses sensations n'étoient pas moins vives que les miennes; et peut-on, sans choquer la raison et sans profaner le doux nom d'amour, parler

d'un plaisir que l'on auroit goûté seul? Non, il n'en est aucun de cette espèce qui puisse soutenir la comparaison avec le plaisir dont l'on jouit en commun. L'on est parfaitement heureux lorsque par des palpitations on répond à des palpitations ; alors que le langage des yeux exprime et répond au langage du cœur ; alors que l'ame toute entière communique et reçoit les épanchemens de l'ame, on peut définir ainsi le plaisir dont je parle : le sentiment nouvellement acquis d'avoir doublé son existence, (car dans ce cas les deux êtres n'en font qu'un), le bon témoignage de sa conscience qui accompagne le desir ardent que l'on a de faire le bonheur d'un autre, la satisfaction intérieure qui résulte de la préférence et de la distinction qu'un autre nous accorde, l'accord des sentimens, et l'union de l'ame ; en un mot, deux personnes ainsi placées se sentent atteintes d'une ivresse douce, chaste et honorable, d'une élévation et d'une énergie qui laissent entières les facultés de l'esprit, et qui durent assez longtemps pour leur permettre de se rendre compte des causes de leur félicité, et de les savourer à longs traits.

Nous restâmes quelque temps assis sur un sopha, uniquement occupés à observer dans les yeux l'un de l'autre, ce qui se passoit dans notre ame. Marguerite lisoit dans mes regards que je lui étois toujours resté fidèle, les baisers que je lui prodiguois étoient ceux d'un cœur chaste, entièrement et fortement épris, des expressions vuides de sens, des phrases entrecoupées et sans liaison entr'elles, étoient les symptômes d'un bonheur qui ne pouvoit s'exhaler en silence. Enfin Marguerite, prenant la parole, me dit : Je suis satisfaite, mes frayeurs sont évanouies, tous mes doutes ont cessé, toutes mes inquiétudes sont dissipées ; mais mon cher Réginald, pourquoi avez-vous laissé ces doutes, ces craintes s'accumuler dans mon esprit ? vous ne pouviez douter de mon amour ! que de soucis, que de tourmens vous auriez pu m'épargner en m'écrivant un seul mot ?

Pardon, mon cœur, lui répondis-je, pardon, n'empoisonnez pas le doux moment de notre réunion par des reproches ! en éprouvant les sentimens que m'inspire votre douceur angélique, je m'étonne que j'aye pu consentir à me séparer

séparer de vous un seul instant, que j'aie pu avoir jamais un autre idée que celle d'être avec vous, comme j'y suis maintenant.

Des reproches! reprit Marguerite, non, mon ami, je suis trop heureuse en ce moment pour avoir d'autres sentiments que ceux de l'amour et de la reconnoissance! Pardonnez-moi, mon cher Réginald, si le plaisir que j'ai à vous revoir, me donne la prétention de croire que je suis encore plus heureuse et plus amoureuse que vous. Vous sortez d'une longue léthargie, dans laquelle vous aviez perdu le souvenir de vous et de moi; mais moi, je sors de l'état le plus douloureux; je vous revois après une séparation à laquelle j'avois consenti avec répugnance, dont je desirois ardemment le terme, parce que mon esprit étoit sans cesse assailli d'inquiétudes, que rien ne pouvoit dissiper; parce que je me rappelois continuellement, et avec regret, le bonheur dont j'avois joui, et qui maintenant étoit loin de moi! Des idées plus tristes les unes que les autres, des pronostics fâcheux, m'assiégeoient pendant des nuits entières que je passois dans dans la douleur et dans les larmes! Voilà

ce qui m'a fait abandonner ma maison et mes filles, bien déterminée à acquérir la certitude de mon malheur, ou à m'assurer que toutes mes craintes étoient sans aucun fondement! pouvois-je être instruite de ce que je vois, et croyez-vous que je ne jouis pas avec délices de ce bienheureux moment?

Pendant que nous nous entretenions ainsi, Charles entra dans la salle. Il n'étoit pas encore endormi lorsque sa mère arriva; il avoit entendu sa voix, et il s'étoit habillé avec précipitation pour venir se jeter dans ses bras. Le plaisir que Marguerite avoit ressenti en me voyant, et la douce sérénité que cette entrevue avoit répandu dans son ame, ne contribuèrent pas peu à augmenter l'ardeur avec laquelle elle combla son fils de baisers et de caresses; pour lui il la regardoit d'un œil fixe, il l'embrassoit avec ardeur, mais il ne disoit pas un seul mot.

Qu'avez-vous Charles, lui dit-elle, est-ce que vous n'êtes pas bien aise de me voir!

Oh si, maman! je suis si content que je ne sais où j'en suis! j'avois bien

peur de ne plus goûter aucune joie de ma vie !

Que voulez-vous dire, mon fils, j'espère que vous n'êtes pas atteint de la maladie de mère.

Oh ! pardonnez-moi, maman, je suis malade, mais mon mal est là, c'est mon cœur qui souffre ; mais papa est si changé ; oh vous ne sauriez imaginer comme il est changé. Je ne le vois plus sourire, il a toujours l'air si triste ; et lorsque je le rencontre, au lieu de m'inspirer de la gaieté, comme il avoit coutume, il me rend triste aussi !

Cher Réginald, reprit la mère, en me regardant ; est-il possible que, tandis que mon cœur étoit livré à la crainte et aux soupçons, l'absence seule ait produit sur vous un pareil effet ?

J'ose vous assurer, maman, que c'est là l'unique cause, dit l'enfant, car quelque chose que j'aie fait, je n'ai jamais pu faire sourire papa ; mais maintenant que vous voilà, il ne sera plus mélancolique. Oh ! maman, comme papa doit vous aimer.

Le babil innocent de mon fils pénétra mon ame de la plus vive douleur, et réveilla toutes mes idées sombres et

terribles. Hélas, dis je en moi-même, est-ce bien-là de l'amour, en effet, lorsque je fais tout pour rendre malheureux ceux qui en sont l'objet? Ah, plutà-dieu, mon fils, que ma conscience fût aussi pure et aussi tranquille que ton cœur est innocent!

Et cependant, ajouta l'enfant, s'il ne pouvoit vous voir, ce n'étoit pas pour cela une raison de me fuir. Papa paroissoit avoir autant de peur de moi, que j'ai vu quelques-uns de mes camarades avoir peur d'une couleuvre! En vérité, maman, je pouvois à peine m'empêcher de pleurer, lorsqu'au lieu de m'embrasser et de me presser contre son sein, comme je l'en priois, il me repoussoit avec dureté! Eh bien, tenez maman, regardez, voilà comme il étoit! est-ce que cela n'est pas bien vilain?

Il me fut impossible de me contenir plus long-tems. Taisez-vous, petit drôle, lui dis-je, pourquoi troubler le plaisir que nous avons de nous revoir, votre mère et moi? Oh, Marguerite, tout-à-l'heure j'étois heureux, je ne pensois pas à moi, maintenant, toutes mes infamies se soulèvent contre moi.

Mon épouse fut si étourdie de mon trouble et de mes expressions, qu'elle fut hors d'état d'articuler un seul mot. Réginald! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, mon ami! mon cher époux!

N'importe, continuai-je, il n'y a pas de mal, tout ira bien, mon cœur m'est garant qu'il n'y a rien de perdu; rassurez-vous, ma tendre amie, je ne vous causerai jamais le moindre chagrin. Ah! plutôt mille morts....... ne pensez plus à quelques expressions désagréables que Charles a provoquées si mal-à-propos; elles n'avoient aucun objet, soyez-en bien sûre?

Tandis que je parlois ainsi, Marguerite avoit la tête appuyée sur le sopha. je pris sa main dans la mienne, et j'essayai, par mes caresses, de l'adoucir et de la ramener. A la fin, elle se tourna vers moi, et me dit, avec l'accent le plus douloureux: Réginald, vous cherchez à me cacher le véritable état de votre cœur. Est-ce que le plaisir de nous revoir ne seroit qu'un plaisir trompeur? Après dix ans de l'affection la plus tendre, après avoir eu l'un pour l'autre, pendant tout ce tems, la confiance la plus illimitée, me refu-

serez-vous de partager vos chagrins?

Non, Marguerite, non! c'est un chagrin passager, dont la cause n'existera plus demain matin; pourquoi affligerois-je votre cœur par le récit d'un désagrément qui demain n'en sera plus un pour moi-même? Mais soyez toujours bien certaine que mon amour, bien loin d'avoir souffert la moindre altération, est plus ardent, plus vif et plus sincère qu'il n'a jamais été.

Dans ce moment, mon ame étoit en proie aux plus vives agitations. La présence de cette femme adorable, au lieu de me détourner de la passion du jeu, ne faisoit que l'accroître. Si Charles n'étoit pas entré dans ce moment critique, je serois infailliblement resté avec Marguerite, et arrêté par les caresses de l'amour, dont j'étois privé depuis si long-tems, je me serois, au moins pour cette nuit, dispensé d'aller dans ces infâmes coupe-gorges. Mais cette circonstance fatale dérangea tout, elle r'ouvrit mes blessures, et réveilla une passion qui sommeilloit, et qu'il ne me fut plus possible d'endormir de nouveau. Les bras de mon épouse qui me tenoient embrassé, me semblèrent tout-à-coup un nid de scorpions; j'au-

rois préféré d'être sur le cratère du Mont-Vésuve, au moment de son explosion. Cet état désespérant étoit trop nouveau pour moi, il étoit trop étranger à cette situation heureuse et tranquille, dans laquelle j'avois passé les dix années de mon mariage, pour que je pusse supporter les tourmens affreux d'une conscience coupable. Je me levai, et je pris le chemin de la porte.

Marguerite s'apperçut qu'il se passoit en moi quelque chose d'extraordinaire. Où allez-vous, Réginald, me dit-elle?

Je répondis, en faisant un léger signe de tête, et en affectant un air indifférent; pas loin, ma chère amie.

Cette réponse ne la satisfit point. Vous n'allez pas sortir, me dit-elle?

Je me plaçai à côté d'elle sur le sopha. Mon amie, lui dis-je, j'allois sortir lorsque vous êtes arrivée. Il est nécessaire que je sorte; je serai bientôt de retour. Je suis fâché d'être obligé de vous quitter. Remettez-vous, vous avez besoin de repos, et vous feriez bien d'aller vous coucher.

Un moment, Réginald, accordez-moi une minute seulement, avant de

sortir. Laissez-nous, Charles; bon soir, mon enfant! embrassez-moi; souvenez-vous que votre mère est sous le même toît que moi, et dormez en paix.

L'enfant sortit.

Réginald! me dit la mère, je ne prétends pas m'opposer à vos volontés, ni vous demander compte de vos actions. Mais dans ce moment votre conduite me paroît si extraordinaire, qu'elle me force de m'écarter des règles communes. Je me suis toujours fait un devoir de céder à vos desirs; je ne vous ai jamais contredit en rien, et j'en appelle à vous-même pour la vérité de ce que je dis; mais il y auroit de la pusillanimité de ma part à me soumettre à des choses de pure convenance, lorsqu'elles peuvent compromettre ce que j'ai de plus cher au monde.

Puis-je ne pas faire attention aux expressions au moins extraordinaires qui sont sorties de votre bouche au moment où Charles se plaignoit de votre indifférence? Puis-je être insensible à votre résolution de me quitter aussi subitement, lorsqu'il y a à peine une demi-heure que je suis avec vous? il ne m'a pas paru que vous eussiez

formé un pareil projet avant que Charles entrât ici.

Ma bonne amie, lui répliqu'ai je, comme vous prenez sérieusement le plus léger incident! est-il si extraordinaire que votre arrivée, que je n'attendois pas, m'ait fait oublier un engagement dont je me rappelle actuellement?

St.-Léon! me répondit mon épouse, avant de blâmer l'importance que j'attache à cet incident, daignez vous rappeler les circonstances qui l'ont précédé. Depuis plusieurs semaines, j'ai vainement attendu de vous une lettre qui fut agréable et satisfaisante. Il y a long-tems que vous auriez dû être de retour dans le sein de votre famille. L'incertitude, de fâcheux pressentimens m'ont à la fin déterminée à abandonner ma maison, et à venir à Paris. Je suis arrivée ici pour éclaircir tous mes doutes, et pour retrouver la paix dont mon cœur a tant besoin. Ainsi, ne soyez donc plus étonné, si dans ma conduite et dans mes discours je montre plus de chaleur et de résolution que vous n'en avez remarqué jusqu'ici. Rendez-moi, je vous en conjure, mon repos et mon bonheur, rendez-les moi si vous le pou-

vez ! sinon, ne me refusez pas au moins la consolation de connoître tout l'excès de mon malheur.

Ne vous alarmez pas, ma chère Marguerite, lui répliquai-je, je suis affligé, Dieu sait combien je suis désespéré de vous avoir causé un moment de chagrin. Mais puisque vous mettez une si grande importance à ceci, je renonce à terminer ce soir l'affaire pour laquelle je sortois, et je vais rester avec vous.

Cette condescendance de ma part, libre et sincére, produisit un effet auquel je ne m'étois pas attendu. Marguerite me regarda un moment avec attention, et se jeta ensuite à mon cou.

Pardon, oh l'époux le plus adoré ! me dit-elle ; vous me rendez confuse de moi-méme. Je sens que je suis inexcusable. Je reconnois que mon imagination s'est créée des maux imaginaires, et que les tourmens, qui depuis si longtemps corrodent mes entrailles, sont le fruit de mes folles appréhensions. Quelle étonnante supériorité vous avez sur moi ! mais je surmonterai ma faiblesse. J'exige que vous terminiez ce soir l'engagement que vous avez pris, et je m'en rapporterai dorénavant, avec

l plus entière confiance à votre prudence et à votre sagesse.

Chaque mot de ce discours étoit un coup de poignard qui me perçoit le sein. Que l'on juge de ce que je dus souffrir en entendant Marguerite prendre sur elle tout le blâme de ses soupçons, et faire l'éloge de mon intégrité! J'interrogai ma conscience, et elle me répondit que je n'étois rien moins que ce que mon épouse me supposoit, et je n'y trouvai en effet que trouble, confusion et remords. J'embrassai Marguerite, sans lui dire un seul mot; mon cœur gonflé demandoit à épancher dans son sein un secret terrible, mais dont la révélation auroit causé sa mort. J'aurois dû, sans doute, pour recompenser tant de générosité, renoncer à mon engagement prétendu, et lui consacrer cette nuit au moins, afin de la consoler et de l'appaiser. Mais je ne le pus pas, je n'en eus pas le courage. Ma blessure s'étoit r'ouverte, et rien ne pouvoit la refermer. Plus je sentois le prix de sa confiance, et moins je pouvois supporter sa présence. Jouer l'hypocrisie pendant autant de temps, affecter de la gaieté et de la tranquillité, tandis qu'au-dedans de moi tout étoit horreur et

tumulte, étoit une tâche trop au-dessus de mes forces. J'usai de la permission que venoit de me donner Marguerite, et je sortis. Je n'étois pas encore hors de l'appartement, que mon maintien pensa me trahir. Je m'apperçus qu'elle m'observoit, comme si elle eut soupçonné que mon ame cachoit quelque fatal secret. Elle se contenta néanmoins de m'examiner, sans rien dire, et je me dérobai promptement à la pénétration de ses regards.

A peine fus-je dans la rue, que toutes les sensations qui m'avoient été inspirées précédemment par la passion du jeu, se réveillèrent avec plus de force et de fureur que jamais. J'acquis alors la certitude qu'un démon s'attachoit à moi pour empoisonner tous mes plaisirs; pour convertir en tourments affreux les doux transports qui s'étoient emparés de mon âme, en revoyant une épouse adorée; pour m'arracher de ses bras au moment où ils étoient ouverts pour me recevoir, et pour me faire goûter des charmes qu'une longue absence rendoit nouveaux pour moi, pour me transformer en un vagabond qui erre seul et abandonné sur la surface du globe. Mon esprit, toujours

actif, se traça le tableau le plus détaillé de ce qu'auroit été cette réunion, si elle avoit été sanctifiée de ma part par une conscience pure et tranquille. Je me crus le plus malheureux de tous les hommes; je crus que celui qui, comme moi, ne voyoit que ruine et malheur dans le plus beau don que le ciel pût faire à un mortel, étoit un être proscrit de Dieu et des hommes, dont ni le passé, ni l'avenir ne pouvoient fournir un second exemple, mais les idées séduisantes qui accompagnent sans cesse la funeste passion du jeu, ne tardèrent pas à me présenter leur baume empoisonné, et à me bercer de l'espoir de voir bientôt réparer tous mes maux; plus ma situation me paroissoit désespérée, et plus je me flattois que cette nuit je regagnerois tout ce que j'avois perdu. Je ne pouvois me dissimuler que mon absence alloit causer à mon incomparable épouse quelques heures d'inquiétude et d'affliction; mais elle en seroit bientôt amplement dédommagée par les riches produits qui devoient en être le résultat. Dès demain, me disois-je, je lui découvrirai mon ame toute entière. Je n'aurai désormais pour elle aucune réserve, et je

renoncerai pour jamais à toute espèce de subterfuges. Je fais dès-à-présent le serment de dire un éternel adieu aux disgraces et aux caresses trompeuses de la fortune. Puisque je ne me sens pas en état d'adopter et de suivre un plan sévère d'économie, Marguerite sera seule chargée de l'administration de mes revenus; elle m'a donné plus d'une fois la preuve qu'elle possède toutes les qualités nécessaires pour bien s'acquitter de cet emploi. C'est avec ces réflexions que je me préparois à frapper un coup décisif, et à tenter les derniers hasards de la fortune.

Je ne m'étendrai pas sur les détails de cette terrible crise; après avoir gagné quelques bagatelles, je commençai à perdre des sommes considérables. Je m'étois d'abord armé de sang-froid, et de toute la force d'esprit nécessaire pour soutenir une lutte longue et sérieuse; mais la constance de mon malheur dérangea bientôt mon foible cerveau. Mes yeux s'égarèrent, mes esprits s'agitèrent, mes idées devinrent confuses et bisarres. J'étois incapable de rien faire de raisonnable, mais je m'obstinois à rester. Je jouai toute la nuit, la lumière du jour ne put me déter-

miner à abandonner les cartes, et lorsque le soleil se coucha, j'étois réduit à la mendicité!

Il est un dégré dans le malheur qu'il est impossible de décrire, parce que l'esprit lui-même ne peut s'en rendre compte, et parce qu'il ne laisse dans la mémoire que des traces confuses et peu profondes. Il semble que l'auteur de la nature ait donné à notre ame un caractère de foiblesse qui la rend également incapable de supporter le délire de la joie, et le dernier excès de la douleur. Je ne me rappèle point ce qui suivit immédiatement cette époque fatale de mon histoire, je sais seulement qu'une stupeur sombre, indescriptible, impénétrable, s'empara de tout ce qui étoit moi. Que l'on n'imagine pas cependant que cet abandon de toutes les facultés intellectuelles diminue ou suspende la force de la douleur; non, l'ame qui succombe sous le poids de ses maux n'en est pas dégagée pour cela. Je préférerois dix mille fois de voir s'accumuler sur ma tête toutes les calamités dont l'esprit humain a pu saisir et décrire la nature et les effets, que d'être encore une fois exposé à souffrir un

mal qu'aucun terme ne peut exprimer, et que l'intelligence et la sensibilité de mes lecteurs expliqueront beaucoup mieux que je ne pourrois le faire Où sont-ils ces hommes de glace qui regardent la folie comme un asyle contre la douleur? ah! qu'ils connoissent bien peu cette situation terrible de l'ame! je ne puis parler de tous les genres de folie; mais j'ai aussi été atteint de cette maladie! et je puis certifier qu'il existe un vuide de l'ame, qui mérite à peine le nom de pensée, dont l'effet est de réduire tous nos sens à un état de stupeur, mais qui est plus insupportable que les réflexions les plus amères. Je puis attester que dans cette confusion et dans cette incohérence d'idées, au milieu desquelles l'esprit flotte au gré des vents, sans pilote et sans gouvernail, l'ame sourit avec dédain à ces supplices imaginaires que la ruse et la superstition ont inventés pour l'autre vie. Ah! que de jours, que de nuits j'ai passés dans les agonies du délire et de la frénésie! Lorsqu'on est encore en état de mesurer toute l'étendue de son malheur, on trouve en soi un je ne sais quel sentiment, je dirois presque délicieux, qui se mêle aux maux que

l'on souffre. On a la conscience de son être, l'on s'énorgueillit de l'excès de son infortune, et l'on s'applaudit d'avoir assez de force pour la supporter. Mais lorsque les mâts et le grêment du vaisseau intellectuel sont emportés par la tempête ; ah! c'est alors que l'ame est dans une véritable détresse ! alors elle a perdu le sentiment de son existence, de sa dignité et de sa force.

Voilà ce que je ne crains pas d'affirmer, parce que je l'ai éprouvé, et parce qu'aujourd'hui, que je suis rendu à la raison, je me rappelle parfaitement de l'avoir éprouvé.

Lorsque j'eus perdu mon dernier pari, et que j'eus réglé avec ceux qui m'avoient tout gagné, je me levai, j'abandonnai le lieu fatal où je venois de consommer ma ruine, et j'enfilai la rue, le cœur oppressé et le visage enflammé. Il étoit déjà nuit, et il pleuvoit à verse. Je marchai quelque temps sans savoir où j'allois. Mon pas, qui d'abord avoit été lent, devint plus vif, et puis il fut si précipité, que je traversai toute la ville en très-peu de temps.

Les rues étoient presque désertes. Je rencontrai seulement quelques vaga-

bonds qui cherchoient un abri sous une misérable boutique, quelques voleurs attendant leur proie, et prêts à s'élancer sur le premier passant. Ces brigands reculèrent à mon aspect, ils virent dans ma contenance, quelque chose qui les surprit et les intimida. Je continuai de marcher ainsi, pendant plusieurs heures. A la fin, je m'apperçus en levant les yeux par hazard, que j'étois à la porte de mon hôtel. J'entrai, sans savoir ce que je faisois, mais, j'étois si épuisé de fatigue et mon esprit étoit tellement accablé que je tombai sans mouvement et sans sentiment au pied du grand escalier.

Ce ne fut que par dégrés, et après un long intervalle de tems, que je me rétablis de cette espèce d'égarement, j'ouvris les yeux, et j'apperçus plusieurs personnes qui alloient et venoient autour de moi; mais il me fut impossible de receuillir mes pensées, et de proférer une seule parole. Cependant, je parvins, en peu de tems, à discerner les objets, mais une répugnance invincible m'empêchoit d'agir et de parler, autrement qu'en cédant aux mouvemens que l'on exigeoit de moi, et en répondant par monosyllabes aux ques-

tions que l'on me faisoit. La seule idée de découvrir à la femme estimable que j'avois sacrifiée ce qui s'étoit passé, remplissoit mon ame de terreur et me tenoit dans cette perpétuelle réserve. Pendant plusieurs jours, je restai immobile, dans une même posture, sans qu'aucune considération, aucune prière pût me déterminer à en changer.

CHAPITRE VII.

La compagne infortunée de mon malheureux sort, n'avoit pas tardé à être informée de ce qui m'étoit arrivé ; les misérables qui m'avoient dépouillé de tout ce que je possédois, s'étoient présentés dès le lendemain, pour réclamer ce qui maintenant ne pouvoit plus m'appartenir. Il m'est impossible de dire comment ils auroient été reçus, si j'avois été en état de leur parler. Je n'aurois pu, sans doute arracher de leurs mains avides le peu qui me restoit de ma propriété, sans me déshonorer à jamais, mais il n'est que trop probable que mon désespoir m'auroit porté à des excès aussi extravagants, qu'ils auroient été inutiles. Dans la situation où j'étois, c'étoit à Marguerite à se charger de la conduite de cette affaire ; et jamais créature humaine ne se conduisit avec plus de décence et de grandeur d'ame, qu'elle ne le fit en cette occasion. Elle vit clairement qu'elle ne pouvoit s'opposer à leurs prétentions, sans compromettre ma réputation ; ce

n'étoit pas pour elle-même qu'elle estimoit les richesses, et la pauvreté n'avoit rien qui l'effrayât ; elle eut donc le courage de me présenter elle-même les billets qu'ils exigèrent, et de me demander que je signasse sa ruine et celle de ses enfans. Son projet étoit, aussitôt que cette affaire seroit terminée, de se retirer dans quelque lieu où nous pussions vivre dans une vertueuse obscurité ; mais elle ne vouloit pas qu'il restât derrière elle rien qui pût entacher l'honneur des derniers descendants de l'illustre maison des comtes de S. Léon. Sa façon de penser sur cette matière étoit extrêmement simple. L'obscurité n'avoit pour elle rien d'affligeant ; elle n'avoit pas non plus de répugnance pour une situation élevée, par ce qu'elle croyoit qu'il y avoit de la bassesse, et de la pusillanimité à ne pas accepter un rang qui s'offroit de lui-même, et qui présentoit une grande responsabilité ; il n'y avoit que l'ignominie qui lui inspirât une véritable horreur ; il étoit impossible de répondre de l'inconstance et des caprices de la fortune. Une de ces révolutions, dans lesquelles cette déesse bisarre paroît se complaire, pouvoit nous

rétablir dans notre premier état; mais si le nom de S. Léon étoit destiné à ne plus figurer dans les annales de la France, elle vouloit, au moins, autant que cela pouvoit dépendre d'elle, qu'il expirât comme cet oiseau d'Arabie si renommé, au milieu des parfums.

Lorsque l'on considère toutes les difficultés dans lesquelles s'est trouvée Marguerite dans cette circonstance mémorable, on est forcé, ainsi que moi, d'admirer sa conduite courageuse, elle avoit quitté sa maison, pour venir à Paris, parce qu'elle ne pouvoit supporter plus long-tems l'état d'anxiété, et l'agitation dans laquelle la tenoient continuellement, ses craintes, ses soupçons et ses alarmes. En arrivant, elle jouit, à la vérité, d'un moment de transport et d'ivresse, mais qui fit bientôt place aux réflexions les plus tristes que lui inspira ma conduite mystérieuse, ma sortie précipitée, et l'attente, d'heure en heure, de mon retour, ne contribuèrent pas peu à rendre les conjectures que toutes ces circonstances devoient faire naître encore plus vraisemblables. Après avoir attendu un jour et une nuit, je revins, mais dans

quel état? pénétré jusqu'aux os par la pluye, tremblant d'inanition, seul et incapable de proférer une seule parole. Elle fut a peine avertie de mon arrivée, qu'elle vint au devant de moi pour me recevoir, et elle me vit tomber à ses pieds, sans mouvement et sans vie. Depuis ce moment elle ne quitta plus mon lit, auprès duquel elle épioit, avec la plus tendre sollicitude, l'instant où j'aurois repris l'usage de mes sens. Elle fut un moment détournée de ce soin par les misérables qui vinrent réclamer leur gain infernal, et la frapper de la foudre, en lui annonçant notre ruine. Quoique l'état de foiblesse où l'avoient réduite tant de fatigues et tant d'alarmes, dût inspirer à ces brigands des sentiments de considération, ou au moins de pitié, ils lui parlèrent avec la dernière grossièreté; ils entrèrent, sans aucun ménagement, dans tous les détails de ma terrible catastrophe. Toute autre femme que la mienne auroit succombé sous le poids de tant de disgraces accumulées sur sa tête; mais Marguerite trouva, dans leur excès même, le courage et la force de les supporter. Elle prit sur-le-champ son parti, et en cédant sans réserve à tou-

tes leurs réclamations, elle soutint avec fermeté la dignité de son rang et de son caractère.

A ce premier état de stupeur et d'indolence, succéda bientôt la plus terrible de toutes les frénésies. C'est dans ce dernier état que Marguerite me conduisit, moi et mes enfans, dans une retraite obscure du canton de Soleure, en Suisse; l'économie étoit le seul motif qui l'avoit dirigée dans le choix de cet asyle ; car elle n'avoit pu sauver des débris de notre fortune qu'une somme infiniment médiocre. Elle ne s'attacha ni à la qualité du site, ni à la beauté des points de vues. Le choc qu'elle avoit essuyé n'avoit pu abbattre son courage, ni diminuer la vigueur de son esprit ; mais il lui laissoit peu de loisir pour songer à se procurer des jouissances trop recherchées. Le lieu qu'elle choisit étoit isolé et même un peu stérile ; mais elle imaginoit que, lorsque je serois rétabli de mon insanité, ce dont elle ne cessoit de se flatter, la solitude seroit ce qui me conviendroit le mieux, au moins pendant la première époque de ma convalescence.

Cest donc là qu'elle me conduisit avec notre fils et nos trois filles. Immédiatement

diatement après notre arrivée, elle fit l'acquisition d'une chaumière petite et retirée, mais propre et jolie, et sur-le-champ elle prit et fit prendre à ses enfans le costume des paysans du voisinage Les biens que je tenois de mes ancêtres, ainsi que ceux qui m'étoient échus en mariage, avoient tous été engloutis dans le gouffre que mon affreuse conduite avoit creusé.

Marguerite vendit tous nos meubles, et même nos habits et nos bijoux Quelques livres furent tout ce qu'elle sauva du naufrage, et cela par respect pour le goût passionné qu'elle me connoissoit pour la littérature. La partie la plus considérable du produit de cette vente fût consacrée à satisfaire mes créanciers. Marguerite eut assez de prudence et d'habileté pour les satisfaire tous, sans exception, et elle ne consentit à prendre ce qui restoit, que lorsqu'elle fut assurée qu'ils n'avoient plus aucune réclamation à faire. Tel étoit le sentiment d'orgueil et de probité dont elle étoit animée, au moment où elle se préparoit à s'exiler de sa patrie. De toute notre suite nous ne gardâmes que deux domestiques, qui nous étoient si fort attachés, et depuis

si long-tems, que, quand même leur service n'auroit pas été nécessaire, il ne nous auroit pas été facile de nous en débarrasser. Marguerite étoit guidée par les principes de la plus sévère économie, et quelque difficile qu'il eut été pour elle de résister aux témoignages d'affection et de dévouement que nous recevions de la part de ces deux individus, les seuls restes d'une maison montée avec autant de luxe que de profusion, elle n'auroit pas balancé à les renvoyer, si les circonstances eussent absolument exigé ce sacrifice; mais nous n'étions pas encore dans ce cas-là. La plus jeune de nos filles étoit âgée de douze mois seulement, et quelque fut le zèle de la mère, il lui auroit été impossible de s'acquitter de tous les soins qu'exigeoit une famille dont le père étoit lui-même attaqué d'une maladie aussi terrible; une domestique femelle étoit chargée de l'aider dans cet emploi. Elle ne pouvoit se dispenser de veiller assiduement auprès de moi; elle ne s'en seroit d'ailleurs rapportée à personne sur les ménagements et les attentions délicates qu'exigeoit mon état humiliant, et personne n'auroit eu, comme elle, la sagacité

et l'adresse nécessaires pour appercevoir et entretenir les premiers symptômes qui annonceroient le retour de ma raison. Mes accès de folie étoient quelquefois si violens, que ses forces ne suffisoient pas toujours pour me contenir et m'empêcher de me porter à quelque acte désespéré. Pierre, un domestique fidèle, qui avoit à-peu-près mon âge, et qui m'étoit attaché depuis mon enfance, restoit auprès de Marguerite, pour l'aider dans ce pénible emploi. Si je n'ai pas succombé sous cette effrayante maladie, et si je m'en suis rétabli aussi promptement, c'est uniquement à la tendre sollicitude de mon épouse, et à ses soins éclairés que j'en ai obligation. Il est impossible, à ceux qui n'ont pas été témoins de la manière dont on traite ces maladies, de se faire une idée juste des miracles que peut opérer une attention soutenue, active et judicieuse, là où de vils mercenaires ne font qu'irriter le mal, ou le rendre incurable, peut-être par leur insouciance, leur humeur brusque et leur insensibilité.

Marguerite se conduisit en cette occasion, comme une épouse sensible et éclairée; jamais femme ne parut ni

plus grande, ni plus fertile en ressources. Tombée tout-à-coup du rang le plus élevé, dans la plus extrême pauvreté, elle ne se permit pas la plus légère plainte, ni le moindre regret. Jamais revers de fortune ne fut plus brusque, ni plus complet, et cependant elle n'en fut point accablée. Elle fournit la preuve la moins équivoque que l'élévation de son esprit n'étoit point l'effet de l'illustration et de la fortune, mais qu'elle étoit une des qualités essentielles de son caractère. Elle savoit donner à la pauvreté une grace et même un lustre qui ne peut appartenir qu'à un esprit cultivé. Ses enfans ne tardèrent pas, avec un pareil exemple sous les yeux, à se réconcilier avec leur nouvel état, et à oublier des jouissances et des commodités qui n'avoient pas encore eu le temps d'énerver leur caractère. La condition déplorable à laquelle j'étois réduit, ne put rallentir un moment ses efforts, ni la rendre accessible au désespoir. Elle se décida à servir en même-temps de père et de mère à ses enfans. Elle ne doutoit pas de mon rétablissement prochain, et quoique je fusse l'auteur de tous ses maux, cette considération ne put altérer en aucune

manière son attachement pour moi, ni diminuer sa tendresse et sa sollicitude Elle eut grand soin qu'aucun mot, aucun regard inconsidéré n'eût l'air de me reprocher ma mauvaise conduite ; elle avoit été accoutumée à considérer ses enfans comme devant un jour occuper un rang distingué, vivre dans l'abondance, et jouir de toutes les douceurs et de toutes les commodités de la vie ; son fils comme devant suivre la carrière glorieuse que ses ancêtres avoient parcourue, et ses filles unir leur destinée à ce qu'il y avoit de plus illustre et de plus respectable dans leur pays ; mais si elle avoit été trompée dans ses plus chères espérances, elle vouloit au moins ne rien négliger pour leur inspirer des sentiments vertueux, et cette satisfaction intérieure qui nous aide à supporter notre condition, et qui nous fait estimer et chérir du reste des hommes.

Ma convalescence cependant fut lente et précaire ; ma santé paroissoit quelquefois faire des progrès rapides, quelquefois j'étois menacé d'une rechûte complette. Parmi les moyens que Marguerite employoit pour me rappeler à la raison, la tendresse paternelle

étoit un des plus fréquents, et en même-temps un des plus efficaces. Toujours prête à saisir l'occasion favorable, elle m'apportoit quelquefois la petite Marguerite, qui, quoiqu'âgée de douze mois seulement, laissoit déjà appercevoir des marques de cette gaieté et de cette vivacité, qui ont fait depuis la base essentielle de son caractère, ses caresses innocentes, son sourire agréable, produisoient en moi les plus vives émotions Ils eurent plusieurs fois le pouvoir de calmer mes fureurs, ou de me faire sortir de l'abbatement le plus complet. Julie pleuroit auprès de moi, et Louise s'efforçoit d'imiter sa mère dans les services et les attentions dont elle voyoit qu'elle étoit si prodigue envers moi. Charles, qui connoissoit mieux que ses sœurs la nature de ma maladie, ne laissoit passer aucune occasion d'entrer dans ma chambre, et se tenoit auprès de mon lit dans l'attitude du respect et du silence; mais ses yeux actifs, inquiets et vigilants, en disoient plus que des volumes entiers. A la fin, sa mère, cédant à l'importunité de ses demandes, l'établit auprès de moi pour me garder et me surveiller, de concert avec Pierre.

L'impatience et l'impétuosité de son caractère semblèrent totalement l'abandonner dans cette occasion, il passoit des heures entières renfermé dans ma chambre, saisissant avec ardeur l'occasion de se rendre utile, et montrant, toutes les fois qu'il m'avoit rendu quelque petit service, cette douce satisfaction qu'un bon cœur ne manque jamais de ressentir, lorsqu'il est content de lui-même.

Le rétablissement de ma santé fut considérablement retardé par les fâcheuses impressions que fit sur mon esprit le souvenir amer de tout ce qui s'étoit passé, lorsqu'avec le retour de ma raison les événemens commencèrent à se retracer à ma mémoire. Heureusement pour moi, ce retour sur soi-même n'est pas une chose qui soit fréquente et même naturelle, après un long accès de folie. Lorsque celui qui est attaqué de cette cruelle maladie, cesse d'être agité par cette foule d'idées incohérentes et tumultueuses qui troubloient son cerveau, son ame se trouve dans un état d'épuisement qui lui fait desirer de se reposer sur des sensations plus douces et plus rafraîchissantes. Mais il arriva une seule fois, et au

moment où ma convalescence touchoit à son terme, que le souvenir de ce que j'avois été, et le sentiment de ce que j'étois, maintenant, firent sur moi une telle impression, que j'éprouvai une rechûte terrible, et un accès accompagné de symptômes plus alarmans que ceux qui avoient marqué les premiers progrès de ma maladie. Marguerite commença alors à désespérer de ma guérison, et elle m'a assuré depuis qu'elle n'avoit, à aucune époque antérieure de mon aliénation d'esprit, conçu autant d'inquiétude et ressenti autant de chagrin. Mais lors même qu'elle paroissoit avoir perdu tout espoir, elle n'en continua pas moins de me rendre les soins les plus tendres et les plus empressés. A la fin, sa constance et son activité furent couronnées par le plus heureux succès. Ses craintes ne furent point réalisées, et je recouvrai ma santé et ma raison. Mais, comme je l'ai déjà observé, rien ne peut égaler la situation affreuse où je me trouvai lorsque mon ame se retrouva dans son assiette ordinaire, et que je pus mesurer toute l'étendue de mon malheur. Marguerite, après m'avoir sauvé, avec autant de patience que de sagacité, de la plus hu-

miliante et de la plus terrible de toutes les maladies, entreprit, ce qui peut-être étoit encore plus difficile, de me réconcilier avec moi-même. Elle me donna les plus fortes assurances qu'elle n'avoit contre moi aucune espèce de ressentiment; qu'elle remercioit au contraire la providence de ce qu'au milieu de ce qu'on appelle dans le monde de grandes calamités, elle lui avoit conservé toute mon affection. Elle comparoit les malheurs dont son imagination lui avoit présenté le tableau, au moment où elle avoit quitté sa maison pour se rendre à Paris, avec l'état de choses dans lequel elle me trouva, et son incomparable bonté lui faisoit regarder ce qui étoit arrivé, comme léger accident, en comparaison de ce qu'elle avoit appréhendé. Ce qui la tourmentoit étoit la crainte d'avoir perdu le cœur de son époux, et de voir ses enfans abandonnés par leur père. Elle trembloit que je n'eusse perdu tous mes droits à son estime, que je n'eusse oublié le plus saint de tous les devoirs, et que je n'eusse sacrifié, au caprice d'un moment, mon honneur et ma réputation. Voilà ce qui l'auroit rendue vraiment inconsolable;

voilà ce qui auroit mortellement blessé ce noble orgueil qu'elle tenoit de ses ancêtres; voilà ce qui lui auroit causé un choc qu'elle n'auroit pu supporter, qui auroit bouleversé toutes ses idées, qui auroit confondu et absorbé tous les sentiments que son cœur nourrissoit avec tant de plaisir, et qui probablement l'auroit conduite au tombeau. Mais mon erreur étoit bien plus excusable. Je n'avois point oublié que j'étois époux et père; je m'étois seulement trompé dans le choix des moyens de remplir les obligations que ces deux qualités imposent. Ce qui s'étoit passé n'avoit pu compromettre la constance de mes affections, ni la sévérité de mes principes. Elle me pardonnoit, enfin, je n'avois donc aucun motif de ne pas me pardonner à moi-même.

Elle m'assura que la pauvreté n'étoit, à ses yeux, qu'un mal très-supportable, et elle s'en rapportoit à moi, pour la solidité de son jugement. Elle me pria de jeter les yeux sur les habitans du voisinage, dont nous étions devenus les égaux, et elle me demanda si mon cœur ne me disoit pas qu'ils étoient heureux. Nous avions même un avantage au-dessus d'eux, celui d'une bonne

éducation. Elle ne pouvoit se persuader que l'ignorance fût un bien, elle avoit pour elle sa propre expérience, et celle de toutes les personnes auxquelles elle avoit été le plus sincérement attachée. Elle desiroit que ses enfans pussent acquérir assez de lumières et de talents, pour les distinguer des brutes, et les mettre en état de supporter avec patience et dignité tous les revers de la fortune Nous avions encore cet avantage au-dessus de nos voisins, c'est que notre pauvreté ne nous empêchoit pas de leur donner de l'éducation, et que nous pouvions y suppléer de notre propre fond.

Il étoit indigne d'un homme raisonnable, me disoit-elle, de s'épuiser en regrets inutiles, pour des choses qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher, ni de réparer; il ne devoit plus songer qu'à tirer le meilleur parti possible des biens que la providence lui avoit laissés. En faisant tout ce que notre situation actuelle nous permettoit de faire, nous trouverions encore des jouissances réelles dans la paix et la satisfaction mutuelle qui seroient la récompense de nos efforts. Notre tendresse réciproque, et la constance de notre amour, n'a-

voient encore souffert aucune atteinte. Elle osoit affirmer qu'il n'y avoit pas dans l'univers deux époux qui eussent plus de motifs de s'applaudir de leur union, et auxquels cette union procurât plus de véritables jouissances. Si nous portions ensuite nos regards sur nos enfans, nous avions encore de nouveaux motifs d'être heureux et de nous féliciter de notre bonheur. Charles, qui avoit toujours été notre gloire, et l'objet de nos plus chères espérances, venoit de nous donner des témoignages d'attachement et de piété filiale, tels que l'on n'en a jamais vus peut être dans un enfant de son âge. La sensibilité de Julie, l'intelligence de Louise, et la vivacité de Marguerite, étoient pour nous autant de sources de bonheur inépuisables. Tous nos enfans étoient spirituels, attachés à leurs parens, et doués du caractère le plus heureux. Elle me conjuroit donc, d'après toutes ces considérations, de ne pas me laisser accabler par mes sombres réflexions, et de ne pas convertir en un séjour de tristesse et de mélancolie, le plus joli paradis terrestre, dont une famille honnête et sensible ait jamais eu la jouissance.

O la plus vertueuse des femmes, et maintenant, sans doute, la plus pure, et la plus heureuse des habitans du royaume céleste! Pourquoi ai-je été sourd à vos sages conseils? Pourquoi vos sentimens généreux n'ont-ils pu pénétrer dans mon ame? C'est en effet ce qui m'arriva. Accablé sous le poids de la douleur la plus profonde, j'attribuois ce qu'elle me disoit à un défaut de jugement, et je regardois ses raisonnemens comme autant de paradoxes; ou si je les supposois justes et raisonnables, dans la bouche de celle qui les employoit, je ne pouvois les appliquer à ma situation. Ils étoient le langage de l'innocence, il n'étoit donc pas étonnant qu'ils inspirassent à un cœur pur et innocent, paix et tranquillité. Marguerite, en regardant autour d'elle, en considérant le genre de vie simple et rustique auquel nous étions réduits, trouvoit par-tout un motif d'être contente d'elle-même, et fière de son propre mérite. Si nous étions pauvres, ce n'étoit pas elle qui en étoit la cause; notre infortune n'avoit servi, au contraire, qu'à mettre dans un plus grand jour sa grandeur d'ame, sa patience et sa constance héroïque, elle sourioit aux coups

de l'adversité, et elle se faisoit un mérite de son courage. Mais que ma situation étoit différente ! tout ce que je voyois me rappeloit mes fautes, et me reprochoit des crimes, dont le souvenir me faisoit horreur. Mon habillement, celui de ma femme et de mes enfans, l'abandon dans lequel nous vivions, ces planches et ces bancs grossiers, ces murs découverts, tous ces objets m'accusoient, et étoient autant d'échos importuns, qui me répétoient sans cesse les cris de ma conscience. Le sommeil m'étoit devenu étranger ; la présence de tout ce qui m'environnoit, tenoit, sans cesse, mes sens dans une agitation qui approchoit de la folie. C'est une des propriétés du vice, de convertir ce qui pourroit être un motif de consolation, en une nouvelle source de douleur et de désespoir. La beauté, le caractère et les excellentes qualités de mes enfans, la patience et la générosité de leur admirable mère, doubloient à mes yeux l'énormité de mes crimes. J'aurois presque desiré d'être l'objet de leurs reproches et de leur exécration ; j'aurois voulu être dégagé des plus doux liens de la nature, et supporter seul le poids de mes crimes. Ç'auroit

été une espèce de soulagement pour moi, si mes enfans avoient été difformes, monstrueux et couverts de lêpre, si leur esprit avoit été bouché, s'ils avoient eu des inclinations basses, si leur cœur avoit été adonné à tous les vices, et si chaque jour les avoit marqués comme devant être dans la suite les victimes du crime et de l'infamie. Alors, j'aurois moins regretté de les avoir dépouillés de tout ce qu'ils possédoient, et de tout ce qu'ils devoient espérer de posséder un jour. Mais avoir ruiné et détruit toutes les espérances de la famille la plus aimable qui existât sur la terre, la plus vertueuse de toutes les femmes, et les enfans dans lesquels on appercevoit le germe de toutes les bonnes qualités et des vertus les plus rares, c'étoit une conduite que je ne pouvois jamais me pardonner. O Damville! Damville, le meilleur des hommes, le plus sincère de tous les amis, comment avez-vous pu confier ce que vous aviez de plus cher à un misérable tel que moi? N'aviez-vous aucun pressentiment de ce qui devoit arriver? Vous croyiez-vous autorisé à exposer votre fille unique à un danger aussi terrible? Ah! vous avez commis

en cela une grande imprudence; quelqu'ait été la pureté de vos intentions, vous m'avez fait un mal affreux. Je n'étois pas fait pour remplir dignement les devoirs d'époux et de père. Le sort m'avoit destiné à errer seul et abandonné sur la surface du globe ; c'est à cet emploi misérable et terrible que j'étois propre. Pourquoi, homme imprudent et inconsidéré, ne m'avez-vous pas abandonné à ma destinée! quelqu'affreuse qu'elle eut été, elle l'eut été moins que ce que j'ai éprouvé! Malheureux que je suis! j'accuse mon bienfaiteur! c'est à moi seul que je dois adresser tous ces reproches! Damville obéissoit au sentiment le plus noble et le plus généreux qui soit jamais entré dans le cœur d'aucun homme. Comment ai-je répondu à tant de bonté, et quel usage en ai-je fait!

Toutes mes habitudes précédentes, tant morales que physiques, me faisoient trouver ma situation actuelle encore plus désespérante. Marguerite, l'inestimable Marguerite, voyoit d'un œil presque égal l'abondance de toutes les richesses, et la plus excessive pauvreté. Il n'en étoit pas de même de son époux, toutes les époques, toutes les

circonstances de ma vie, m'avoient accoutumé, m'avoient fait même un besoin de l'éclat et des grandeurs. Depuis que j'avois acquis la faculté de réfléchir, mon imagination s'étoit sans cesse nourrie, même dans ma solitude, et au milieu de mes occupations littéraires, d'idées de tournois et de fêtes héroïques; le siége et la bataille de Pavie étoient sans cesse présents à ma pensée; François premier, Bayard et Bourbon étoient le sujet de toutes mes rêveries. Ces inclinations avoient, à la vérité, dégénéré en un goût enfantin pour la magnificence et la vie somptueuse; mais c'étoit un arbre, dont les branches s'abaissoient au lieu de suivre leur première direction, mais dont les racines n'en tenoient pas moins fortement à la terre. Être descendu du rang le plus distingué, à celui d'un simple paysan, et en être descendu, l'esprit encore fortement imbu de tout l'orgueil, et de tous les préjugés qui accompagnent une station élevée, étoit déjà une assez grande humiliation. Mais le ciel m'est témoin que j'aurois supporté ce malheur avec patience, si j'avois été le seul à en souffrir; je l'aurois regardé comme le

juste châtiment de mes folies, et je m'y serois soumis avec la plus entière résignation. Mais je ne pouvois voir de sang-froid mon épouse et mes enfans enveloppés dans ma disgrace. En voyant cette femme chérie, je ne pouvois oublier qu'elle avoit été accoutumée à vivre dans la plus grande magnificence; si je jetois les yeux sur mes enfans, autrefois mon orgueil et les objets de mes plus chères espérances, je ne voyois plus en eux que des mendians et des proscrits, je ne pouvois pas même me flatter qu'un jour ils pourroient être rétablis dans leur rang et dans leur fortune; je n'appercevois pour eux et leur postérité qu'indigence et obscurité. Un père sensible peut supporter un malheur qui lui est personnel, l'infamie même, mais c'est pour lui un supplice intolérable, de voir son sang se corrompre et s'anéantir sous ses yeux. Quelquefois j'admirois le courage de Marguerite, d'autres fois j'étois tenté d'attribuer tant de vertus à un défaut d'énergie et de noblesse dans le caractère. Je croyois qu'il eût été plus de sa dignité de maudire son sort et celui qui en étoit l'auteur, de se révolter, comme moi, contre l'état d'abjec-

tion auquel nous étions condamnés, de rejeter toute idée, tout motif de consolation, et de passer le reste de sa vie dans l'impatience et dans les regrets. J'avois bien pu faire ce qu'il falloit pour nous entraîner dans cette terrible calamité, mais je ne pouvois en supporter les suites.

Rien ne peut être comparé à l'état d'abattement et de tristesse auquel j'étois réduit. Je portois dans mon sein un trait que la douceur de mon épouse, et les caresses de mes enfans, ne pouvoient arracher, et dont le temps n'avoit pas le pouvoir d'adoucir l'amertume. La blessure n'étoit pas mortelle, mais empoisonnée comme celle de Philoctête, avec le sang de l'hydre de Lerne; elle m'accompagnoit par-tout, et me rendoit la vie insupportable. Je passois la plus grande partie du temps dans un morne silence, que toutes les caresses ne pouvoient rompre. Ce n'est pas que ceux qui m'entouroient eussent à se plaindre de ma mauvaise humeur, ou même de mes regards; non, ma situation étoit celle d'un être passif et incapable de nuire, compâtissant, autant que son état pouvoit le permettre, à la douleur de ceux qui l'environnoient.

C'étoit une sorte d'inertie qui ne me laissoit pas les moyens de proférer un seul mot, pas même soulever un doigt de la main. Mes yeux, quelquefois, et pendant une minute chaque fois, avoient l'air de demander grace et pardon. Je ressemblois à un homme attaqué de la maladie des os, et qui présente l'ombre du corps humain, sans aucune de ses facultés.

Telle étoit, en général, ma situation ; mais je reprenois par fois et subitement l'usage de mes sens ; alors, je sortois de ma stupeur ordinaire, et je prenois le chemin des montagnes. Le spectacle pittoresque et sauvage de la nature avoit quelque chose d'analogue à l'état de mon ame ; je gravissois les rochers les plus aigus, et je parcourois les côteaux ; je m'élançois au travers des précipices, et vingt fois j'ai échappé à la plus terrible des chûtes, en saisissant quelques racines, ou quelques arbrisseaux qui se trouvoient par hasard sous ma main. Plusieurs fois je me suis avancé jusques sur le bord d'un rocher escarpé, et extraordinairement élevé, au risque d'être précipité dans l'abîme, si un vertige, très-commun dans ces circonstances, m'eut fait perdre l'équilibre.

Je ne pouvois me déterminer à mourir. La mort étoit trop douce pour appaiser la justice de ma propre conscience ; je trouvois un plaisir secret, mais horrible, à venger sur moi-même, en me condamnant à vivre, les attentats que j'avois commis. J'étois encore loin d'imaginer que les maux que j'avois soufferts n'étoient qu'un jeu, en comparaison de ceux que j'étois destiné à souffrir.

La situation de l'ame que je viens de décrire, n'est pas la folie, ni rien qui puisse lui être comparé. Je ne perdis pas un seul instant le sentiment de mon existence, et de la manière dont j'existois. Je ne fus pas une seule fois atteint de ce délire de l'ame, dans lequel le malade agit et parle sans savoir ce qu'il fait ou ce qu'il dit, et après lequel il se réveille comme d'un songe, et reste interdit et stupéfait. Ce que j'éprouvai étoit une espèce de rage qui tiroit sa source, son accroissement et sa force de mon seul désespoir. Aucun accès de fureur ne vint épouvanter ma famille, et leur faire craindre que je n'attentasse à leurs jours ou aux miens ; et Marguerite n'eut jamais la force de se déterminer à mettre aucune entrave

à ma liberté. Je revins souvent à la maison, mes habits couverts de terre, ou déchirés par les ronces; mais ma famille s'accoutuma bientôt à me voir revenir sain et sauf, et quelque peine que mon épouse eut à me voir me livrer à ces sortes d'excursions, elle aima mieux l'endurer que de m'imposer la moindre violence.

Ma famille et son chef présentoient un contraste frappant. Marguerite n'étoit certainement pas insensible au changement qui s'étoit opéré dans sa manière de vivre; mais elle s'y soumettoit avec tant de bonne grace, qu'elle auroit excité l'admiration de ceux-là même qui auroient pu s'en réjouir. Elle auroit peut-être banni de son esprit toute idée de sa fortune passée, si l'abattement et le désespoir, qui s'étoient emparés de moi, ne la lui avoient pas sans cesse rappelée; je suis bien sûr que mes maux lui causoient la douleur la plus vive et la plus sincère, mais à mes maux étoit attachée une circonstance qui demandoit impérieusement qu'elle conservât toute sa force et tout son courage. L'état où j'étois me mettoit dans l'impossibilité de pourvoir aux besoins de ma famille, ni

même de la gouverner; elle dut donc se charger elle seule de ce soin. Sans cet affreux revers, j'aurois pu passer toute ma vie avec mon épouse, et ignorer la moitié des qualités de son cœur et de de son esprit. C'est elle qui disposoit de tout ce que je possédois, et c'est à son intelligence que j'ai obligation du bon usage qu'elle en a fait. Elle étoit mon médecin, mais les remèdes qu'elle m'administroit n'étoient point ceux dont on fatigue le corps d'un malade; ils consistoient entièrement dans les soins, les attentions qu'elle prenoit, pour ramener ma raison et rendre le repos à ma conscience troublée. Malheureusement, les maux dont la cure est la plus difficile, sont ceux qui affectent l'ame; malgré cela, je suis certain que, si ma maladie n'avoit pas eu son siége dans ma conscience, Marguerite seroit venue à bout de la guérir. Elle étoit l'institutrice de nos enfans; elle servoit de gouvernante à ses filles, et je suis presque tenté de croire que les leçons qu'elle donnoit à son fils, Charles, étoient plus que suffisantes pour le dédommager de l'éducation qu'il auroit reçue à l'Université de Paris. L'amour de l'ordre, l'activité, et

l'humeur, toujours égale de cette femme que je ne crains pas d'appeler illustre, devinrent contagieuses pour tous les individus de ma famille, excepté moi. Combien de fois les ai-je contemplés de loin, dans la plaine, occupés sérieusement de leurs travaux, ou se livrant à des jeux innocents; mon cœur oppressé, se disoit alors tout bas, qu'ils sont heureux! que je suis misérable! tant la distance est grande, entre l'innocence et le crime! ils peuvent respirer le même air, habiter sous le même toît, faire partie de la même famille, être du même sang, vivre ensemble le jour et la nuit, mais ils ne peuvent jamais se ressembler, ni être en contact parfait l'un avec l'autre. De toutes les familles qui habitent cette république si vantée, il n'en est pas de plus heureuse que la mienne; il n'en est pas de plus vertueuse, qui posséde, à un dégré plus éminent, toutes les qualités, toutes les perfections qui élèvent l'ame et forment le cœur; eh bien, j'étois le fléau et l'opprobre de cette famille! Tous les plaisirs, toutes les consolations m'environnoient, et mon cœur les rejetoit, il n'en pouvoit supporter la vue. J'empoisonnois tout ce

qui m'approchoit. Lorsque je parois-sois, les contenances, qui auparavant exprimoient la joie et la satisfaction, devenoient tristes et sérieuses. Comme ces vents pestilentiels de l'Arabie, je flétrissois tous les produits de la nature qui se rencontroient sur mon passage.

Marguerite me faisoit les remontrances les plus justes et les plus affectueuses sur mon apathie. Mon cher Réginald, mon ami, me disoit-elle, cessez de vous rendre malheureux, et de vous tourmenter par vos reproches. Sans doute que vous avez été téméraire dans l'essai que vous avez fait, pour améliorer votre fortune, mais est-il bien certain que vous nous ayez fait plus de mal que de bien? Pour moi, je serois presque disposée à croire le contraire. Abandonnons de bonne foi, et pour toujours, ces jouissances artificielles, et ces vains projets qui ne dérivent pas directement, ou qui n'ont pas pour objet la simple nature. Ici, nous sommes environnés de mille sources de bonheur; ici, nous pouvons mener une vie semblable à celle des anciens patriaches. Qu'est-ce que la chevalerie, la gloire et la valeur militaire?

Croyez-moi, mon ami, ces choses-là sont le fruit d'un esprit dépravé et ambitieux, qui veut reculer les bornes de la sagesse au-delà des limites que la raison et le sentiment ont prescrites. Vous aimez, comme moi, les beautés grandes et pittoresques de la nature, nous sommes placés au milieu d'elles. Je ne changerois pas à présent nos arbres, nos prairies, nos bosquets, pour ces voûtes élevées, ces appartements tristes et vastes, et ces meubles d'argent massif que nous possédions. Hélas! mon cher Réginald, je crains bien qu'il ne soit que trop vrai que l'état de splendeur, dans lequel nous avons vêcu avant ce moment, ne soit fondé que sur l'oppression, et que le superflu du riche ne soit autant de pris sur le nécessaire du pauvre! les habitans de la campagne sont ici plus paisibles et moins opprimés qu'ils ne le sont dans aucun autre pays de la terre. Ils sont fiers et indépendants, mais ils sont, en même-temps, doux et bienfaisans. Ce spectacle n'a-t-il pas de quoi nous flater? Je commence à croire et à sentir que ceux qui cultivent la terre sont mes frères, et je trouve une nouvelle source de jouissance et de plaisir dans

cette augmentation de mes rapports avec la société. La magnificence est accompagnée d'une foule d'embarras et d'inconvéniens; il n'y a de liberté que dans une raisonnable médiocrité. Celui qui réduit tout ce qui est au-dessous de lui à un état de servitude, devient lui-même l'esclave de tout ce qui compose son faste et sa grandeur. La meilleure manière de se rendre indépendant, c'est de réduire à un très-petit nombre les cas où les secours d'autrui sont absolument nécessaires. Nous pouvons maintenant nous mouvoir, aller où il nous plaît, sans attendre la commodité des autres. Nos repas n'ont plus besoin d'une préparation longue, ennuyeuse et recherchée. Nous ne sommes plus forcés, pour les prendre, de nous emprisonner dans une salle obscure et incommode, et pourtant nous mangeons avec plus d'appétit, et nous quittons la table avec plus de satisfaction, que nous ne le faisions, après les repas les plus somptueux. Le travail et l'exercice me donnent de l'appétit; et lorsque que j'ai satisfait aux besoins de la nature, je vais avec mes enfans, me promener dans les champs, ou m'amuser sous l'ombrage. Quoique la vue des

paysans me fasse plaisir, je ne voudrois pas être comme eux. J'aimerois à étendre le cercle de mes pensées et de mon industrie au-delà de ce que leurs facultés bornées leur permettent de prétendre. J'aime les paysans, par comparaison avec les autres hommes, ou à cause de leurs accessoires. Ils jouissent d'une plus grande tranquillité que toutes les autres classes de la société, et les tableaux qu'ils ont sans cesse sous leurs yeux, ont quelque chose de ravissant pour moi. Mais je ne pourrois jamais me déterminer à ensevelir, dans un éternel oubli, les facultés de mon ame. J'ai aussi l'ambition d'acquérir et de jouir de certaines douceurs de la vie, mais de celles seulement qui dérivent de mon intellect, qui ne coûtent rien et n'offensent personne. Je voudrois que tout le monde eût la même ambition que moi. Je desire cultiver mon esprit, étendre mes lumières, contribuer à l'instruction de tous ceux qui m'entourent, et augmenter la masse des connoissances humaines. Les jouissances après lesquelles je soupire, et que je voudrois faire partager aux autres, quoiqu'elles ne supposent pas une

grande fortune, ne seroient pourtant pas à la portée des simples habitans des campagnes. Notre fils, élevé au milieu des champs, ne deviendra probablement jamais un preux chevalier, et son nom n'augmentera pas la liste des héros; mais il pourra devenir un citoyen plus utile et sur-tout plus heureux. Il s'instruira; il cultivera ses heureuses dispositions; il sera l'ami et le protecteur de ses sœurs; il deviendra l'ornement du pays qu'il habite; il pourra défendre la liberté de sa patrie adoptive; il pourra inventer des choses utiles à ses concitoyens, soit dans les arts, soit dans les sciences. Il n'y a point de condition plus honorable et plus digne d'envie, que celle d'un cultivateur ami de son pays, qui joint à des mœurs simples et à un maintien modeste, un esprit éclairé et un cœur généreux et ami de l'humanité. Tels étoient Fabricius et Regulus parmi les anciens, et parmi les modernes Guillaume-Tell, le fondateur de la république Helvétique. Quant à moi, je remercie sincérement le ciel de m'avoir fait trouver, dans ce revers inattendu, des plaisirs qui m'étoient inconnus, et une grande leçon pour

l'avenir. Si vous pouviez, ô mon ami, faire un effort sur vous même, oublier le passé, et vous mêler à nos occupations et à nos plaisirs, alors nous n'aurions plus rien à desirer.

Les remontrances de Marguerite excitoient toujours mon attention; souvent elles m'arrachoient des témoignages de respect et d'admiration; quelquefois même elles opéroient une demi-conviction. Mais leurs effets n'étoient que passagers, et aussitôt que les impressions qu'elles avoient faites sur moi étoient dissipées, les préjugés, et les sentiments dont j'ai parlé plus haut, reprenoient tout leur empire; c'étoit en vain que j'entendois faire l'éloge de la simplicité et de l'innocence.

J'avois du plaisir à voir que ceux qui m'environnoient, n'affectoient pas de paroître heureux, mais étoient réellement satisfaits de leur sort; mais je ne pouvois me consoler de les avoir réduits à une pareille destinée. L'éducation que j'avois reçue avoit laissé dans mon esprit des traces trop profondes. J'aurois renoncé volontiers pour moi, et en réparation de mes crimes, à toute

espèce d'hommage et de considération de la part des hommes ; mais je ne pouvois m'en passer pour les objets de ma tendresse, et c'est pour eux que je soupirois, jour et nuit, après ce que j'avois perdu.

CHAPITRE VIII.

Tandis que je murmurois dans l'amertume de mon ame, contre l'état d'abjection auquel ma famille étoit réduite, elle étoit menacée d'un malheur encore plus terrible que tous ceux qu'elle avoit éprouvés; le ciel vouloit sans doute me punir de ce rafinement de douleur dans lequel je paroissois me complaire. J'errois, comme cela m'arrivoit souvent, parmi les rochers, à quelques milles de notre habitation, l'esprit toujours occupé de mes malheurs, et regrettant sans cesse ce que j'avois perdu. Nous étions au milieu de l'été. Le temps avoit été très-beau depuis quelque temps; mais je me re-refusois jusqu'au plaisir que l'on goûte dans les champs, dans un beau jour, et les douces sensations que procure un atmosphère pur, et un ciel serein. Depuis quelques jours mes excursions avoient été longues et fréquentes; et le soleil, qui avoit muri le bled et doré les grappes de raisin, avoit aussi bruni mon teint et allumé mon sang. L'ar-

deur de ses rayons donna un nouveau dégré de fermentation à ma douleur et à mon désespoir. Un soir, comme j'observois, du haut d'un rocher, avec un air sombre et rêveur, le coucher de cet astre, je remarquai un point noir dans l'horizon, qui annonçoit une nuit orageuse. Peu après, je vis les nuages s'accumuler du côté de l'occident, et présenter, à mesure que la nuit approchoit, les couleurs d'un rouge foncé. Dès que le soleil fut couché, le vent s'éleva, et souffla pendant la nuit avec des mugissemens horribles.

Le matin, les nuages chassèrent avec beaucoup de vélocité, et l'air, qui pendant long-temps avoit été très-chaud, devint d'un froid piquant. Ce changement subit dans l'état de l'atmosphère, auroit dû me faire faire quelques réflexions, mais je n'y fis aucune attention, et je continuai mes courses. Cependant, un peu avant midi, le temps s'obscurcit au point que je commençai à avoir quelque frayeur. La nuit la plus noire ne m'avoit jamais inspiré une sensation pareille. Jusques-là, l'agitation de mes sens, et le désordre qui regnoit dans le ciel, avoient rendu ma marche rapide et même im-

pétueuse. Je m'arrêtai tout-à-coup, et je regardai autour de moi, afin de découvrir un asyle; mais à peine pus-je distinguer les objets qui étoient le plus près de moi. En ce moment, un éclair, d'une couleur bleuâtre et d'une odeur sulphureuse, vint frapper mes yeux avec tant de force, que je pensai en perdre la vue. Cet éclair fut suivi d'un violent coup de tonnerre, et ensuite d'un grand nombre d'autres, tellement prolongés et rapprochés les uns des autres, qu'ils sembloient se confondre, et ne faire qu'un. Quoique les réflexions auxquelles mon ame étoit accoutumée à se livrer depuis quelque temps, fussent peu propres à m'inspirer de la crainte, je ne pus me défendre d'une sorte de terreur, mais de cette terreur raisonnée, et qui appartient à un esprit cultivé, et non de ce sentiment qui se borne à la conservation de soi-même. Il me sembloit que je m'élevois avec les nuages qui m'environnoient, et que la nature alloit me découvrir le secret de ses opérations. Je desirois pénétrer dans ces retraites où se prépare la foudre, et traverser les torrents de feu qui paroissoient entourer les pointes des rochers, et qui

formoient un contraste singulier avec l'obscurité profonde qui enveloppoit le reste de la scène. Ce combat entre tous les éléments ne rallentit aucunement la force du vent. L'instant d'après, une grêle mêlée de pluye, et dont les grains étoient d'une énorme grosseur, tomba avec tant d'impétuosité, que j'en fus renversé aussitôt. Je ne cherchai point à me relever, je tâchai seulement de me placer de manière que j'eusse, le moins possible, á souffrir de sa violence. Je restai, par conséquent, couché sur le ventre, prêtant l'oreille au bruit que faisoit la grêle en frappant la terre, et calculant la force des grains sur la douleur que je ressentois lorsqu'ils tomboient sur moi.

Au bout de vingt minutes, l'orage se calma, et après une demi-heure, le temps devint parfaitement serein. Lorsque je voulus me relever, je fus extrêmement surpris de trouver toutes les parties de mon corps entiérement moulues par les contusions qu'elles avoient reçues. Je m'appuyai sur mon coude, et j'apperçus la grêle amoncelée, en quelques endroits, comme des glaçons, tandis que plus loin elle avoit sillonné ou pénétré la terre.

Plus loin encore, je vis des arbres d'une grosseur énorme, qui avoient été arrachés et emportés, à une grande distance, sur le penchant de la montagne. Je n'avois absolument rien entendu du bruit que ces masses avoient fait dans leur chûte, quoique ce bruit dût être très-considérable. Voilà ce qui s'étoit passé sur les hauteurs. Le désastre qui avoit eu lieu dans la plaine étoit encore plus effrayant. Des espaces immenses paroissoient convertis en marais; dans d'autres endroits le bled étoit couché et couvert de boue, et les vignes arrachées ou coupées en mille pièces. Les arbres fruitiers renversés, et de distance en distance on voyoit des animaux, des agneaux, des moutons, des vaches, qui jonchoient la terre. Tout l'espoir de l'année, que mes yeux avoient contemplé le matin, car c'étoit à-peu-près le temps de la moisson, ne présentoit plus qu'une scène de désolation et d'horreur. J'étois placé sur un lieu extrêmement élevé, et je pouvois découvrir une grande étendue de pays, ou plutôt de dévastation.

Tandis que je considérois ce spectacle dans le silence et dans l'étonne-

ment, une frayeur soudaine s'empara de tous mes sens. Dans cette affreuse calamité, qu'étoit devenue ma famille et le peu de bien qui lui restoit? Je n'étois pas très-éloigné de notre habitation, mais une pointe de rocher m'en déroboit la vue, et il falloit faire un tour considérable pour y arriver. Je me précipitai vers le sentier qui y conduisoit, avec une vîtesse qui me donnoit à peine le temps de respirer. Lorsque j'eus dépassé le rocher dont je viens de parler, je découvris ma maison et tout ce qui l'environnoit; mais quelle fut ma douleur, lorsque je vis que le désastre étoit ici beaucoup plus grand que de l'autre côté. Ma chaumière, qui renfermoit, encore ce matin, et qui, à ce que j'espérois, devoit renfermer encore tout ce qui m'étoit cher, paroissoit seule debout au milieu d'un vaste marais.

Marguerite, dont l'intention avoit été, à l'époque de notre retraite en Suisse, d'adopter, sans réserve, un genre de vie conforme à notre nouvelle situation, avoit employé tout ce qu'elle avoit pu sauver des débris de notre fortune, à acheter la maison dans laquelle nous demeurions, et

quelques arpens de terre, suffisans pour nous faire vivre, avec beaucoup d'économie. Elle avoit planté des vignes sur les petites élévations qui se trouvoient dans notre domaine, et elle avoit semé du grain dans les terreins bas. Elle avoit acheté quelques vaches qui nous donnoient du lait, et des brebis dont la toison nous fournissoit de quoi nous vêtir; enfin, elle avoit entiérement formé sa petite ferme sur le modele de celles qui nous environnoient. En se rapprochant ainsi de la simple nature, elle avoit cru s'établir sur une base solide et immuable, que les querelles sanguinaires des nations ne pouvoient détruire, et que l'intrigue des cours ne pouvoit lui enlever.

Tout fut anéanti en un moment. Il paroissoit que le ciel avoit particuliérement choisi notre petite propriété comme l'objet de sa vengeance; car elle avoit plus souffert que tout ce qui étoit autour de nous. Il n'étoit pas resté un seul arbre debout; pas une haye, pas une borne, qui ne fut renversée ou déplacée, le chaos avoit repris sa place, comme pour nous punir de l'ordre que nous y avions établi, et des soins que nous avions pris, pour en

faire un séjour délicieux. Je m'arrêtai peu à ces choses-là, mais je songeai à ma femme et à mes enfans. Ils m'intéressoient seuls, il étoit question de leur existence. L'idée seule de ce qui pouvoit leur être arrivé, remplissoit mon ame d'une secrete horreur, et glaçoit tous mes sens. Je descendis la montagne. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés et sans faire de longs détours, que je pus parvenir jusques dans la plaine, tant la surface du terrein avoit été changée. Ma frayeur fut encore plus grande, lorsque j'apperçus les animaux de toute espèce qui avoient été écrasés par la grêle, ou entraînés par les eaux. Enfin, mes alarmes redoublèrent, en reconnoissant parmi ces animaux des créatures humaines mortes ou blessées. Je ne m'arrêtai point pour voir si elles étoient encore dans le cas d'avoir besoin de secours, la pensée qui m'occupoit ne laissoit dans mon ame aucune place pour un sentiment général d'humanité.

Un peu plus loin, j'apperçus le corps d'une femme qui paroissoit avoir été frappé de la foudre. Auprès d'elle étoit un jeune enfant, âgé d'environ six ans. Je ne pus m'empêcher de la consi-

dérer de plus près, je pensai tout-à-coup à Louise, cette douce et charmante enfant, le portrait de sa mère ; la taille de celle que je voyois étoit la sienne, la couleur de la robe étoit la même que celle de l'habillement que portoit ma Louise, la dernière fois que je l'avois vue. Sa figure étoit tournée vers la terre. Je la retournai, afin de m'assurer si c'étoit ma fille. Son corps conservoit encore sa chaleur naturelle, il n'y avoit qu'un moment qu'elle avoit rendu le dernier soupir. Je la fixai en tremblant ; l'agonie de la mort avoit renversé ses traits ; mais ils étoient encore assez remarquables, pour me convaincre que ce n'étoit pas ma chère Louise.

Je ne me rappelle pas que dans aucune année de ma vie, dans aucune des vicissitudes qui ont marqué les diverses époques de mon existence, j'aie éprouvé rien de semblable à ce que j'ai ressenti dans cette occasion. Telle est la foiblesse de la nature humaine, que le dernier dégré de la douleur, celui où le cœur, déjà gonflé, est obligé de se tendre dans toutes ses parties, pour contenir la somme entière de son infortune, ne peut avoir une longue

durée. Lorsque le malheur que nous appréhendions est arrivé, ou lorsqu'il ne reste aucun espoir raisonnable de l'éviter, il semble que nous avons au-dedans de nous un principe qui nous fait regarder, avec une tranquillité d'ame, approchant de la misanthropie, l'état auquel nous sommes réduits; et bientôt notre cœur s'abandonne à une mélancolie sombre, et se familiarise avec les objets qui, peu avant, lui causoient la plus grande horreur. En perdant toutes nos espérances, nous perdons également notre orgueil, notre amour-propre, et tout ce qui nous faisoit chérir la vie. Mais lorsqu'au comble du désespoir nous conservons encore quelques rayons d'espoir, ou lorsque nous sommes accablés subitement par une grande calamité, c'est alors que toutes les facultés de l'ame se trouvent dans une contention, un tumulte, un bouleversement, dont les effets sont au-dessus des forces accordées à notre nature.

C'est dans cette situation inexprimable que je me trouvai, lorsque je me penchai vers le corps de celle que je croyois être ma Louise, et lorsque je brûlai d'impatience d'acquérir la cer-

titude du plus grand de tous les malheurs. La cessation de cet état violent, fut aussi remarquable que sa durée avoit été terrible. Il ne fallut qu'un instant pour que mon ame reprît sa première assiette; le sentiment de la douleur disparut, et me laissa aussi calme que s'il n'avoit jamais existé. Je frappai des mains dans l'excès de ma joie et de mon étonnement, tant je croyois être sûr de mon malheur; je laissai là le corps de cette infortunée, le cœur dégagé d'un poids immense, et je précipitai mes pas vers mon habitation, afin de m'assurer promptement si ma joie n'étoit pas prématurée.

Enfin j'arrivai. Je trouvai toute ma famille assemblée à la porte. Marguerite avoit eu pour moi les mêmes inquiétudes, les mêmes appréhensions que j'avois eues moi-même. Nous volâmes dans les bras l'un de l'autre. Elle me serra étroitement dans les siens, la tête penchée sur moi, et cherchant à étouffer ses sanglots. J'embrassai mes enfans les uns après les autres, mais Louise fut celle que je caressai avec plus de plaisir. Ne vous est-il rien arrivé, papa? êtes-vous sains et saufs, mes enfans?

Voilà ce que nous ne cessions de répéter de part et d'autre. Quelqu'un qui n'auroit pas su ce qui se passoit dans nos cœurs, auroit été grandement étonné de nos transports de joie, en nous voyant environnés de ruines et de malheurs. Après un moment d'intervalle, cependant, nous ouvrîmes les yeux, et nous commençâmes à réfléchir sur notre nouvelle situation. Marguerite et moi, nous cherchions à démêler, dans les yeux l'un de l'autre, les sentiments qui nous animoient dans cette terrible crise. Prenez courage, mon ami, me dit Marguerite, ne vous laissez pas entièrement abattre par le malheur qui vient de nous arriver! et il y avoit, dans le ton dont elle prononça ces mots, un mélange de compassion, de tendresse et d'anxiété, qui fit sur moi l'impression la plus sensible et la plus délicieuse.

Non, Marguerite, lui répondis-je, avec une vivacité qui tenoit de l'enthousiasme, non, je ne suis point accablé, c'en est fait, je ne perdrai plus courage. L'infortune ne sera rien pour moi, aussi long-temps que je serai entouré de ma femme et de mes enfans. Je reconnois la folie qui, pendant

quelque temps s'étoit emparée de moi. Au milieu des biens réels dont la providence me combloit, je me créois des maux imaginaires. Maintenant, mes yeux sont ouverts ; avec quelle facilité nous oublions les avantages qui sont près de nous, et dont nous regardons la possession comme assurée ! L'aventure de ce matin a réveillé mes sens assoupis. Je suis maintenant guéri de ma folie, j'ai appris à connoître le prix des jouissances que je trouve au sein de ma famille ; et puisque je revois mon épouse et mes enfans, je n'ai rien perdu. L'or, les bijoux, les meubles précieux, ne sont plus que de l'ordure et de la poussière à mes yeux. Un cœur bon et généreux, un amour et une amitié réciproques, et tous les sentiments qui caractérisent notre nature, voilà les objets dignes de notre attachement. A quoi servent le rang et les dignités, le respect de la multitude, et l'encens des sots ? C'est à moi à juger de ce que je vaux, et le mérite d'un homme, est tout entier dans les qualités de son ame, dans ses vertus qu'aucune puissance ne peut lui enlever, et dont l'adversité ne peut le dépouiller. Tout ce qu'il doit à des circonstances

étrangères à lui-même, n'est qu'une illusion trompeuse. Je préférerois ces douces et innocentes créatures, lors même qu'elles seroient couvertes de haillons, aux enfans des rois entourés de toute leur pompe, et brillants de tous leurs ornemens. Je suis fier d'être leur père, et quels que soient mes torts personnels, l'univers m'aura l'obligation de leur avoir donné l'existence. Je les aime à cause de leurs bonnes qualités. Celui qui aime, et qui est chéri, ainsi que je le suis, par des êtres aussi purs et aussi vertueux, et qui vit au milieu d'eux, est un insensé, s'il ne se croit pas heureux. Je sens que dans la situation où je me trouve, je suis aussi inébranlable, que les colonnes de la création; et rien de ce qui n'affecte pas leur existence, ne peut désormais me causer la moindre terreur.

Marguerite me regardoit avec un plaisir mêlé d'étonnement. C'est à présent, me dit-elle, que vous justifiez l'opinion que j'ai toujours eue de vous. A-présent vous êtes l'homme que je m'honorerai, plus que jamais, d'appeler mon époux. La mélancolie à laquelle vous vous êtes livré jusqu'à ce moment, étoit une sorte de luxe, et il

nous faut renoncer à tous les objets de luxe. Vous serez désormais notre protecteur et notre ami.

Après avoir achevé, elle me prit par la main, et elle me proposa d'aller examiner avec elle l'état dans lequel se trouvoit notre propriété. Il ne restoit plus qu'un sentier qui fut praticable, et encore jusqu'à une certaine distance. Le spectacle étoit effrayant. Rien n'avoit été épargné. Toute une province avoit été ravagée. Les grains, les fruits, une grande partie des arbres, et une quantité considérable de bétail, avoient disparu. Des hommes qui, le matin encore étoient dans l'abondance, se trouvoient maintenant ruinés, et privés de leur récolte, sans savoir encore par quels moyens ils pourroient rendre à la terre sa fertilité; ceux qui étoient dans l'aisance, ignoroient où ils pourroient trouver leur subsistance du moment; enfin, la classe la plus pauvre, qui vit au jour le jour, ne voyoit devant elle que la faim et la mort. Nous vîmes plusieurs de ces malheureux qui se livroient au plus violent désespoir.

Notre perspective n'étoit guères plus belle que la leur, et cependant nous étions loin de nous désoler comme

eux ; nous n'étions sensibles qu'au bonheur d'avoir échappé, les uns et les autres, aux dangers qui nous menaçoient. Comme mon erreur, relativement aux douceurs et aux agrémens de la vie, avoit été longue et profonde, la révolution qui s'opéra dans mon esprit, produisit des effets plus remarquables. Nous ne pûmes pas être insensibles au désastre qui nous étoit commun avec nos voisins, mais notre douleur étoit sobre, et ne ressembloit aucunement au découragement.

La première chose que nous avions à faire, dans la circonstance présente, étoit d'examiner sérieusement l'état actuel de nos affaires, et de calculer nos ressources pour l'avenir. Je me livrai à ce travail, de concert avec Marguerite, avec un zèle et une application, qui non-seulement faisoient un parfait contraste avec la conduite que j'avois tenue depuis mon arrivée en Suisse, mais qui surpassoient tout ce que j'avois fait dans ce genre, depuis que j'étois au monde. Le résultat de cet examen fut que, malgré que tout espoir de récolte pour cette année fut évanoui, nous n'étions cependant pas tout-à-fait dépourvus des moyens immédiats de subsister.

Les ressources qui nous restoient, soit en argent, soit en provisions, jusqu'à la récolte, étoient encore entières. Aucun de nos instrumens aratoires n'avoit été endommagé. La terre, loin d'être appauvrie, avoit acquis, par cet accident, un nouveau dégré de fertilité. Notre perte se réduisoit au revenu d'une année de notre capital, et à la partie de ce capital, qui avoit été employée en achat de bestiaux que la tempête avoit détruits, et cette perte pouvoit être aisément réparée par des efforts redoublés, et par une économie encore plus sévère. Mais il nous fut impossible de nous procurer les grains et les secours nécessaires pour donner à la terre la culture extraordinaire dont elle avoit besoin, et préparer une nouvelle récolte; et la privation de ces moyens occasionna une révolution complette dans nos affaires.

Avec beaucoup d'économie, Marguerite avoit eu bien de la peine à soutenir sa famille, lorsque tout alloit bien, mais le choc que nous venions d'éprouver avoit dérangé tous ses calculs. A la vérité, nous n'étions pas les seuls, plusieurs de nos voisins étoient aussi embarrassés que nous. Mais ils avoient

avoient un avantage que nous n'avions pas, et qui étoit d'une grande importance dans la circonstance actuelle, ils étoient nés dans le pays qu'ils habitoient.

Les cantons de la Suisse sont souvent exposés à ces dévastations, causées par l'inclémence des saisons et par les tempêtes; et l'on a la précaution dans ce pays, lorsque la récolte a été abondante, de mettre en réserve, dans des magasins publics, de quoi suppléer aux besoins du peuple, dans les années de disette. Ces magasins sont sous la surveillance et à la disposition des magistrats, et les habitans sont accoutumés à les regarder comme des dépôts où ils sont assurés de trouver une ressource dans les occasions telles que celle-ci. Il est vrai que, de mémoire d'homme, on n'avoit pas vu un ouragan aussi terrible, et aussi désastreux que celui-ci, et il étoit hors de doute que les magasins seroient insuffisans pour satisfaire aux besoins de tous les habitans qui avoient souffert.

La tempête avoit détruit une étendue de pays de plusieurs lieues de circonférence. Le canton de Soleure, plusieurs cantons voisins, et particulière-

ment celui de Berne, avoient été le théâtre de ce terrible fléau. Le nombre de ceux qui se trouvoient entiérement ruinés, se portoit, dans notre canton seulement, à plus de dix mille. Tous les chefs de famille avoient abandonné leurs femmes et leurs enfans dans les habitations qui n'avoient reçu d'autre dommage que quelques vîtres cassées, et s'étoient rendus au chef-lieu du gouvernement, pour réclamer des secours; et ceux-là seuls composoient une foule immense, qui menaçoit d'assiéger les magasins, et même les magistrats. Ceux-ci examinèrent, avec scrupule, les demandes d'un chacun; l'intention du gouvernement étant, autant qu'il en auroit le pouvoir, de fournir à ces malheureux, non-seulement les moyens de subsister, mais encore de tirer du trésor public les avances nécessaires pour les mettre en état de remplacer le bétail qu'ils avoient perdu, et de reprendre, avec une nouvelle vigueur, leurs travaux accoutumés. Tous ces infortunés ne doutoient pas de la bienveillance du gouvernement, mais l'attente et l'incertitude qui en est la compagne habituelle, les rendoient impatiens et tumultueux.

Je fis ma réclamation comme les au-

tres, mais j'essuyai un refus formel. On me répondit de la manière la plus dure, qu'ils n'en n'avoient pas assez pour leurs concitoyens, et qu'ils n'avoient rien à donner à des étrangers. Je sentis, en ce moment, toute l'humiliation attachée à la qualité d'étranger, et la différence de ma position actuelle avec celle dans laquelle j'étois placé dans mon pays natal. Je vivois alors au milieu d'hommes, pour qui le respect, qu'ils avoient pour mon nom et pour ma famille, étoit un devoir et une habitude. Ils avoient été, pendant plusieurs années, les témoins et les admirateurs de la manière splendide avec laquelle je vivois; ils connoissoient les vertus de Marguerite; ils prenoient intérêt à tout ce qui nous concernoit, et ils nous regardoient comme leurs patrons et leurs amis. Nous les avions quittés, parce que nous n'avions pu supporter l'idée de déchoir d'un rang élevé, à la condition d'un simple particulier Nous aurions pu continuer de vivre au milieu d'eux, et si nous n'avions pu y paroître dans l'affluence, nous aurions au moins continué de jouir de leur affection et de leur respect. Ici, au con-

traire, notre rang et notre conduite n'étoient pour nous d'aucun secours. Depuis le revers de fortune qui nous avoit forcé de nous réfugier en Suisse, Marguerite avoit vu très-peu de monde, et avoit pris soin de cacher, à ceux qu'elle connoissoit, tout ce qui avoit rapport à notre ancien état Nous étions d'ailleurs trop récemment établis dans le pays, pour avoir pu donner à ses habitans une opinion avantageuse de nos qualités personnelles. Tout ce qui frappoit leurs yeux, c'étoit un père de famille malheureux et désespéré, et une mère qui, sous les dehors de la simplicité et de la modestie, laissoit appercevoir qu'elle avoit été élevée dans une condition plus élevée. Et puis il faut s'attendre qu'un homme, nouvellement arrivé dans un pays, qui a renoncé à ses anciennes liaisons, et qui a quitté le lieu de sa naissance, élevera toujours contre lui des préjugés défavorables. Les hommes, au milieu desquels il sera venu habiter, seront toujours disposés à croire que les motifs qui lui ont fait abandonner sa patrie, appartiennent à un caractère inconstant et léger, s'ils ne tiennent pas à des causes plus graves et plus déshonorantes.

La conséquence de tout ceci fut que la calamité qui nous avoit été si fatale, ainsi qu'à la plupart des habitans de la province, nous força d'émigrer une seconde fois. La jalousie que nous inspirions devint tous les jours plus remarquable et plus alarmante. Quoique les distributions de secours faites par ordre du gouvernement, n'eussent pas occasionné, dans le prix des denrées, une augmentation aussi forte, qu'on avoit lieu de le craindre. Nous étions regardés comme des étrangers qui dévoroient les subsistances des habitans du pays; les marchands n'osoient pas nous vendre, et ceux qui étoient présents ne pouvoient s'empêcher de laisser éclater leurs murmures, et souvent de nous prodiguer des injures. Un matin que nous délibérions sur le parti que nous avions à prendre dans cette circonstance, nous reçûmes la visite de deux officiers publics, qui nous signifièrent un ordre du sénat de quitter sur-le-champ le territoire de l'état. Il est de l'essence des mesures coërcitives, d'expulser, d'emprisonner, de mettre en liberté ceux sur lesquels on juge à propos d'exercer un droit de surveillance, sans s'embarrasser du dommage qu'ils peu-

vent en souffrir, ni de ce qui peut résulter, pour leur santé ou pour leur vie, de la peine qu'on leur impose. On nous donna depuis six heures du matin jusqu'à midi, pour faire les préparatifs de notre départ. Nos gardes m'accordèrent néanmoins trois jours pour arranger mes affaires, mais à condition que mon épouse et mes enfans partiroient sur-le-champ comme une garantie de mon éloignement. Mais cette indulgence ne pouvoit m'être d'aucune utilité, attendu que dans l'état où se trouvoit le pays, après cette terrible catastrophe, il auroit été impossible de trouver un acquéreur pour ma petite propriété, et que s'il s'en trouvoit un, ce ne seroit qu'à des conditions extrêmement préjudiciables pour moi. Je ne sais comment nous nous serions tirés de cet embarras, si un membre du sénat, notre voisin le plus proche, et qui avoit été frappé d'admiration pour les vertus de Marguerite, et touché de compassion pour ma famille, n'étoit venu me voir un instant après l'arrivée des deux officiers publics, et ne m'avoit offert généreusement de se charger de ma propriété, et de m'avancer l'argent nécessaire pour sortir du pays. Cette

offre, qui auroit paru toute simple dans des temps ordinaires, étoit la preuve la moins équivoque d'un caractère généreux et désintéressé, dans un moment où chacun avoit besoin de ses capitaux pour ranimer l'agriculture, et réparer les pertes qu'il avoit essuyées. J'acceptai son offre, et quant au remboursement de la somme qu'il me prêtoit, je lui indiquai le ministre de France, près les cantons unis, qui, comme je n'en doutois pas, s'empresseroit d'acquitter cette somme, imputable, comme de raison, sur la valeur de ma propriété.

CHAPITRE IX.

Mes affaires étant ainsi arrangées, je dis adieu à mon habitation, et je partis, le même jour après midi, avec ma femme et mes enfans. Le soir, nous arrivâmes à Basle, où l'on nous permit de passer la nuit, et, le lendemain matin, nous fûmes conduits par des gardes, jusqu'au-delà de la porte de la cité qui regarde le nord, où ils nous laissèrent, en nous réitérant la défense, sous les peines les plus rigoureuses, de remettre le pied sur le territoire de la république helvétique, avant l'expiration d'une année.

Marguerite et moi nous avions déjà formé notre plan. Nous commençâmes par renvoyer nos deux domestiques. Mon état n'exigeoit plus de secours, et l'enfant n'avoit pas besoin de nourrice. Ce fut moi qui proposai cette mesure. Il s'étoit opéré dans mon esprit un changement remarquable, j'étois déterminé à me contenter de mon état, et à seconder, d'une manière active,

les efforts de Marguerite pour le soutien de ma famille. Ce fut une chose extrêmement pénible pour nous, de nous séparer de nos deux anciens serviteurs, accoutumés à nous, et que nous regardions plutôt comme des amis que comme des mercénaires, mais l'impérieuse nécessité l'exigeoit. Diminuons nos besoins, disois-je à Marguerite, si nous voulons vivre plus heureux, je travaillerai pour vous et sous vos ordres. J'ai appris dans ma jeunesse à supporter la fatigue, quoique le genre de fatigue, auquel on me préparoit, ne fut pas celui qu'il me faut maintenant endurer; pour vous, ma chère amie, qui avez toujours été habituée à une vie active, vous n'aurez, je le sais, aucune repugnance à vous charger de ce nouveau soin. Tâchons de nous accommoder aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Il est probable que nos enfans sont destinés à vivre du travail de leurs mains, eh bien! ils apprendront de nous à supporter leur sort avec patience, et à vivre dans l'indépendance.

L'objet qui nous occupa ensuite, fut le choix du lieu de notre résidence. Marguerite proposa le lac de Co

tance. Elle avoit beaucoup entendu parler de la richesse et de la beauté des environs de ce lac, et puisque nos moyens, plus encore que notre inclination, ne nous permettoient pas de nous procurer des plaisirs dispendieux, il étoit juste que nous recherchassions ceux que la nature nous offroit sans aucuns frais. Ce rafinement étoit hors de ma portée, et il sert à prouver la supériorité que Marguerite avoit sur moi, tant pour l'esprit què pour le courage. Le parti vertueux que je venois d'adopter, étoit le résultat d'un violent effort sur moi-même, j'avois plutôt pris la résolution d'être heureux, que je n'avois réussi à me croire tel. La tendresse que j'avois pour mes enfans étoit très-sincère; je n'aurois pas balancé, un instant, entre eux et tous les biens de l'univers. Mais la vanité et l'ostentation étoient des habitudes de mon ame, et faisoient partie de son essence. Ce n'étoit jamais sans de nouveaux efforts que je pouvois les chasser de mon esprit, et empêcher qu'ils ne fussent les objets les plus constants de mes vœux et de mes espérances. Je ne pouvois, comme Marguerite, me familiariser avec les idées de la pauvreté, et repaître mon

imagination des plaisirs qu'elle procure. Si je me réconciliois avec mon état, c'étoit avec une roideur qui déceloit tout ce qu'il m'en coûtoit pour cela. Enfin, la tranquillité dont je paroissois jouir, étoit un état qui ne m'étoit pas naturel ; mon cœur ne pouvoit s'y maintenir, qu'au moyen d'une force toujours agissante qui l'y assujétissoit, et dont il étoit toujours prêt à s'échapper. Enfin, j'avois reçu de l'expérience une sévère leçon, et j'étois résolu d'en profiter, quelque chose qu'il pût m'en coûter pour me résigner à mon sort.

Nous prîmes, sans hésiter, la route du lac de Constance. Ce voyage, qui fut au moins de quarante lieues, nous enleva une grande partie de la somme qui nous avoit été prêtée par le sénateur de Berne. Mais cet homme obligeant s'étoit engagé à vendre notre propriété, et à nous fournir l'argent nécessaire pour nous faire subsister, dans le cas où l'époque de la vente seroit trop éloignée. Nous avions la plus entière confiance dans sa bonne foi, et nous voyions sans inquiétude le temps qui devoit nécessairement s'écouler entre notre bannissement et le moment

où nous serions de nouveau en état de former un autre établissement.

A notre arrivée à Constance, nous trouvâmes une lettre de notre ami ; et quoiqu'il ne nous envoyât aucun supplément de fonds, ce qu'il nous écrivoit étoit si encourageant, qu'après avoir pris un repos de quatre jours, nous nous déterminâmes à nous transporter de l'autre côté du lac, afin de chercher une situation et une petite propriété qui nous convinssent. La rive occidentale du lac, à l'exception de la ville même de Constance, faisoit partie des *pays conquis* des cantons unis ; et la rive orientale dépendoit du gouvernement de la ville. C'est sur ce territoire que nous nous proposâmes de fixer notre résidence, et nous n'eûmes pas le plus léger doute que bientôt nous ne fussions en état d'acquérir et de prendre possession du site que nous aurions choisi.

Ainsi, quoiqu'obligés de prendre, encore une fois, la fuite par une suite de notre mauvaise fortune, et quoique nous fussions forcés d'abandonner, pour une terre inconnue, des lieux que l'habitude nous avoit rendus chers, ou que de tendres souvenirs rendoient intéres-

sans, nous ne succombâmes point sous le poids de l'adversité. Ce déplacement ne ressembloit aucunement au dernier; il s'en falloit bien que la Suisse nous fût aussi chère que l'étoient pour nous les riches vallées de Saint-Léon. Je n'étois pas tourmenté par mes remords, au dégré où je l'étois à cette époque; Marguerite n'avoit plus à déplorer l'état fâcheux et humiliant dans lequel j'étois tombé. Enfin, ce changement de fortune, quelque malheureux qu'il fût, n'étoit rien en comparaison du premier. La tranquillité d'ame, dont je jouissois, étoit une chose nouvelle pour moi, et avoit, à mes yeux, tous les charmes de la nouveauté. Mon épouse et mes enfans s'en ressentirent; ils furent d'abord étonnés de ma sérénité, et ensuite ils acquirent eux-mêmes, par dégrés, une aimable gaieté à laquelle ils étoient, depuis long-temps, peu accoutumés.

Ces heureuses dispositions contribuèrent beaucoup à nous rendre notre voyage infiniment agréable, et je ne me souviens pas d'avoir, dans aucune circonstance de ma vie, goûté un plaisir plus pur et plus vrai. Le lac lui-même offre un superbe spectacle, et

ses environs sont fertiles et agréables. Les bords sont couverts de villes, de villages, de maisons de campagne et de monastères, en assez grand nombre pour varier le tableau, mais pas trop considérable pour charger le paysage, diminuer les charmes d'une vue champêtre, et déranger les grands traits de la nature. Nous cotoyâmes long-temps les bords du lac, afin d'examiner, avant de débarquer, le lieu qui paroîtroit réunir les qualités que nous desirions pour y fixer notre séjour. On étoit au commencement de l'automne. L'air étoit doux et humide; les arbres étoient ornés du plus riche feuillage; et les coteaux, couverts de vignes, présentoient à l'œil un assemblage de couleurs tellement variées, qu'il seroit difficile de trouver dans la nature, ou dans les ouvrages de l'art, rien qui pût lui être comparé. Tandis que je contemplois ces objets, j'étois assis dans le bateau, au milieu de mes enfans; la nature de mes réflexions me ramena insensiblement vers eux; je les regardai avec un transport de joie, que je ne pourrois rendre que foiblement, en le comparant au plaisir qu'éprouveroit un avare, en retirant du fond

de la mer le trésor qu'il croyoit perdu.

O pauvreté, m'écriai-je, avec une émotion dont il eut été difficile d'arrêter la violence, si ce sont là les douceurs qui t'accompagnent, je laisse bien volontiers l'éclat des grandeurs, et la pompe des palais, à ceux qui aspirent après eux! Je veux me contenter désormais des plaisirs simples, et des tendres affections du cœur. Je jouirai du spectacle de l'industrie de mes voisins, et des beautés répandues autour de moi par l'auteur de la nature; je m'assoierai au milieu de mes enfans, et je placerai mon bonheur dans celui de ma famille; je goûterai des plaisirs que les richesses pourroient amortir quelquefois, sans jamais les rendre plus vifs! Non, l'opulence ne sert qu'à dépraver le sentiment, et empoisonner les sources de la véritable félicité.

Hélas! cet enthousiasme ne devoit pas être de longue durée! je savois bien en quoi consistoit le vrai bonheur, mais mon cœur n'étoit pas formé pour une vie obscure et misérable. Nous employâmes ainsi deux jours à cotoyer les bords du lac, allant souvent à terre,

soit pour varier nos plaisirs, soit pour prendre des renseignemens sur ce que nous cherchions. Le soir du second jour de notre navigation, nous fûmes frappés de la situation et de l'apparence de propreté d'une chaumière, distante environ d'un mille et demi du bord du lac; nous vîmes qu'elle étoit à vendre, et qu'elle convenoit parfaitement, du reste, au plan que nous avions formé. Elle étoit à une très grande distance de toute ville ou village, la ville la plus voisine étoit celle de Meispourg, où les évêques de Constance font ordinairement leur résidence, et elle en étoit éloignée de trois lieues au moins. Cette chaumière étoit située dans une vallée, environnée de collines, dont les sommets étoient richement boisés, et dont les côtés étoient couverts de vignes et de bled, tandis qu'un ruisseau, clair et transparent, se répandoit en serpentant dans la plaine; à une certaine distance on appercevoit des chaumières semblables, et une ouverture menagée entre deux collines, laissoit voir les bateaux qui naviguoient sur le lac. En entrant dans cette jolie habitation, nous vîmes une jeune fille de dix-neuf ans, extrêmement intéres-

sante, qui l'habitoit depuis sa naissance, et qui venoit de perdre sa mère, après une maladie qui avoit duré quatre ans. Elle étoit sur le point d'aller demeurer avec un frère, la meilleure créature du monde, disoit-elle, qui étoit marié et qui avoit un grand nombre d'enfans. Tandis que nous lui parlions, nous apperçûmes un joli garçon, âgé d'environ onze ans, qui sautoit le long de la prairie. C'étoit son neveu qui venoit l'avertir que son père et M. Henry alloient arriver dans quelques minutes. Nous attendîmes leur arrivée, et il ne nous fut pas difficile de nous convaincre que M. Henry n'étoit pas indifférent à la belle orpheline; elle avoit probablement refusé de l'épouser, tant que sa mère auroit besoin de ses services. Les jeunes amans ne purent me savoir mauvais gré de m'être éloigné avec le frère, pour lui parler de l'affaire de la chaumière. Nous parcourûmes ensemble le territoire qui en dépendoit, et nous convinmes bientôt du prix.

Quoique le but principal de notre voyage fut rempli, cependant le plaisir qu'il nous avoit procuré, nous détermina à le continuer, et à achever le

tour du lac. Nous étions bien sûrs que nous n'étions pas encore près de recevoir l'argent qui étoit nécessaire pour payer notre acquisition ; c'étoit donc un avantage autant qu'un plaisir pour nous, de passer notre temps de cette manière, puisqu'à l'agrément se joignoit l'économie. Les tableaux, qui nous environnoient, étoient propres à ranimer les sens, à inspirer la gaieté, et à rappeler les jeunes années du vieillard le plus décrépit. Au milieu de ces scènes charmantes, nous oubliâmes nos chagrins ; elles firent sur nous l'effet d'un bain salutaire, dont on sort plus agile et plus dispos qu'on n'y étoit entré. Après avoir choisi, comme nous le pensions alors, le lieu de notre résidence future, nous nous occupions de tous les accessoires qui devoient l'accompagner. Nous nous représentions que pauvreté et santé ne pouvoient manquer d'avoir leurs avantages. Les richesses de la nature étoient les nôtres, et l'opulence ne pouvoit rien ajouter à la solidité du titre, en vertu duquel nous en jouissions. Nous nous promettions de ne jamais renoncer aux douces affections de l'amour, de l'amitié et de la tendresse paternelle,

dégagés de tous les embarras du monde, et revêtus de cette simplicité rurale, qui est son élément naturel.

Notre voyage autour du lac dura six jours, après lesquels nous retournâmes à Constance. Nous nous attendions à trouver, en arrivant, une seconde lettre du bienfaisant sénateur, mais notre espoir fut trompé. Notre imagination nous fournit aisément une foule de motifs pour excuser son silence, et le plus naturel étoit qu'il ne nous avoit pas écrit, parce qu'il n'avoit rien d'important à nous apprendre. Ce retard fit sur nous peu d'impression dans les premiers jours; mais comme le temps s'écouloit, et que le silence de notre protecteur continuoit, nos affaires prirent une apparence plus sérieuse. Le peu d'argent que nous avions apporté dans notre exil, approchoit de sa fin. Nous avions vécu avec frugalité, mais notre économie n'avoit pas été, dans le principe, aussi sévère qu'elle auroit dû l'être, et telle que nous en sentions maintenant la nécessité. Nous avions loué deux petites chambres dans une ruelle obscure de la ville de Constance. Nous nous consultions sur le parti que nous avions

à prendre dans cette circonstance, lorsque nous apprîmes la mort subite de la personne sur les bontés et les démarches de laquelle reposoit notre existence.

Son neveu et son héritier étoit un homme dont nous n'avions pas entendu parler avantageusement pendant notre séjour dans le pays, et dont le caractère étoit l'opposé de celui de son oncle. En un mot, on nous l'avoit dépeint comme un homme sans principes, fâcheux, égoïste, et d'une humeur litigieuse, qui ayant souffert, dans sa jeunesse, tous les maux attachés à la pauvreté, ne négligeoit aucun moyen, quelque déshonorant qu'il fût, de s'enrichir aux dépens des autres. Il y avoit déjà quelques semaines qu'il étoit en possession de l'héritage de son oncle, et il étoit probable que les lettres, que nous avions écrites à notre protecteur, étoient tombées entre ses mains. Tout cela ne nous faisoit augurer rien de favorable de la conduite qu'il tiendroit avec nous. La première chose qu'il y avoit à faire, étoit de lui écrire; c'est ce que je fis. Je l'instruisis de la transaction qui avoit eu lieu entre son oncle et moi, et je lui fis

entendre qu'il étoit indispensable que nous en vinssions, le plus promptement possible, à une conclusion définitive. Je lui fis le tableau le plus pathétique de l'état d'opulence dans lequel j'avois passé plusieurs années de ma vie, et des circonstances fâcheuses auxquels j'étois réduit avec ma famille. J'invoquai sa justice et sa générosité en faveur d'un infortuné banni, que des circonstances malheureuses empêchoient de faire lui-même ses affaires.

Je ne reçus aucune réponse à cette lettre. Dans l'incertitude sur la cause d'un silence aussi extraordinaire, j'en écrivis une seconde. Ce nouveau malheur fit sur moi la plus vive impression. Il m'étoit défendu, sous peine d'un emprisonnement perpétuel, de retourner sur le territoire de la république, et je ne connoissois personne à qui je pus confier mes intérêts. J'étois entiérement étranger à Constance, et l'état déplorable dans lequel j'avois été plongé pendant une partie de mon séjour en Suisse, mes chagrins et la solitude dans laquelle je vivois, m'avoient empêché d'y former aucune liaison. La personne qui venoit de mourir étoit la

seule qui eut montré de l'inclination à avoir des rapports avec moi, et le silence de son héritier étoit une indication trop certaine des hostilités qu'il méditoit contre nous. Je ne voyois plus pour ma malheureuse famille que la misère, la faim, le désespoir et la mort. Réduits à cet état de détresse et d'abandon, que pourrions-nous faire? Quel parti pourrions-nous prendre? nous n'avions pas même de quoi nous procurer les instruments nécessaires pour entreprendre le travail le plus vil, et si nous en avions eu le moyen, pouvois-je l'employer à cela? pouvois-je me résoudre à priver mes enfans de leur dernière ressource, lorsque j'avois encore l'espoir de recevoir l'argent que j'attendois? Enfin, pouvois-je, en les soumettant à un travail journalier et perpétuel, les conduire au dernier dégré de l'ignorance et de la dégradation? Non, je ne pus me résoudre à cette terrible extrémité, et je me déterminai à tout risquer, plutôt que d'en venir là. Voilà quelles étoient mes réflexions, et dans cette seconde lettre, j'exprimai toute la douleur dont mon ame étoit pénétrée.

A la fin, on me répondit. L'héritier

de mon protecteur m'écrivit qu'il n'avoit aucune connoissance de l'affaire dont je lui parlois, qu'il étoit entré en possession du bien dont je lui faisois la description, en même-temps que des autres parties de l'héritage de son oncle, et qu'il le regardoit comme le sien propre, ainsi que le reste; qu'il avoit découvert, en examinant les papiers de son oncle, que celui-ci m'avoit avancé une somme d'argent qu'il étoit autorisé à regarder comme une dette, et qu'il étoit en droit de me poursuivre en justice, pour en obtenir le recouvrement; mais qu'il vouloit bien cependant m'en croire sur ma parole, et regarder la somme en question comme ayant été donnée, et hypothéquée sur la propriété dont je parlois; que dans ce cas je devois me regarder comme très-heureux d'avoir pu obtenir même cette somme, dans un temps où, sans l'humanité et la foiblesse de son oncle, j'aurois été forcé de vendre mon bien presque pour rien. Il m'avertissoit, en même-temps, que cette générosité de sa part étoit conditionnelle, et dépendoit uniquement de la conduite que je tiendrois, et qu'il la rétracteroit, si je lui donnois sujet de s'en repentir. Il

ajoutoit qu'il ne faisoit aucun cas de mes menaces et de mes ordres, et que la moindre démarche que je ferois pour le poursuivre, seroit le signal de ma ruine.

Le style de cette lettre ne pouvoit venir que d'un parfait scélérat. Le lâche ! parler, menacer d'une ruine complette un homme qui n'avoit plus rien à perdre ! Au moment où cette lettre arriva, il ne me restoit plus rien de l'argent que j'avois apporté de Suisse. J'étois arrivé, presque sans m'en appercevoir, à ce dernier dégré de pénurie et de misère. Voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de ce misérable, j'aurois été presque tenté d'aller trouver celui qui me dévouoit avec tant de barbarie, moi et ma famille, à une mort certaine, et me faire justice moi-même de ses lâches procédés. Mais il étoit désormais trop tard. Je ne pouvois pas laisser, à ma femme et à mes enfans, de quoi subsister pendant mon absence, en supposant même que je partisse pour cette dangereuse expédition, sans prendre un sou avec moi. Je me déterminai donc à rester, et à périr avec eux, si nous étions condamnés à périr.

Nous

Nous étions parvenus à un tel dégré de misère, que les ressources les plus misérables et les plus précaires étoient mises en usage. Si j'avois pu seulement prévoir, à temps, la situation désespérée où nous nous trouvions, il n'est pas improbable que quelques-uns des talens que j'avois acquis dans ma jeunesse, n'eussent pu suffire pour nous faire subsister d'une manière honorable. Mais l'incertitude de ma situation, et le peu d'habitude où j'étois de regarder les talens que j'avois acquis comme susceptibles de produire quelque bénéfice, firent que je n'y pensai que lorsque je fus absolument hors d'état d'en tirer quelqu'avantage. Je me trouvai trop heureux, par conséquent, d'avoir recours au travail de mes mains, et je fus demander de l'emploi au jardinier du palais épiscopal. Ce genre d'occupation fut le seul auquel je songeai, parce qu'il avoit fait une partie de mes amusements pendant les dix années que j'avois vécu retiré dans le Bordelois. Afin de mieux me conformer à ma situation, je changeai une partie de mes habits, pour d'autres plus analogues à l'emploi que je sollicitois. Ce ne fut qu'après avoir

épuisé toutes mes ressources que cette idée me vint dans l'esprit, par un pur hasard.

Marguerite, quoique pénétrée de l'horreur de notre situation, s'étoit, comme elle en est convenue depuis, imposée le plus rigoureux silence, dans la crainte que mon esprit, facile à s'irriter et à s'enflammer, n'occasionnât quelque accident fâcheux à ma santé, et aussi parce qu'elle étoit convaincue que la suite des événemens m'ameneroit naturellement à prendre un parti que, pour tout au monde, elle n'auroit jamais conseillé. C'étoit pour elle la plus délicate de toutes les épreuves; l'état d'insanité, dans lequel j'avois été plongé pendant si long-temps, l'obligeoit de contempler, en silence, les progrès de notre misère, et d'attendre, avec une sérénité apparente, les atteintes de la la faim et du besoin qui menaçoient de nous conduire au tombeau.

Pour moi, la révolution, qui s'étoit opérée dans mon esprit, étoit assez complette pour me faire regarder, avec un œil de mépris, les préjugés orgueilleux attachés au rang et à la noblesse, qui autrefois avoient été mes idoles. Je me soumis tristement, mais sans murmu-

rer, à la nécessité à laquelle ma destinée m'avoit réduit. Je regardai ce malheur comme une suite naturelle de mes anciens torts, et je trouvai une sorte de douceur à expier ainsi, avec la sueur de mon front, les fautes que j'avois commises. Si j'avois été seul réduit à cette condition humiliante, ou si le produit de mon travail avoit été suffisant pour nourrir ma famille, et donner de l'instruction à mes enfans, je puis affirmer hardiment que la conséquence la plus directe de mon humiliation auroit été de faire taire les reproches de ma conscience, et de me réconcilier avec moi-même. Mais lorsque revenu de mon travail avec le gain de ma journée, je reconnus qu'il n'étoit pas même suffisant pour procurer à ma femme et à mes enfans les alimens de première nécessité; alors mes sensations ne furent plus les mêmes, le découragement s'empara de moi. Après les fatigues du jour, je ne pus goûter le repos de la nuit. Je pleurai comme une femme, en songeant à l'avenir, et à ce qu'alloit devenir ma famille. J'arrosai mon chevet de mes larmes. Souvent lorsque je croyois tout le monde endormi, je donnois un libre cours à mes

sanglots. Marguerite m'entendoit quelquefois, et cherchoit, par les discours les plus obligeans et les plus tendres caresses, à calmer mon agitation. J'ai dit tout-à-l'heure que mes gages ne suffisoient pas pour nous nourrir. Pour y suppléer, nous fûmes obligés de vendre ceux de nos habits qui ne nous étoient pas immédiatement nécessaires. Que seroit-ce donc, lorsque cette ressource seroit épuisée, et lorsqu'avec ces habits, qu'il faudroit remplacer, nous serions encore obligés d'acheter des aliments pour nous nourrir, et louer un asyle pour nous mettre à couvert?

CHAPITRE X.

VOILA les besoins que je voyois s'approcher à grand pas; mais un autre malheur que je n'avois pas prévu, et qui devoit être plus accablant, nous menaçoit encore de plus près. Le genre de vie que je menois, et qui m'étoit si étranger, l'excessive fatigue que j'endurois, la chaleur de la saison, l'inquiétude, et le défaut de sommeil, toutes ces causes réunies me donnèrent une fièvre, dont la violence, plus que la durée, me réduisit à l'état de foiblesse le plus complet. Dans le principe de ma maladie, je sentis le danger où j'étois, et comme la vie ne pouvoit plus avoir de charmes pour moi, j'en vis approcher le terme avec une sorte de satisfaction, et je soupirai après le moment qui devoit me délivrer d'une foule de maux dans lesquels m'avoit entraîné ma propre folie; mais ma résignation ne fut pas de longue durée; plus je songeois à la séparation qui alloit avoir lieu d'avec ce que j'avois de plus cher, et moins je me sentois la

force de m'y résoudre. Je ne pouvois supporter l'idée de quitter les objets qui m'attachoient encore à ce séjour terrestre; je ne pouvois consentir, sans horreur, à franchir cette barrière au-delà de laquelle tout est pour nous extraordinaire et mystérieux. Un autre ordre d'idées succéda bientôt à celui-ci, et je commençai à me reprocher mon impatience et ma lâcheté. C'étoit à mes désordres que ma famille devoit attribuer tous les malheurs qui étoient venus fondre sur elle; comment pouvois-je refuser de les partager avec elle, puisque je n'avois pas craint d'en être l'auteur? Plus les maux, que ma femme et mes enfans étoient destinés à souffrir, paroissoient grands, et plus je devois desirer de les souffrir avec eux. Le mal que j'avois pu leur faire étoit consommé, et il étoit raisonnable de supposer que, dans la suite, je serois plutôt leur ami que leur ennemi. C'étoit à moi maintenant à les consoler, à les encourager, à leur inspirer de la confiance, et à leur donner l'exemple de la philosophie et de la patience. Mon travail et mon industrie étoient aujourd'hui leur unique espérance, et quels que grands que pussent être les maux

que nous aurions à souffrir de compagnie, il étoit probable qu'ils seroient encore plus insupportables, s'ils venoient à être privés de mon assistance. Ces réflexions me rendirent mon énergie; et il y a lieu de croire que l'amour de la vie, auquel j'étois revenu, contribua beaucoup à mon rétablissement.

Ce qui me raffermit dans les dispositions où j'étois maintenant, fut une conversation que j'entendis, dans un moment où l'on supposoit que j'étois dans un état de parfaite insensibilité. Mais dans lequel, quoique je ne donnasse aucun signe de vie, j'avois conservé la faculté d'entendre et de comprendre ce que j'entendois. Charles vint auprès de mon lit, posa sa main sur la mienne, comme pour s'assurer de l'état de mon pouls, et, avec un mouchoir qui se trouvoit là, essuya la sueur qui inondoit mon visage. Il avoit appris, pendant que j'étois dans ma frénésie, à me rendre une infinité de petits services de la même nature. Après avoir rempli cette tâche, il se retira un peu à l'écart, et fondit en larmes. Sa mère vint à lui, et l'ayant attiré vers l'autre extrémité de la chambre, commença

avec lui, à voix basse, la conversation suivante :

Fais ce que je te dis, mon cher fils, descends là-bas, et vas manger quelque chose. Tu vois que ton papa est tranquille maintenant.

Je crains, maman, que cela ne dure pas, et alors il sera si tourmenté, il se retournera tant et tant, que ce sera une chose terrible de le voir.

J'y veillerai, Charles, et je t'avertirai.

En vérité, maman, il me seroit impossible de manger à présent; je mangerai tantôt.

Charles, mon ami, tâche de prendre quelque chose, autrement tu te rendras tout-à-fait malade, et si tu allois tomber malade aussi toi, j'en aurois plus que je n'en pourrois supporter.

Je ne serai pas malade, maman, je vous assure que je ne serai pas malade, mais outre que je n'ai pas d'appétit, je ne puis me résoudre à manger, quand il n'y en a pas assez pour mes sœurs.

Mange toujours, mon enfant, ne t'inquiétes pas de cela. Nous en aurons d'autre, lorsque celui-là sera mangé. Dieu est bon, et il aura soin de nous.

Je sais, maman, que Dieu est bon,

mais, malgré cela, il ne faut pas compter sur tout ce que l'on desire. Quoique Dieu soit bon, il arrive de grands malheurs dans le monde, et je crois que nous en aurons notre part.

Viens, Charles, quoique tu sois jeune, tu es le meilleur enfant du monde, tu es presque ma seule consolation; mais comment pourras-tu me consoler, si tu ne prends pas soin de toi.

Chère maman! --- Savez-vous, maman, que j'ai entendu ce vilain homme d'en bas, calculer ce que vous lui deviez pour notre loyer, et jurer qu'il vous mettroit dehors si vous ne lui payiez pas ce qui lui étoit dû. Si j'avois été un peu plus grand, je lui aurois parlé de manière à lui faire perdre l'audace de nous insulter dans notre malheur. Mais ne me sentant pas assez fort pour cela, j'ouvris la porte, j'entrai dans la chambre, et je le priai, pour l'amour de Dieu, de ne pas nous accabler dans notre infortune. Quoiqu'il soit bien laid, je saisis sa main, et la baisai; mais elle me parut dure comme du fer. Cela me fit penser à son cœur de fer, et je pleurai tant, que je crus que mon cœur alloit se

briser. A peine me répondit-il un seul mot.

Il faut le payer, Charles, et nous le payerons.

Vous saurez donc, maman, qu'en le quittant, je fus trouver le jardinier de l'évêque. Je lui demandai s'il avoit appris que mon papa étoit malade; il me dit qu'il le savoit. Il ajouta qu'il en étoit bien fâché, et il voulut savoir comment nous pouvions vivre, à présent que nous étions privés de ses gages. Je lui dis que nous étions dans une triste position, et que le maître de la maison venoit de me faire affront pour ce qui lui étoit dû de son loyer. Mais, ajoutai-je, ne pourriez-vous pas me donner quelque chose à faire, je sais sarcler et manier le rateau; je suis aussi un peu en état de piocher et de semer. Il me demanda si je savois séparer les méchantes herbes des fleurs. O certainement, lui répondis-je. Eh bien! me dit-il, je vois que vous n'êtes pas en état de faire grand chose, mais vous paroissez un bon garçon, et je vous ferai inscrire sur la liste de l'évêque. Mais, à présent, maman, je n'aurai pas le courage de travailler, jusqu'à ce que je voye papa hors de danger.

Tandis que mon pauvre Charles racontoit à sa mère cette histoire aussi simple qu'intéressante, celle-ci l'arrosoit de ses larmes, et le couvroit de baisers. Elle lui dit qu'il étoit le meilleur fils qu'il y eut sur la terre, et elle l'assura que si j'avois le bonheur d'en réchapper, elle se croiroit, avec son mari et un pareil fils, la plus heureuse femme du monde.

O mon pauvre père, s'écria Charles: depuis ce terrible ouragan, mon amour pour lui a toujours été en augmentant. Je croyois d'abord que cela n'étoit pas possible, mais il est si doux, si bon, si caressant et si patient! Je l'aimois lorsqu'il étoit de mauvaise humeur, et lorsque son esprit étoit égaré, mais pas autant que je l'aime depuis ce temps-là. Cela fait toujours plaisir de voir les gens sourire; mais personne ne sourit comme mon père; d'y penser seulement, cela me fait verser des larmes de joie. O mon papa, je vous en prie, ajouta-t-il, en s'approchant de mon lit, et avec l'accent le plus vif et le plus passionné, portez-vous bien! Portez-vous bien seulement, et nous serons si heureux! Jamais famille n'aura été plus tendre et plus reconnoissante! Lorsqu'il pro-

nonça ces mots, je fis un effort pour lui tendre la main, mais ce fut en vain; je voulus lui sourire, mais je n'en eus pas la force; mon cœur, quoique tranquille, étoit dans une foiblesse extrême, les accents de l'amour étoient restés gravés dans ma mémoire; j'avois entendu parler de détresse, mais je n'avois de sentiment distinct que celui de l'amour et de la tendresse filiale. J'étois trop foible pour pouvoir supporter les peines de l'esprit, il n'y avoit que les accents capables de répandre le baume dans mon ame, qui pussent se fixer dans ma mémoire. A dater de ce moment, je fus de mieux en mieux, et à mesure que ma santé se rétablissoit, je sentois davantage combien il étoit doux et agréable d'être le chef d'une famille aussi unie et aussi aimable.

Cependant ma convalescence fut très-lente, et ce ne fut qu'après plusieurs semaines que je pus reprendre mes occupations ordinaires. Pendant ce temps-là nos embarras pécuniaires augmentoient à chaque instant, et le travail de Charles, quelque zèle qu'il y mît, allégeoit très-peu les besoins pressans de sa famille. On pourroit croire

que l'état fâcheux de nos affaires dût retarder le rétablissement de ma santé. Cette circonstance ne produisit pas cet effet-là, du moins dans le commencement de ma convalescence. Il sembloit que l'état de foiblesse, dans lequel se trouvoit toute la machine, étoit incompatible avec les idées et les réflexions dont alors il m'auroit été impossible de soutenir l'amertume. Je voyois l'anxiété et l'affection de ma famille, et j'étois consolé. Je répondois aux sourires de Marguerite, et j'étois insensible à la douleur et à la mélancolie qu'ils exprimoient. Je n'appercevois pas que, tandis que je ne manquois de rien de ce qui étoit nécessaire à mon état, ma famille n'avoit pas même assez de pain pour se nourrir.

Les facultés de mon esprit se rétablirent, et allèrent de pair avec ma santé, et quelques précautions que l'on prît pour me cacher ce qui se passoit, j'apperçus distinctement des simptômes de famine et de désolation. Un jour, particuliérement, je remarquai en silence plusieurs signes de cette nature, mais je les remarquai avec cet esprit confus et troublé, et qui a de la peine à croire. Lorsque la nuit fut ve-

nue, ce que j'avois vu me poursuivit, et je ne pus dormir. Dès ce moment, je rassemblai toutes mes forces pour recueillir mes idées, et me mettre en état de connoître la situation de mes affaires; car telle avoit été la violence de ma maladie, que j'avois entiérement perdu l'idée de tout ce qui me regardoit, excepté des douleurs et des sensations qu'elle me causoit, et ce ne fut qu'après bien des efforts que je pus me rappeler tout ce qui m'étoit arrivé. La vérité, l'affreuse vérité se dévéloppa par dégrés à mon esprit effrayé, et je commençai par m'étonner de ce que ma pauvre femme et mes enfans eussent pu échapper à tous les maux auxquels ils avoient dû être exposés. Pendant deux heures entières cette pensée roula dans mon esprit, et plus je m'y arrêtois, et moins je concevois comment cela avoit pu se faire. A la fin, il me fut impossible de rester dans une pareille incertitude. et de contenir, dans mon sein, les réflexions qui le tourmentoient. Je me tournai vers Marguerite, et je lui demandai si elle dormoit.

Elle me répondit que non; elle avoit remarqué mon trouble, et elle me pria

tendrement de lui en dire la cause.

Combien de temps y a-t-il, lui dis-je, que j'ai été attaqué de la fièvre.

Il y aura demain un mois, me répondit-elle Elle étoit d'une nature très-maligne et très-alarmante, et je n'espérois pas que vous pussiez vous en sauver. Mais elle vous a quitté, depuis quinze jours, et j'espère, Réginald, que vous vous trouvez beaucoup mieux.

Nous sommes donc ici à Constance, et nous avons abandonné la Suisse?

Depuis trois mois, mon ami.

Je me rappelle bien la lettre que nous avons reçue de monsieur Grimseld; avez-vous reçu d'autres nouvelles, depuis ce temps-là?

Aucune.

Aucune! quoi, vous n'avez reçu aucune espèce de secours?

Mon cher Réginald, parlons d'autre chose! votre santé sera bientôt parfaitement rétablie, nos enfans se portent bien, et puisque notre mauvaise fortune n'a pas réussi à nous séparer, ni même à nous enlever un seul de nos enfans, nous aurons assez de force et de courage pour la braver. Portons notre

attention sur les perspectives plus consolantes qui s'ouvrent devant nous.

Un moment, Marguerite! j'ai encore quelques questions à vous faire. Avant de m'inviter à supporter les malheurs qui nous sont arrivés, dites-moi quels sont ces malheurs. Pendant que nous attendions des nouvelles de la Suisse, nous avons dépensé tout l'argent que nous avions apporté avec nous, et j'ai été obligé de m'engager à la journée avec le jardinier du palais épiscopal, n'est-ce pas?

En vérité, Réginald, vous n'êtes pas raisonnable! ne m'interrogez pas davantage!

Telle étoit notre condition alors, et, depuis un mois que je suis malade et hors d'état de travailler, Marguerite, qu'avez-vous fait?

Je vous assure, mon ami, que votre état m'a causé trop d'inquiétude, pour m'occuper beaucoup d'autre chose. Il nous restoit, comme vous savez, des effets dont nous pouvions nous passer, je les ai vendus; et puis Charles, notre bon fils Charles, s'est, depuis quelque temps, engagé avec le jardinier, et tous les soirs il nous apporte quelque chose, bien peu de chose, à la vérité.

Cher fils, quels enfans, quelle femme j'ai entraîné dans ma ruine ! et notre loyer, ma chère amie, vous n'avez sûrement pas pu le payer.

Non, pas en entier. J'ai été obligée d'en payer une partie.

Ah, je me souviens très-bien, comment ce cœur de rocher a abusé de notre situation !

Il ne nous a pas mis à la porte, mais il nous en a menacés plusieurs fois A la fin, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de faire un effort, et je lui ai payé, avant-hier, la moitié de ce qui lui étoit dû. Si j'avois pu reculer ce paiement, nous aurions encore de quoi vivre pendant quelque temps. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'engager à attendre, mais tout ce que j'ai pu dire n'a pu le toucher. Il m'en a beaucoup coûté pour m'abaisser à supplier cet homme, mais je l'ai fait pour vous et pour mes enfans.

Le misérable ! Ainsi, toutes les ressources que nous avions sont épuisées ?

En vérité, je ne crois pas qu'il nous reste un seul article que nous puissions vendre ; j'ai bien cherché hier ; mais je chercherai encore aujourd'hui. Ces pauvres enfans ! il faut bien leur donner de

quoi manger; leur chère a été bien mince depuis quelque temps.

Leur chère! qu'ont-ils mangé?

Du pain, rien autre chose que du pain, depuis quinze jours.

Et vous?

O mon cher Réginald, il falloit, comme vous jugez bien, que je mangeasse pour me soutenir; mais je vous assure que je leur ai dérobé, le moins que j'ai pu, de leur nourriture.

O le comble de toutes les horreurs! Marguerite, à quoi songez-vous? quoi, ma femme et mes enfans meurent de faim, et vous me parlez d'espérance et de projets! pourquoi m'avez-vous fait un mystère de ces affreux détails? pourquoi avez-vous souffert que j'appaisasse mon appétit dévorant, au dépens de la vie de tout ce qui m'est cher?

Réginald! notre intérêt même nous eut commandé ce sacrifice! c'est sur votre rétablissement que nous comptions pour notre subsistance future.

Ne m'abusez pas, je vous en conjure, Marguerite, avec de pareils discours. Vous parlez de l'avenir lorsque le présent nous ôte tout pouvoir de songer à l'avenir! nous mourons à petit

feu! nous n'avons pas de quoi vivre pour demain! Non, non, il faut avoir recours à quelque moyen désespéré; je ne resterai pas dans l'inaction, je ne verrai pas mes enfans mourir les uns après les autres. Non, j'en atteste le ciel, quoique je périsse de faim, comme Ugolino, je ne suis pas comme lui renfermé dans un cachot. Le monde est ouvert devant moi; son champ est vaste; les ressources qu'il offre à l'homme de courage, réduit au désespoir, sont innombrables Je suis père, et je prouverai que je suis digne de porter ce nom.

Mon cher Réginald, ne m'effrayez pas avec un tel langage! Songez à ce que doit être véritablement un père. Prenez soin de votre santé; rétablissez-vous, et...... je me charge du reste. J'en suis venu à bout jusqu'à présent, et je ne suis pas encore sans espérance. Il y huit jours que j'ai été trouver le secrétaire du palais épiscopal. Je lui ai représenté que vous étiez employé par l'évêque, que vous étiez malade, et que vous étiez hors d'état de pourvoir aux besoins de votre famille. Ce n'est qu'hier qu'il a répondu à ma pétition, en me disant qu'il y avoit si peu de

temps que vous étiez employé, que l'on ne pouvoit rien faire pour vous. Mais j'irai aujourd'hui me jeter aux pieds de l'évêque lui-même, qui n'est arrivé qu'hier soir de l'autre côté du lac.

Chaque mot qui sortoit de la bouche de Marguerite, me perçoit le cœur. Le jour approchoit, et je ne tardai pas à me convaincre, par mes propres yeux, de la vérité de tout ce qu'elle m'avoit dit. Ce qui s'étoit passé cette nuit avoit opéré sur moi une révolution complette, et je n'étois plus le foible convalescent de la veille. Le voile qui couvroit mes yeux étoit déchiré, et les objets se présentoient à moi sous leur véritable jour, et avec leurs formes naturelles. Tout mon corps étoit frais et dispos. Je jetai autour de moi des regards inquiets et animés, et je vis que la chambre, dégarnie de tous ses meubles, avoit l'air d'une demeure habitée par le désespoir. Mes enfans s'approchèrent de moi, et je crus voir dans leurs visages, maigres et blêmes, les traits de la mort. Peut-être qu'une partie de ces choses n'étoient que dans mon imagination; mais je n'avois pas besoin de m'exagérer les maux dont j'étois té-

moin, pour avoir le cœur déchiré par les plus cruels tourmens. Je regardai Marguerite, et j'apperçus, pour la première fois, le changement terrible qui s'étoit opéré dans toute sa personne. Ses couleurs avoient disparu, ses joues étoient caves, ses yeux étoient clairs, perçans et décomposés, signe certain de la foiblesse. Je pris sa main, et la trouvai froide, blanche et décharnée. Je la pressai contre mes lèvres, avec l'agonie du désespoir; une larme s'échappa de mes yeux, et vint tomber sur cette main adorable. Après avoir achevé cet examen, je pris mon chapeau, et je me précipitai vers la porte, pour sortir. Marguerite, qui observoit tous mes mouvemens, s'opposa à mon dessein. Elle m'arrêta doucement par le bras, mais avec un air qui rendoit toute résistance impossible.

Où voulez-vous aller? quel est votre projet? n'allez pas, ô n'allez pas causer la ruine d'une famille à laquelle votre vie, votre sobriété et votre prudence sont des ressources indispensables.

Je pris une de ses mains dans les miennes. Calmez-vous, mon amie, lui dis-je, je vous ai déjà fait trop de mal,

pour avoir même la pensée d'aggraver mes crimes! J'ai besoin de me distraire et de réfléchir quelques instans, je reviendrai dans peu, et je vous ferai part de mes réflexions!

Dès que je fus sorti, je récapitulai, dans mon esprit impatient et troublé, toute l'histoire de ma vie. Mais je m'arrêtai particuliérement sur le marquis de Damville, cet ami généreux, ce bienfaiteur libéral, dont j'avois si indignement trompé la confiance. Damville, m'écriai-je, vous m'avez donné votre fille, l'objet le plus chéri que vous possédiez sur la terre; vous ne pensiez pas qu'il y eut au monde un misérable capable d'abuser d'un aussi riche dépôt. Regardez, regardez ici-bas, ô le meilleur des hommes, du haut du ciel, où vos vertus vous ont placé, et voyez de combien de lâchetés l'homme que vous n'avez pas dédaigné d'appeler votre ami, s'est rendu coupable! Mais, non! un pareil tableau seroit capable de changer en un séjour infernal l'habitation céleste où vous demeurez! vous m'avez confié sa personne, et je lui ai enlevé tout ce qu'elle possédoit? vous avez orné son esprit des plus brillantes qualités, et je

les ai couvertes des haillons de la misère la plus épouvantable. Sa prudence, son courage, sa générosité, toutes ses vertus n'ont pu la sauver d'une ruine inévitable ; mon mauvais génie a triomphé de tout ! je l'ai rendue mère, afin qu'elle eût la douleur de voir mourir de faim ses enfans ! Ces innocentes créatures tendent leurs mains vers moi, pour obtenir un morceau de pain, reste d'un héritage que j'ai dissipé dans le plus honteux de tous les débordemens ! voilà le fruit de ma mauvaise conduite ! je bois maintenant la dernière lie du calice amer que mes crimes avoient rempli !

Comme je retournois à la maison, je rencontrai Marguerite qui revenoit de chez l'évêque, où elle étoit allée tenter un dernier effort en ma faveur. Il avoit pris sa pétition, et l'avoit remise à son secrétaire, le même qui l'avoit repoussée avec tant de dureté. Elle avoit essayé de lui parler ; elle l'avoit conjuré de ne pas la renvoyer devant un homme qui l'avoit traitée si cruellement ; mais son agitation, sa confusion et son embarras étouffèrent sa voix, et rendirent tous ses efforts inutiles. Tout ce qu'elle fit ne servit qu'à attirer sur elle l'atten-

tion de ceux qui étoient présens, et qui crurent voir, dans son empressement, quelque dessein dangereux contre la personne de l'évêque, dans un moment sur-tout où les dissentions religieuses étoient portées, à Constance, au plus haut dégré de fureur. A la fin, on la fit sortir de force du palais. Lorsque je la rencontrai, elle n'étoit pas encore remise du trouble où cette aventure l'avoit jetée. Je lui demandai avec vivacité la cause de son agitation, mais elle se contenta de secouer tristement la tête, et elle se tut. Il ne me fut plus difficile, après cela, de deviner où elle avoit été, et la manière dont on l'avoit reçue.

Il n'y a donc plus d'espoir, lui dis-je, abandonnez vos projets, Marguerite; c'est à moi, maintenant, à réparer les maux dont je suis l'auteur. Je vais retourner au jardin du palais, et reprendre mes occupations.

Grand Dieu! que voulez-vous faire, Réginald? à peine avez-vous assez de force pour entreprendre une simple promenade. Le moindre effort vous fatigue. Pour avoir un peu marché, vous voilà tout en sueur. Vous ne pourriez ni vous baisser, ni piocher la terre,

terre, un quart-d'heure seulement sans vous épuiser entiérement.

Marguerite, je ne resterai pas tranquillement oisif, tandis que ma famille expirera de besoin Dans les cas ordinaires, un convalescent peut se ménager, mais nous sommes dans une situation désespérée, il faut que je fasse quelque chose. Les circonstances extraordinaires produisent quelquefois des efforts extraordinaires, et un homme ne sait ce dont il est capable, que lorsqu'il a fait l'essai de ses forces. Je ne me sens, en ce moment, aucune foiblesse, et je ne doute pas que le désespoir ne seconde avec succès les efforts que je vais faire.

En parlant ainsi, je sentois très-bien que je n'avois guères plus de force qu'un enfant qui vient de naître. Mais je ne pouvois supporter l'idee de rester dans l'inaction, dans un moment comme celui-ci. L'état de foiblesse où la fièvre m'avoit réduit, me rendoit aussi confus, aussi honteux de moi-même, que si j'avois eu à me reprocher quelque lâcheté, ou la plus insigne poltronnerie. Je voulois secourir ma famille ou périr dans l'entreprise. Si tous mes efforts devenoient inutiles, je ne pouvois mieux

terminer ma carrière, qu'en expirant de fatigue et d'épuisement, sous les efforts que je ferois pour m'acquitter des devoirs que m'imposoit la situation où j'étois.

Nous rentrâmes ensemble à la maison. Marguerite retira d'une armoire les dernières provisions qui nous restoient du produit du travail de Charles. C'étoit à qui refuseroit de prendre sa part de cette distribution. Charles s'étoit caché, on ne savoit où il étoit. Julie avoit voulu se retirer, mais elle avoit été arrêtée par Louise et par sa mère. Elle avoit tant pleuré, que les progrès de la faim étoient plus dangereux pour elle que pour aucun autre individu de la famille. Personne ne comprendra, à moins de l'avoir éprouvé, ce que j'ai dû ressentir à la vue d'un pareil combat de générosité; persuadé, comme je l'étois, que tant de vertu n'étoit que le prélude de la mort la plus affreuse qui les attendoit. J'ai dit que tout le monde vouloit éviter de prendre part à cette distribution, mais je me souviens que la petite Marguerite, qui n'avoit que deux ans et demi, et qui d'abord s'étoit écriée qu'elle avoit grand faim, ayant re-

marqué, avec sa pénétration ordinaire, ce qui se passoit, mit son pain sur la table, sans presque y avoir touché; et sur ce qu'on lui demanda pourquoi elle en agissoit ainsi, elle répondit, avec un ton plein de sensibilité, je vous remercie, maman, je n'ai plus faim.

Je n'oublierai jamais l'impression que cette scène fit sur moi. Elle changea, et détruisit encore une fois toutes mes dispositions. Un moment auparavant, j'étois reconcilié avec la pauvreté, j'étois même parvenu à la regarder avec complaisance, Mais maintenant elle me faisoit horreur. Depuis ce moment, j'ai pu endurer tous les maux qu'elle entraîne après elle, j'ai pu me préparer à recevoir ses attaques, mais elle n'a jamais été l'objet de mes éloges Aucun changement de fortune, l'abondance, l'extrême opulence même n'ont pu me faire oublier ce dont j'ai été témoin dans cette circonstance. Une famille mourant de faim, tout ce que l'on peut avoir de plus cher dans le monde, succombant sous le plus terrible des fléaux qui ait jamais affligé les mortels; sans aucune espèce de secours, sans autre espoir que celui de voir encore aggraver son affreuse posi-

tion, de voir s'approcher une mort lente, mais assurée, et la plus cruelle de toutes; non, il n'est pas de spectacle plus déchirant, il n'en est pas de plus accablant! A dater de ce moment, mes sentimens ne furent plus les mêmes. L'avarice descendit dans mon ame, et s'en empara exclusivement. Poursuivi, comme je l'étois, par des idées de famine, l'or me parut le seul bien desirable, le seul capable de me mettre au-dessus du besoin. La soif de l'or est insatiable; les desirs satisfaits, enfantent des desirs nouveaux; des monceaux d'or accumulés les uns sur les autres, sont à peine suffisants pour rassurer contre l'approche du monstre que l'on redoute; mais tandis que je parle des sensations que cette scène terrible fit naître dans mon ame, je suspends mon récit au moment où une famille intéressante, aimable et vertueuse, est réduite au dernier dégré du malheur et de l'humiliation.

Un secours auquel nous étions bien loin de nous attendre, nous arriva dans ce moment critique. Nous avions à peine achevé le misérable repas, dont je viens de parler, que l'on m'apporta une lettre, dans laquelle je trouvai un

billet de six cents livres. C'étoit Pierre, notre fidèle domestique, que nous avions été forcés de congédier trois mois auparavant, qui nous envoyoit cet argent. Il nous écrivoit qu'en nous quittant, il étoit retourné dans sa ville natale, la plus voisine du château de Saint-Léon; qu'il avoit trouvé son père mort depuis quelque temps, et que de la vente du mobilier il avoit retiré une somme triple de celle qu'il nous faisoit passer. Il avoit entendu parler indirectement de la mort de notre ami en Suisse, et du caractère de son héritier, et cet événement lui avoit fait appréhender les conséquences les plus fâcheuses pour nous. Il avoit encore quelques affaires à régler avec ses parens, mais qui seroient probablement terminées dans quelques semaines; après quoi, si je voulois le lui permettre, il se hâteroit de revenir vers son cher maître, afin de lui rendre tous les services dont il seroit capable. Le petit héritage qui venoit de lui écheoir, l'empêcheroit, ajoutoit-il, de nous être à charge, et si nous refusions de l'admettre dans son premier emploi, il affermeroit un petit coin de terre, et il s'établiroit à côté de nous.

Quelle nouvelle humiliation pour moi, le descendant d'une des premières maisons de l'Europe, l'héritier d'un large patrimoine, l'époux d'une femme qui m'avoit apporté en mariage une fortune encore plus considérable que la mienne, de me voir réduit par ma faute, et par mon mépris de tous les devoirs sociaux, à recevoir, d'un simple paysan, de l'un de mes domestiques, le morceau de pain qui devoit sauver ma famille d'une mort inévitable. De toutes les blessures faites à mon orgueil, celle-là a été pour moi la plus sensible. Il n'y avoit pourtant pas à choisir. Il n'y avoit aucun moyen de refuser un secours qui nous arrivoit si à propos. Nous pensâmes qu'il falloit en profiter, en nous promettant de le rendre, aussitôt que cela seroit possible. La semaine d'après, je partis pour le canton de Soleure, malgré les remontrances de Marguerite, l'état précaire de ma santé, et les peines attachées à mon retour dans ce pays; je partis, afin d'arracher, s'il étoit possible, le peu de bien sur lequel ma famille pouvoit compter, des mains de son lâche détenteur.

Je traversai, sans accident, la ville

de Zurich, et une partie du canton de Bâle; cette partie de la Suisse n'avoit pas souffert de la calamité qui avoit occasionné mon bannissement. Avant d'aller plus loin, je crus prudent de me déguiser, et d'éviter les grandes routes et les villes un peu considérables. A la fin, j'arrivai sur les lieux où j'avois passé douze mois de ma vie. Les souvenirs qu'ils me rappeloient étoient loin d'être agréables. Pendant tout le temps que je les avois habités, j'avois été continuellement en proie à la honte et aux remords de ma conscience; mais tel est le pouvoir de l'habitude, que nous ne pouvons revoir sans plaisir les objets qui nous ont été familiers. Je regardai ma maison, mes champs avec une sorte de plaisir; cette vue me rafraîchit et me délassa. Je sentis que le souvenir des maux qui ne sont plus, peut encore être une source de plaisirs. J'étois environné par les montagnes qui avoient été le théâtre de mes excursions, et des dernières évaporations de ma folie. J'avois achevé cette dernière partie de mon voyage pendant la nuit, et je me trouvai, au point du jour, tout près de cette chaumière dont la vue avoit si souvent

calmé l'agitation de mon esprit, et le désordre de mes sens. Je remarquai qu'elle étoit encore dans le même état, qu'on n'y avoit fait aucune réparation, au lieu que les terres paroissoient avoir reçu un commencement de culture. Je ne pus m'empêcher de regretter les jours que j'avois passés dans ce lieu, sans que j'eusse même soupçonné le bonheur de ma situation.

Je fus droit à la maison de mon protecteur, habitée maintenant par monsieur Grimseld. C'étoit un homme d'une figure maigre et ridée, et qui, quoiqu'à peine arrivé à la moitié du terme de la vie, avoit toutes les apparences de la caducité. Je me découvris à lui, et je lui reprochai vivement la bassesse de sa conduite. Il changea de couleur; il parut confondu lorsque je me nommai; et quand je lui parlai de ses procédés barbares, des malheurs qui en avoient été le résultat, et de la justice incontestable de mes réclamations, il chancela, il balbutia, et commença par proposer des arrangemens. Jusques-là nous avions été seuls; mais un domestique étant entré dans la chambre, il reprit sur-le-champ l'air d'assurance que je lui

avois fait perdre. Il saisit avidement l'occasion qui se présentoit, et changeant à l'instant de ton, il ordonna à son domestique de l'aider à arrêter un criminel d'état. J'opposai d'abord de la résistance, mais Grimseld, voyant cela, sonna avec violence, et fit accourir au bruit trois autres valets, qui travailloient aux champs, mais qui étoient rentrés, en ce moment, pour prendre leur repas. J'avois des armes; mais, si je m'en étois servi, il m'auroit ensuite été impossible de fuir, et je sentis qu'en cédant à mon indignation, et en punissant sur-le-champ Grimseld de sa perfidie, je pouvois ruiner, mais jamais avancer l'affaire qui m'avoit amené.

Je fus conduit en prison; les pensées qui vinrent se présenter à mon esprit, à la suite de ce nouveau revers, furent extrêmement décourageantes. Grimseld étoit un homme riche et en crédit; j'étois sans amis, et sans aucun moyen de m'en procurer. La loi étoit expresse, elle s'opposoit à mon retour, et que n'avois-je pas à craindre de sa rigueur, lorsqu'elle étoit invoquée et sollicitée par

un homme puissant? Je pouvois être condamné à un emprisonnement de dix ans, peut-être pour toute la vie. Je commençai à regretter de n'être pas resté au sein de ma famille, et de n'avoir pas renoncé, ou du moins renvoyé à un autre temps, les réclamations que j'avois à faire contre Grimseld. Ce seroit le comble de tous les malheurs, si nous étions destinés, ma famille et moi, à souffrir, à périr peut-être séparés les uns des autres, et privés de la dernière consolation des malheureux, de souffrir, de se consoler, et de s'affliger ensemble.

Plein de ces pressentimens cruels, je me précipitai contre le plancher de ma chambre, et dans le plus violent désespoir, je maudis la fortune qui ne se lassoit pas de me persécuter. J'appelois à haute voix, et avec l'accent le plus douloureux, ma femme et mes enfans, dont je me voyois séparé pour jamais. J'invoquai la mort pour me délivrer des tourmens horribles que je ne me sentois plus la force de supporter.

Je ne tardai pas cependant à reprendre courage ; je fis venir une

plume et de l'encre, et je rédigeai un mémoire que j'envoyai au conseil d'état, et dans lequel je lui peignois toute l'horreur de ma situation. Il falloit maintenant le faire parvenir à sa destination ; car il y avoit à craindre qu'il ne fut intercepté par la vigilance et la malignité de mon adversaire. Je fis dire au concierge de la prison que je desirois lui parler. Cet homme se rappela confusément mes traits, mais il se souvint parfaitement d'avoir vu ma famille. Il avoit, sur le compte de Grimseld, la même opinion qu'on en avoit dans le pays. Lorsque je lui parlai de mon affaire, de l'injustice que l'on me faisoit, et des conséquences funestes qui devoient en être le résultat, je vis qu'il étoit sensible à ma peine, et qu'il entroit pleinement dans mes raisons. Il blâma ma témérité d'être retourné en Suisse malgré les défenses positives du sénat; mais il me donna sa parole que, quelque chose qui dût arriver, mon mémoire seroit remis, le lendemain matin, entre les mains du président.

Je fus trois jours sans recevoir de réponse, et ces trois jours furent

pour moi une éternité. Je me figurai toutes sortes de malheurs; je crus que la loi et la méchanceté s'étoient réunies contre moi pour me perdre. Enfin, je fus tiré de mes appréhensions et de mon anxiété, par un ordre de comparoître devant le conseil. Il fut heureux pour moi, peut-être, d'avoir affaire à un gouvernement aussi simple et aussi modéré que celui de la Suisse.

Justice me fut rendue. Le conseil décida qu'il seroit nommé des experts parmi nos voisins, pour estimer ma propriété ; et il ordonna que, dans le cas où monsieur Grimseld refuseroit de l'acheter, le prix m'en seroit payé sur le trésor de l'état. Monsieur Grimseld fut, en outre, condamné à une amende, pour la fraude qu'il avoit tenté de commettre à mon égard. Mon affaire, ainsi mise en train, fut bientôt arrangée ; et je retournai bien content vers ma famille, qui m'attendoit avec la plus grande impatience. Bientôt après nous allâmes nous établir dans la petite ferme que nous avions eu le projet d'acheter sur la rive orientale du lac de Constance, et où nous vécûmes six ans dans la plus douce tranquillité.

CHAPITRE XI.

Ce fut le soir d'un jour d'été, en quinze cent quarante-quatre, qu'un étranger arriva à mon habitation. Il étoit foible, maigre et pâle; il avoit le front rempli de rides, les cheveux et la barbe d'une blancheur de neige. Son visage portoit l'empreinte des soins rongeurs. Il étoit facile d'y appercevoir que son esprit avoit beaucoup souffert; cependant il avoit encore de la vivacité dans les yeux, et il y régnoit je ne sais quoi de sombre et de soupçonneux. Il avoit pour vêtement une robe d'un fond brun et roux, avec une ceinture de la même étoffe, l'une et l'autre tombant presque en lambeaux. Un bâton soutenoit ses pas chancelans; et à peine, quand il parloit, pouvoit-on le comprendre, parce qu'il avoit perdu ses dents de devant Je fus ému de pitié en voyant cet excès de misère, à travers laquelle je démêlois cependant quelque chose qui n'avoit rien de commun avec la grossièreté des mendiants ordinaires. Je crus

entrevoir dans son maintien quelques traits où se peignoient un esprit plus qu'ordinaire, une méditation profonde, et quelque chose de généreux et d'humain

Je vis qu'il étoit très-fatigué, et je l'invitai à se reposer sur le banc qui étoit devant la porte. Je mis devant lui du pain et du vin, et il prit de l'un et de l'autre. Je lui demandai son nom, son pays. Il me répondit qu'il étoit vénitien, et autant que je peux m'en rappeler, qu'il se nommoit signor Francesco Zampieri. Il me parut très-peu disposé à parler, et il me pria de lui permettre de passer la nuit dans ma maison. Cette demande n'avoit rien de singulier, ce genre d'hospitalité étoit pratiqué dans tout le voisinage; et j'y aurois consenti de bien bon cœur par humanité, si d'ailleurs je n'y avois été porté par un motif de curiosité qui se fit sentir en moi, et que je ne pouvois définir. Je lui préparai un lit de camp dans le pavillon, au bout de mon jardin. Aussitôt qu'il fut prêt, il me pria de le laisser seul, afin de chercher dans le repos quelque soulagement de la fatigue qu'il avoit éprouvée.

Il se retira de bonne heure; et dès

qu'il fut jour, je me rendis le lendemain auprès de lui, pour lui demander s'il avoit bien reposé la nuit. Il me conduisit dans les champs; l'air du matin étoit frais et délicieux. Nous marchâmes jusqu'à un endroit retiré, où je venois souvent me livrer à la méditation, et nous nous assîmes sur un banc. Dans ce court trajet nous avions observé le silence le plus religieux; aussitôt que nous fûmes assis, l'étranger commença : « Vous êtes français, et vous vous appelez, autant que je peux le comprendre, le comte de Saint-Léon ». Je lui dis qu'oui.

Saint-Léon, reprit-il, il y a dans votre air et dans vos manières quelque chose qui me prévient en votre faveur. Je n'ai plus rien à faire dans le monde que de mourir; et ce que je cherche à présent, c'est un ami qui veuille bien prendre soin de m'y laisser finir mes jours en paix. Puis-je me confier à vous? Voudrez-vous être cet ami.

Je fus étonné de cette manière de s'ouvrir à moi. Cependant je n'hésitai pas à lui promettre qu'il trouveroit en moi tout ce qu'il pourroit attendre d'un homme d'honneur et d'humanité.

Je pense que vous ne vivez pas seul? vous avez une femme et des enfans?

J'en ai.

Cependant, quand je suis arrivé hier soir, je n'ai vu ni femme, ni enfans. Vous-même vous avez pris la peine de porter, au pavillon, tout ce qui m'étoit nécessaire.

Oui, j'ai pris cette peine. Mais j'ai une femme à laquelle je suis marié depuis dix-sept ans, et pour qui je n'ai rien de caché. Je lui ai fait part de votre arrivée, de votre apparence, et je lui ai dit votre nom.

Qu'importe? elle ne m'a pas vu; mon nom n'est pas Zampieri, et je ne suis pas vénitien.

Qui êtes-vous donc?

C'est ce que vous ne saurez jamais. Cela n'a point de rapport avec la confidence que j'ai à vous faire. Mon nom sera enterré avec moi dans la tombe; et de tous ceux qui l'ont connu jusqu'à présent, il n'y en a pas un qui sache comment, quand, et en quel coin du monde, je terminerai mon existence. Le nuage de l'oubli me mettra à couvert de la curiosité de tout homme que ce soit. Tout ce que je vous demande, c'est de m'engager votre honneur et votre parole d'homme, que jamais vous ne révélerez à votre femme, à vos enfans, à qui que ce soit, ce que j'ai à

vous confier, et que rien de ce qui a rapport à mon histoire n'en sera connu que cent ans au moins, après ma mort.

Je ne puis recevoir votre confidence à ces conditions. Ma femme fait partie de moi-même. Depuis plus de six ans je n'ai pas eu de pensées que je ne lui en aie fait part; et ces années ont été les plus tranquilles et les plus heureuses de ma vie. La nature a formé mon cœur pour les liens de la société; l'habitude n'a fait que fortifier ce penchant, et pour tout au monde je ne consentirai point à ce qui peut interrompre le bonheur de mon ame.

Pendant que je parlois, je m'apperçus que mon compagnon se troubloit et se fâchoit. A la fin, il jetta sur moi un regard de mépris, difficile à exprimer. « Mortel foible et efféminé, me dit-il, vous n'êtes ni chevalier, ni français! Ou si vous l'avez été, vous aurez oublié, dans une indigne obscurité, toute la dignité de ces deux titres. Jamais homme incapable de se séparer de sa femme, fit-il quelque action digne d'être citée? A qui le genre humain doit-il une grande découverte, ou quelque bienfait important, si ce n'est à celui

qui peut rester, penser, et sentir seul? Vous avez usurpé, vous avez déshonoré le nom de vertu; vous êtes tombé dans un esclavage plus bas que celui de l'enchanteresse Alcine Malheur à quiconque s'est soumis à cet indigne esclavage! devenu le jouet d'une femme, l'objet de ses plaisirs, de ses caprices, il n'y a plus pour lui d'honneur, de dignité, d'immortelle renommée; il passera ses jours avilis à satisfaire, à remplir ses vœux et ses ordres tyranniques!

Je ne fus pas insensible à ce reproche. L'étranger venoit de toucher une corde qui avoit toujours ému la première et la plus vive des passions de mon ame. A la vérité, elles y étoient depuis long-temps comme suspendues mais elles n'étoient pas éteintes. Il continua.

Mais c'est bien! les années se seront vainement écoulées sur ma tête; je n'aurai pu apprendre encore à distinguer un homme d'honneur d'un esclave. Ce n'est qu'un chagrin de plus ajouté à tous ceux qui ont traversé le cours de ma vie. J'ai parcouru tous les climats, et par-tout je n'y ai trouvé que du déplaisir. J'ai fréquenté les cours; j'ai accompagné la marche des armées; j'ai langui dans

l'infection des cachots. J'ai éprouvé tout ce que l'opulence et la misère ont de vicissitudes : cinq fois je me suis vu près de l'échafaud, et que de peines pour m'y dérober ! haï par le genre humain, poursuivi, chassé de par-tout, en butte aux calomnies les plus atroces, sans patrie, sans foyers, sans amis, est-il encore quelque infortune en réserve pour moi ? la pensée peut-elle en imaginer de nouvelles ?

Pendant qu'il parloit, je ne sais quelle curiosité impatiente m'entraînoit et ajoutoit un nouveau motif en faveur de l'étranger, à la honte qu'il venoit d'allumer dans mon sein. Quelle impression inconcevable ses manières faisoient sur moi ! Sa voix, que l'âge avoit cassée, me descendoit jusqu'au fond du cœur, avec une mélodie irrésistible, un volume de son qui m'en imposoit et remplissoit tous mes sens ; il se plaignoit, mais ses plaintes sembloient être celles d'un homme qui sent toute sa dignité, toute son innocence. Il continua.

Adieu Saint-Léon ! je m'en vais, et vous ne me verrez plus, vous n'entendrez plus parler de moi. Vous vous repentirez, mais trop tard, de votre folle

obstination. Je vous parois peu de chose, je ne suis rien à vos yeux. Vous pensez que mes secrets sont indignes de votre curiosité ; que mes bienfaits ne valent pas la peine qu'on les accepte. Sachez que les rois seroient jaloux des offres que je vous fais ; qu'ils les acheteroient au prix de leurs trônes, et que mes richesses passent tout ce que les empires ont de richesses. Vous ne méritez plus le rang que vous aviez parmi les hommes ; vos enfans vivront dans l'état obscur des paysans. Ce jour pouvoit vous racheter de toutes vos infortunes, et vous élever bien au-dessus du rang que vous teniez de votre naissance. Adieu ! le sort vous a destiné, vous et les vôtres, pour l'obscurité et l'oubli, et vous faites bien de rejeter la magnificence et les distinctions qui s'offroient à vous.

Arrêtez, m'écriai-je, mystérieux étranger ! Accordez-moi un moment de réflexion, un moment pour me déterminer !

Il s'étoit levé pour partir, et son geste annonçoit sa résolution et son mépris. Il s'arrêta à l'exclamation que je fis, et se retourna vers moi. J'avois l'ame toute bouleversée.

Réponds-moi, le plus ambigu, le plus impénétrable des mortels! quel est ton histoire? et quels sont donc ces secrets, dont l'ouverture doit être suivie de tant de prodiges?

Vous rappelez-vous sous quelles conditions, je vous ai promis de les communiquer?

Que vous dirai-je? puis-je me résoudre à me séparer de ce qui a fait la seule consolation de ma vie, depuis bien des années? Etoufferai-je la curiosité qui me tourmente à présent! Enfin rejeterai-je la faveur que vous prétendez pouvoir m'accorder?

Je vous donne le temps que vous me demandez pour y réfléchir. Je ne vous confierai rien avant que vous ne vous soyez examiné avec le plus grand soin. Pesez vos forces, et voyez si elles peuvent soutenir tout le poids d'une affaire aussi importante.

Encore un mot de plus. Vous ignorez, certes vous ne savez pas quelle femme vous excluez de votre confiance. Elle la mérite mieux que moi. Si je dois m'en rapporter à mon expérience propre, à la connoissance que j'ai du monde, je puis prononcer avec certitude qu'elle est la première femme de

son sexe, peut-être même la première de toutes les créatures humaines. Accordez-moi cette grace, admettez-la à l'honneur de votre confiance, et je suis content

N'insistez plus : ma résolution est formée, prenez la vôtre ! sachez que je ne peux confier mes secrets qu'à une seule personne. Sachez que même si je le pouvois, je ne le voudrois pas. C'est à cette condition que j'en suis devenu le dépositaire ; et c'est à la même condition que je dois le remettre. J'ai pris mon parti, je veux mourir ; mon ame n'aspire qu'à la consommation de ce sacrifice. Ainsi, déterminé à me défaire des facultés qui m'ont été accordées, je suis libre d'en disposer ; mais je ne le peux qu'en faveur d'une seule personne. Quand vous le voudrez, un jour viendra que vous pourrez chercher le soulagement de la même confiance.

Après avoir parlé ainsi, l'étranger se leva. Il n'y avoit pas encore long-temps que le jour avoit paru, et il ne paroissoit pas que nous dussions rencontrer personne dans notre promenade ; il eut cependant la précaution de me faire examiner le sentier, et si nous n'avions pas à craindre d'y être rencontrés. Nous

retournâmes au pavillon. Les volets étoient encore fermés, et l'étranger ne voulut point qu'on les ouvrît. Quand je m'étois rendu auprès de lui, immédiatement après mon lever, j'avois trouvé la porte fermée avec précaution, et il ne me l'avoit ouverte qu'après avoir reconnu ma voix, et s'être assuré que j'étois seul. Je fis peu d'attention alors à cette défiance ; mais, quand notre conversation fut finie, je me rappelai ces circonstances.

Je passai le reste du jour dans une grande perplexité d'esprit. Les paroles de l'étranger n'avoient pu manquer de me jeter dans un trouble et un étonnement qui fixoient toutes mes pensées. Me fermerai-je la porte des connoissances et d'un secret de cette importance ? Quelle foiblesse d'esprit que de se refuser à une confidence de cette nature, parce qu'il ne m'étoit pas permis de la partager avec une femme ? L'étranger me promet tout ce que le rang, tout ce que les richesses ont de plus éminent. Refuserai-je le don qui m'est offert, et que toute mon ame desire si ardemment, quoique je ne le contemple qu'à une distance impraticable ? Si ce don, si cette opulence entraîne quelque

déshonneur, ne serai-je pas libre de les rejeter? il ne peut y avoir de crime à écouter ce que cet homme veut me confier. Je suis encore, et je serai toujours maître de moi, et je ne peux avoir rien à craindre personnellement d'un homme si foible, si décrépit, si décharné. Et cependant de quel prix peuvent être des dons qui fatiguent celui qui les possède, et qui desire de mourir; quelle est donc cette richesse qui s'environne de tous les lambeaux de la mendicité?

La conversation que je venois d'avoir me rendit ma situation présente plus douloureuse, elle raviva les blessures de mon ame, que le temps sembloit avoir fermées, et que le moindre accident pouvoit r'ouvrir et ulcérer. J'avois plutôt endurci mon cœur, de manière à supporter ce qui me sembloit inévitable, que je ne l'avois reconcilié à mon sort. Les passions de ma jeunesse, si vivement gravées dans mon esprit, n'étoient pas encore effacées. Je ne pouvois pas contempler l'état des grandeurs, avec un œil impartial Comment aurois-je vu avec indifférence l'alternative des distinctions ou de l'obscurité pour mes enfans? j'avois craint pour eux la faim, les horreurs de la disette; cette impression

impression pouvoit-elle s'effacer ? Cette crainte avoit chassé de mon esprit tout ce que l'espérance a de dignité et d'illusions agréables. L'ambition venoit d'électriser toutes les facultés de mon ame ; je ne sais quel feu, quel fluide irritoit les fibres de mon cœur, on eut dit qu'elles se crispoient comme à l'approche d'un fer brûlant. J'étois asservi à l'amour sordide de l'or, le poison de ce métal sembloit circuler dans toutes mes veines.

A mon retour à la maison, Marguerite me fit quelques questions sur l'étranger; mes réponses furent courtes et embarrassées. Elle parut surprise qu'il n'étoit pas revenu à la maison partager le repas de famille. Elle me demanda s'il étoit indisposé, et s'il n'avoit pas besoin de ses secours. Cependant elle crut s'appercevoir de ma réserve, et ne fit plus de questions. J'entrevis qu'elle étoit un peu choquée de mon silence, sans toutefois vouloir lui en expliquer les raisons. Notre famille vivoit dans la plus parfaite union, je voyois l'intimité établie entre mes filles et leur mère, elles s'étonnoient et gémissoient de ma circonspection et de ma taciturnité.

Dans toute autre famille, à peine ces petites nuances auroient-elles été sensibles. Mais depuis six ans nous vivions dans un accord si parfait, dans une simplicité si digne des premiers âges, que que l'un n'avoit pas une pensée qui ne fût connue de nous tous. Ma franchise et ma candeur plaisoient singuliérement à Marguerite. Elle se rappeloit avec douleur les temps où je semblois ne penser que pour moi-même. Temps de calamité, de chagrin et d'une mélancolie profonde! Le silence que j'affectai dans cette dernière occasion, lui fit craindre une rechûte; c'étoit pour elle le présage de quelque nouveau désastre. Charles, qui avoit alors seize ans, se rappeloit nos infortunes, le temps qu'il avoit passé seul avec moi à Paris, et partageoit tous les sentimens de sa mère.

Une légère circonstance, occasionnée par notre petite Marguerite, qui n'avoit alors que huit ans, rendit encore plus sensible et plus frappante la réserve dans laquelle je m'étois renfermé. Elle avoit laissé la veille, dans le pavillon, son petit livre de contes des fées. D'abord elle ne se rappella point de l'endroit où elle l'avoit oublié, et se mit

à le chercher avec beaucoup d'inquiétude. Tout-à-coup elle se ressouvint du lieu où elle l'avoit lu, et s'écria, en sautant de joie, que c'étoit dans le pavillon, et la voilà d'y courir pour le chercher. Je la retins par le bras; je lui dis qu'il y avoit quelqu'un de malade qui s'y reposoit, et qu'il ne falloit pas le déranger. Eh bien, ma chère Julie, reprit-elle, ayez la bonté d'y aller pour moi; vous êtes si tranquille, si attentive; oh! vous ne dérangerez personne!

Mon cœur, lui répondis-je, votre sœur ne peut y aller pour vous. Cette personne veut être seule; elle ne souffrira point qu'on l'interrompe. Vous aurez votre livre après dîner.

Oh! mais, papa, j'en ai besoin à présent. Je l'ai mis de côté au moment que ce vilain géant alloit renfermer, dans une prison, le gentilhomme qui venoit enlever la dame. J'ai été obligée de le quitter, parce que maman m'appeloit pour aller me coucher; mais je meurs d'envie de savoir ce que tous deux sont devenus.

J'en suis fâché, ma chère Marguerite, mais il faut que vous attendiez,

parce qu'il faut que vous appreniez à avoir de la patience.

Savez-vous, papa, qu'avant le déjeûner je me suis promenée dans le jardin, et tout en ne pensant à rien, je suis allé jusqu'au pavillon. Là, j'ai tâché d'ouvrir la porte, et je n'ai pu, elle étoit fermée au verrouil. J'ai bien cru que Julie s'y étoit enfermée; j'ai crié, appelé Julie, point de Julie, car je suis bien sûre qu'elle auroit ouvert. J'ai donc grimpé sur le poirier, pour voir par la fenêtre; mais les volets étoient fermés. Papa, ne laissez pas, je vous prie, aller à ce pavillon un homme qui ferme ainsi porte, volets, fenêtres et tout. Vous m'avez toujours permis d'aller dans toutes les chambres; il n'y a que de méchantes gens qui s'enferment ainsi. Cela me rappelle les géants, leurs ponts-levis et leurs fossés. J'ai grand peur de ce vilain vieux homme.

Ce babil d'un enfant n'étoit rien; cependant il ajoutoit à l'embarras de ma situation, et le faisoit plus remarquer. Sa mère, la voyant insister sur un objet qui m'étoit désagréable, l'appela, et lui donna une occupation quelconque, afin de détourner son attention. Je me sentis aussi accablé que si

j'avois été coupable de quelque crime, et ces égards, cette bonté de ma femme, dont je semblois mériter les reproches, n'eurent pas le pouvoir de calmer mon trouble.

Ces petits incidens sembloient annoncer une séparation d'intérêts et de cœurs. Je pris sur moi de rassembler toutes les forces de mon esprit, afin de réfléchir mûrement sur l'engagement que j'allois prendre. Si la seule apparence d'un secret momentané avoit déjà troublé Marguerite et moi à ce point, quelle seroit donc notre situation, si j'allois accepter la confidence de l'étranger, si une fois je devenois le dépositaire d'un secret aussi important, que lui sembloit le sien ? Il assure qu'il peut accumuler sur moi ce que l'opulence a de plus relevé ; quels seront donc les sentimens de ma femme et de mes enfans, quand ils verront mon état changer tout-à-coup, passer de son humble apparence à l'éclat de richesses, sans pouvoir en assigner ni la cause, ni l'origine.

Il est difficile de se former un tableau de famille plus digne d'envie, que celui qui étoit alors sous nos yeux, et dont moi-même je faisois partie.

Nous avions été heureux sur les rives de la Garonne, et nous nous étions tracé un plan de bonheur, immédiatement après notre arrivée à Constance. Mais quelle différence de situations! Dans la première, mes enfans étoient petits, et dans la seconde, l'aîné avoit déjà dix ans. La mère en avoit alors trente-cinq, et n'avoit perdu à mes yeux aucun de ses attraits. Son esprit avoit acquis plus de maturité que jamais, un jugement plus éclairé, et une expérience plus étendue. Comme ses connaissances étoient plus variées, son imagination en étoit plus agréable, sa conversation plus riche, et ses réflexions plus piquantes et plus profondes. Son caractère de femme et de mère de famille, loin d'affoiblir sa sensibilité, y avoit ajouté plus d'énergie, de vérité et de charmes. Elle étoit même plus tendre, plus affectionnée, que dans les premières années de notre mariage. Son attachement pour ses enfans étoit exemplaire, sa vigilance ne connoissoit aucune interruption; et dans sa conduite relative à moi, notre amour mutuel l'avoit habituée à entrer dans mes sentimens, dans mes inclinations, avec tant de bonté, et

d'une manière toujours si égale, qu'on eût dit que c'étoit la même ame qui animoit nos deux corps. Si l'âge avoit donné des perfections à la mère, il avoit aussi développé celles des enfans avec plus de rapidité. Dans leurs premières années nous leur sommes attachés, parce qu'ils sont à nous. A n'examiner que les apparences de cette affection, des spectateurs pourroient croire que l'ame y a moins de part que la nature, dont la sagesse prévoit à la propagation de l'espèce. Mais quelle différence à mesure qu'ils viennent à grandir! C'est alors que les progrès de l'attachement sont visibles aux étrangers comme pour nous-mêmes. Ce ne sont plus seulement les objets de notre sollicitude; ce sont nos compagnons; ils partagent nos sentimens et forment notre conseil dans les entreprises que nous faisons. Telle étoit la circonstance au moins dans laquelle je me trouvois. Charles, qui avoit alors seize ans, avoit une contenance plus virile que ne le comportoit son âge; et la vivacité, le feu, qui en sont naturellement les qualités dominantes, étoient adoucies par l'adversité, par la médiocrité de notre situation, et par l'ar-

deur d'une tendresse filiale et fraternelle. Julie, qui avoit deux ans de moins, devenoit de jour en jour plus intéressante par la douceur de son caractère et de sa sensibilité. Louise n'avoit que douze ans, mais sa pénétration, sa grande vivacité la rendoient extrêmement utile à sa mère. Marguerite, qui faisoit les délices et l'amusement de la famille, n'avoit, comme je viens de le dire, que huit ans.

Si j'en juge d'après mon expérience, une source délicieuse de plaisirs, lorsqu'elle n'en devient pas une de peines, c'est la différence de caractèresqu'un père trouve dans ses enfans. Ce ne sont pas des poupées qu'on fait mouvoir à volonté, par des fils d'archal. Presque dès le moment de leur naissance ils ont leur volonté qu'il faut consulter, et avec qui il faut négocier. Nous pouvons leur dire ce qu'Adam dit à la mère du genre humain. Tu es la chair de ma chair, l'os de mes os, et maintenant te voilà devant moi douée de la prérogative de sentir et de raisonner. Tu vis pour te concilier l'attention et le respect, pour être recherchée, et non pour éprouver la violence, susceptible des passions humaines, capable de ressen-

timent et de reconnoissance, d'indignation et d'amour, de perversité et de soumission; c'est parce tu es ainsi formée que je t'aime. Je ne peux m'intéresser à des objets brutes ou sans ame, j'ai besoin de quelque chose qui exerce mon jugement, et réveille mes sentimens. C'est un besoin pour moi de m'approuver et d'être approuvé par un autre. Je me réjouis d'être devant toi, tout-à-la-fois, comme juge et partie. Je me réjouis de me trouver des limites dans ton indépendance, et mon orgueil sera de l'entretenir dans ton esprit. Je veux gagner ton affections, ta confiance; mais je veux faire quelque chose pour la mériter. Je ne pourrois point me féliciter de te voir correspondre à mes vœux, si tu n'avois pas le pouvoir de t'y refuser.

Pendant que je me laisse entraîner à ces douces réflexions, il me semble encore voir ma famille autour de moi, en 1544; Marguerite, douce compagne de ma vie, Charles partageant mes soins comme un frère, la pétulante Julie, la sage Louise, et la plus jeune de la famille, sans cesse occupée de nous et de ses jeux enfantins. Quand

ils étoient rassemblés dans l'appartement, quel riche ameublement, quelle gaieté, quel soulagement pour mon cœur! je ne sais quel mélange délicieux de douleur et d'affection m'arrête à cette image. Que sont-ils devenus à présent? Comment s'est évanoui ce bonheur : hélas! cette source si pure, si féconde, des méchans l'ont tarie pour jamais! A peine de cet édifice enchanteur m'est-il resté le songe pénible et douloureux! Je me réveille et je me trouve seul! ont-elles réellement existé ces personnes dont le souvenir m'est si cher? où sont-elles dispersées? où sont-elles allées? oh! malheureuse solitude! misérable abandon où j'ai été condamné pour si long-temps! je ne vois rien autour de moi que des murailles muettes, ou des hommes qui parlent aussi peu à mon cœur, que ces pierres froides! Comme mon ame est paralysée! Quel dessèchement dans mes affections! mais n'anticipons pas sur l'avenir.

CHAPITRE XII.

Dans le cours de la journée, je portois à l'étranger ses alimens, selon que ses besoins le requéroient. Il sembloit peu disposé à parler, et à peine nous échappoit-il deux ou trois paroles. Le lendemain matin, jour où je devois recevoir ou refuser sa confidence, j'allai le voir, dans l'intention formelle de ne point m'y soumettre. Je ne sais s'il s'en apperçut à mon air, ou si dans mon absence il ne s'étoit pas figuré que mon caractère étoit trop foible pour soutenir un pareil secret; mais quoi qu'il en soit, il me prévint et me parla le premier. Il releva la grandeur et l'importance des dons qu'il avoit à communiquer. Il me fit sentir qu'il avoit mis trop de précipitation dans la conduite qu'il avoit tenu avec moi. Ce n'étoit qu'après beaucoup d'épreuves qu'il devoit se choisir un confident. Il ne me croyoit point capable à présent d'un caractère qui en fut digne, et peut-être ne le serois-je jamais. De ses rares connoissances dépendoit en quelque sorte le destin des

nations, et même de toute l'espèce humaine. Dieu ne le lui avoit accordé que pour l'accomplissement des vues les plus élevées, et le vase destiné à le recevoir, devoit être purifié de toute foiblesse humaine. Qui sait si par l'abus qu'on en feroit, il ne serviroit pas aux desseins les plus atroces? Il étoit de nature à aveugler l'entendement du plus sage, à corrompre l'intégrité la plus sublime. Il pouvoit renverser des royaumes, changer tout l'ordre de la société, et la plonger dans l'anarchie et la barbarie. Celui qui posséderoit ce don précieux pourroit devenir le tyran ou le fléau du genre humain.

Allez, Saint-Léon, ajouta l'étranger, vous n'êtes point l'homme qui convienne à un dépôt si important. Vous n'êtes pas encore détaché de toute foiblesse, de toute fragilité humaine. Quoique vous ayez passé à travers bien des événements, que vous ayez même acquis beaucoup d'expérience, vous n'êtes encore qu'un enfant. J'avois ouï parler de votre histoire, et je m'attendois à trouver un tout autre homme en vous. Allez, et sachez mieux vous connoître, être frivole, insignifiant, plus digne d'être né paysan, que propre

à figurer, à tenir un rang parmi les chevaliers. Vainement vous y fûtes destiné!

Plus ce sage vieillard m'accabloit de son mépris, plus je me sentois incapable de lui résister. Jamais il n'y eut de personnage plus singulier, et qui réunit plus de contradictions apparentes. Tranquille, et dans un moment peu animé, vous l'eussiez pris pour un mendiant ordinaire, pour un de ces pauvres malheureux, chez qui la vie n'est plus que le desséchement et la stupidité. Mais si vous touchiez à une de ces pensées où son ame respiroit, si je peux m'exprimer ainsi, il s'élevoit tout-à-coup, et vous l'eussiez pris pour un géant. Son accent, qui sembloit la voix du tonnerre, roulant dans un volume riche et sublime, agissoit sur toutes les fibres de l'ame, les gonfloit, les desséchoit, les arrêtoit à volonté. Ses yeux étincelants sembloient vous pénétrer jusqu'au fond du cœur. Vous eussiez voulu échapper à ses regards perçants, ils vous retenoient dans un état d'immobilité. Je commençai à soupçonner en lui quelque être mystérieux et supérieur caché sous une forme humaine.

Ce n'étoit pas un mortel avec qui je me trouvois aux prises.

Que l'homme est étrange et contradictoire ! je m'étois rendu, le matin, au pavillon, dans la ferme résolution de refuser les dons et la communication de l'étranger. Je me sentois soulagé d'un poids énorme dont j'avois été oppressé tout le jour précédent, pendant que je formois ma résolution. Une fois que je l'eus prise, je fus content, je retrouvai toutes les forces, toute la justesse de mon esprit. Que nous faisons peu de cas d'un bien que nous croyons être en notre pouvoir ! Avec quelle indifférence philosophique nous le considérons sous tous ses jours pour en déprécier la valeur, en grossir les désavantages, et nous énorgueillir après du peu d'estime que nous y avions attachée. Ce fut le cas où je me trouvai. Mais lorsque j'entendis le vieillard tonner sur ma foiblesse, et que je vis le bien qui m'étoit promis s'éloigner à une longue distance de moi, ce bien reparut à mon imagination avec tous ses charmes. Mon ame fut éblouie, accablée par le contract de l'opulence et de la pauvreté. J'avois auparavant révoqué en doute les prétentions de l'étran-

ger ; je considérois même si ce ne pouvoit pas être un imposteur ; maintenant tout étoit clarté, certitude. Mon imagination égarée ne voyoit plus que trésors passer devant elle. Je voyois des chevaux, des palais, de riches ameublemens; je voyois briller devant moi l'éclat de la représentation, et toute la pompe et la suite de l'opulence, objets où mon imagination puérile s'étoit toujours plue; je contemplois l'honneur, l'amour, l'obéissance, cette foule d'amis qui suivent par essaim les richesses, quand on sait les employer avec une certaine dignité. Lorsque je vins à comparer ce tableau avec ma pauvreté, mon abandon actuel, notre apparence chétive, nos travaux journaliers, le danger d'une profonde détresse où le moindre accident pouvoit nous plonger, l'impossibilité pour mon fils de remonter au rang de ses ayeux, il ne me fut plus possible de résister, je fus vaincu.

Je fus encore entraîné par un autre sentiment, celui de la honte, de l'humiliation que produisit le discours de l'étranger dans mon esprit. Sans doute ce fut à cet artifice qu'il eut recours, si toutefois on peut le soupçonner d'en avoir fait usage. La vertu n'a pas d'é-

cueil plus funeste que la crainte de se voir abaisser. Notre conscience, l'approbation que nous faisons de nous-mêmes, nous soutiennent dans tous les actes de vertu qui exigent de l'élévation et de l'honnêteté Si l'on tourne contre nous cette alliée, si l'on associe à nos résolutions les plus vertueuses la bassesse, la timidité et la molesse, il sera plus facile de nous ébranler. Telle étoit précisément ma situation. Je me trouvois petit à mes propres yeux; j'étois impatient de m'avilir moi-même; je me reprochois d'avoir eu trop de foiblesse, trop de condescendance pour ma femme dans un temps, où s'il existoit dans mon sein la moindre étincelle virile, j'aurois dû m'élever à la hauteur d'esprit qui sied à un homme. Cette impatience vint au secours de l'art employé par l'étranger pour me séduire, et me fit desirer d'accepter la confidence qu'il me proposoit.

Voici comment je raisonnai avec moi-même. D'où me viennent ces scrupules? de l'idée seule de cacher un seul secret à ma femme, à ma famille, par l'habitude où j'ai vécu jusqu'à présent, de n'avoir rien de caché pour elles. D'autres hommes ont leurs secrets; la

paix de leur ménage n'en souffre pas pour cela. Le marchand va-t-il consulter sa femme sur les objets de son commerce? Voit-on l'homme d'état développer à la sienne ses plans et ses projets? Le guerrier expose-t-il à la sienne ses plans de campagne, et le poëte celui de ses épisodes et de son enthousiasme. L'intérieur d'une famille, pour la plupart des hommes, est un lieu de délassement, ils laissent, en y entrant, tous les soins du jour à la porte. Je suis le seul qui y aie concentré toute mon existence, et c'est par-là que j'ai éteint en moi l'énergie qui caractérise l'homme véritable. Ce n'est que par son indépendance, qu'en se renfermant en lui-même, il se rend respectable aux yeux du monde et aux siens. Il peut avoir des amis, des liaisons domestiques; mais dans ces liaisons il doit toujours rester lui-même. En un mot, rien ne s'est fait de grand, dont l'exécution ou le plan n'ait été préparé dans la solitude.

Mais si ces raisons suffisent pour prouver la fausseté du plan que j'ai suivi en dernier lieu, combien à plus forte raison suis-je excusable de m'en écarter en faveur de celui que me propose l'étranger. Avec quelle amertume

n'ai-je pas déploré l'abaissement de ma famille? Pourquoi ne saisirois-je point l'occasion de la rétablir dans ses honneurs héréditaires? Je pensois que sa ruine étoit irréparable, et la faute en est à moi. Ne dois-je pas embrasser l'occasion de la relever? Celui qui sait apprécier les avantages des richesses, ne les méprisera jamais. Ne nous donnent-elles pas les moyens de cultiver nos facultés? N'est-ce pas elles qui nous ouvrent la carrière des honneurs, fermée pour tout homme obscur et inconnu. Elles sont le gage de la bienveillance générale des hommes; ce sont-elles qui leur inspirent des préjugés favorables pour celui qui en est l'heureux possesseur. A quoi devons-nous cette heureuse assurance, cet esprit d'audace et de générosité? aux richesses. Le pauvre est privé de tous les avantages de l'éducation; il use sa vie dans les travaux et dans l'ignominie. Jamais on ne lui accordera les emplois qui exigent de la confiance; exclu de toutes les occasions de se distinguer, il se voit ignominieusement rélégué à lui-même. Il saura mourir pour le bien public, mais sa mort reste sans honneurs; sa mémoire est

inconnue. Que par une circonstance heureuse il acquierre ces qualités qui entraînent les applaudissements des hommes, quel est celui d'entr'eux qui voudra y croire ? Son apparence est mesquine ; il n'a pas ouvert la bouche que l'auditeur dédaigneux lui a déjà tourné le dos Il n'a point d'équipage, de suite, personne qui le devance pour proclamer son rang, comment pourroit-il se concilier l'attention ? Je dis plus : trop sûr qu'il n'a pas l'oreille du peuple en sa faveur, il se trouble, il rougit, il est accablé de confusion avant d'ouvrir la bouche. Comme il sent tout ce qu'il vaut, il recule devant le mépris qu'il n'a point mérité, et qui est prêt à l'opprimer ; son courage s'éteint, et meurt en lui-même. Ajoutez à ces circonstances la constitution de notre nature, les différens plaisirs dont elle est susceptible, et combien l'opulence peut en procurer. Oui, un objet de cette importance ma justifiera bien assez.

Ces considérations décidèrent mon choix. Cependant je n'y étois pas tellement affermi, que je ne sentisse dans l'esprit et dans le cœur une espèce d'incertitude et de regrets. Plus le séjour de

l'étranger étoit long, et plus il étoit évident qu'il y avoit quelque chose de mystérieux entre nous. L'union qui avoit régné sans réserve dans ma maison ne pouvoit qu'en être altérée. L'étranger ne s'étoit rendu à mon petit manoir, que parce qu'il étoit entiérement isolé. Il n'aimoit rien tant que la solitude; le criminel le plus atroce n'auroit pas plus craint d'être découvert que lui. Je ne savois quelle raison me rendre de cette bisarrerie; mais la récompense qu'il m'avoit promise m'engageoit à me conformer à tous ses desirs. Je me vis donc obligé de recommander le secret le plus inviolable dans ma famille; il fallut tenir presque sans cesse à la maison mes enfans les plus jeunes, sur-tout la petite Marguerite, afin de les empêcher de faire quelque imprudence au dehors, qui auroit pu déplaire au vieillard, et nuire à mes espérances. Ma situation étoit très-embarrassante : rien n'est plus dangereux en effet qu'une demi-confidence; et il n'y avoit que l'affection la plus sincère pour moi qui pût faire réussir cette mesure dans cette conjoncture. Ma famille savoit que je ne lui avois confié que des objets que je ne pouvois lui cacher; qu'ainsi

elle n'étoit pas, en quelque sorte, obligée de concourir à mon but. Je sentois qu'il y avoit de ma part beaucoup d'ingratitude à ne point reconnoître sa fidélité. Tous me gardoient le secret pour m'obliger; ce n'est pas qu'ils crussent en cela me procurer quelque avantage; ils soupçonnoient, au contraire, que l'objet de ma confiance, si elle venoit à être trahie, me feroit du tort, ainsi qu'à eux-mêmes.

La santé de l'étranger déclinoit visiblement ; circonstance qui, loin de l'alarmer, lui étoit fort agréable. C'étoit même la seule consolation dont il parut susceptible. Il avoit l'esprit déchiré par des souvenirs douloureux, et tourmenté de présages terribles. Il avoit la solitude en horreur, et cependant il ne trouvoit point de consolation dans la société. Je ne pouvois pas rester long-temps avec lui; je ne pouvois négliger ma famille, à qui mon travail étoit impérieusement nécessaire, et quand je le revoyois, il ne me témoignoit aucune envie de me parler. Asseyez-vous, me disoit-il ordinairement, donnez-moi tout ce que vous pourrez de votre temps, mais ne parlez pas.

Dans ces occasions, il se tenoit quelquefois assis, les bras croisés, accablé, au-delà de toute expression. Alors il se tordoit les sourcils, les mains, avec une tristesse qui auroit fait pitié à l'homme le plus dur; ou quelquefois il avoit les deux mains fermées, et s'en frappoit impatiemment le front. Quelquefois il se levoit, traversoit sa chambre avec inquiétude, comme s'il eut été pressé, et se rejetoit sur son lit, dans la plus grande agitation. Souvent il avoit le visage en convulsion. Souvent il m'est arrivé d'essuyer de son front la sueur qui tomboit à grosses-gouttes. On l'entendoit par fois parler, sans qu'il fût possible de distinguer ce qu'il disoit. Cependant j'ai cru m'appercevoir qu'il prononçoit les noms de Clara! -- Henry! --- une femme! --- un ami! --- un ami! --- et vous l'eussiez entendu gémir, comme si son cœur s'étoit brisé. Quelquefois, au milieu de ces souvenirs, il passoit le dos de sa main sur ses yeux; et la regardant ensuite, il disoit, en remuant la tête et se mordant les lèvres, mais avec un ton si lamentable, sec! -- sec! -- tout l'humide radical a péri! Ensuite, comme s'il fut revenu à lui-même, il s'écrioit, d'une voix trem-

blante et terrible, qui est là ! St.-Léon ! venez à moi ! que je sente qu'il y a un être humain auprès de moi ! Combien de fois je vous appelle ; mais je me trouve seul, abandonné, sans ami ! --- sans ami !

En d'autres temps, lorsque sa mémoire étoit plus présente, il disoit : Je le sais, je vous fatigue ! pourquoi dois-je vous être à charge ? Quel plaisir me reviendra-t-il d'être pour vous un objet de dégoût ? Je cherchois alors à l'adoucir, à le calmer ; je l'assurois du plaisir que j'avois à le soulager. Mais il me répliquoit : Non, non, ne me flattez pas ! il y a long-temps que je n'ai ouï la voix de la flatterie ! je ne l'ai jamais aimée. Non, je sais que j'ai perdu le droit d'exciter l'amitié ou la sympathie ! Que ne suis-je mort ! pourquoi vivrois-je ! je ne suis utile à personne, et la vie me pèse ! je serois presque tenté de laisser mourir mon secret avec moi, mais vous m'avez gagné, et vous le recevrez.

L'étranger n'étoit pas toujours dans cette extrême angoisse, et la conversation ne lui déplaisoit pas toujours. Il avoit des intervalles lucides, et dans ces moments le chagrin de son cœur recevoit

quelque adoucissement de notre entretien. Nous parlions quelquefois des sciences, et il ne paroissoit étranger à aucune. Ses observations étoient ingénieuses, son langage abondant, ses explications pittoresques et remplies d'imagination. On reconnoissoit en lui les traces d'un génie mâle et énergique. Nous nous entretenions quelquefois de ce qui se passoit alors dans le monde. Mais quand nous parlions du passé, et des personnes qui n'étoient plus depuis plus de cent ans, l'étranger en parloit, comme s'il eut été un des témoins oculaires, et qu'il eut directement connu les objets de notre discours. J'attribuois ceci à la vivacité de ses idées, et au feu de son langage. Cependant il savoit en cela se contenir, et il évitoit avec soin tout ce qui pouvoit conduire à quelque chose qui lui fût personnel. Je lui racontai les aventures de ma jeunesse, et ce qui s'étoit passé depuis; mais il ne me dit rien de tout ce qui pouvoit concerner son pays, sa famille et sa vie; il garda sur tous ses objets un silence invincible.

Ma curiosité, à son égard, augmenta, en proportion de ce que je le connoissois davantage. Plus il s'envelop-

poit

poit de mystères, plus j'avois d'impatience à connoître tout ce qui avoit rapport à un homme aussi extraordinaire et si réservé. Quelquefois je jetois un trait au hasard, comme si j'avois voulu sonder son secret. Je parlois des pays, des calamités, et même des crimes qui s'y étoient commis, espérant, par quelques allusions incertaines, surprendre la connoissance de sa patrie, de ses liaisons et de son histoire. S'il lui échappoit quelque chose qui parût y avoir quelque rapport, je redoublois mes questions, et je tâchois de les exposer avec autant d'art que l'auroit pu faire un des hommes de loi les plus rusés. Il y avoit des sujets dont le seul nom lui donnoit une telle inquiétude, qu'aussitôt il se taisoit; mais cela ne suffisoit pas pour me donner les indications nécessaires à la connoissance de son histoire. Il ne s'appercevoit pas toujours des piéges que je lui tendois; mais quand cela étoit, il s'écrioit hautement, et entroit en fureur. Il n'y avoit rien qui excitât davantage son indignation.

Saint-Léon, me dit-il un jour, imposez silence à votre humeur inquisitoriale, réprimez cette curiosité, elle est indiscrete et téméraire. Le seul secret

qu'il vous importe de savoir, je vous l'ai promis, vous le saurez. Mais je vous l'ai déjà dit une fois, et je vous le répète, quant à mon pays, à mes avantures, à mon nom, jamais vous n'en saurez rien. Une fois que mon cœur cessera de battre dans mon sein, mon secret descendra avec lui dans la tombe, et il sera effacé de la surface de la terre. Pourquoi divulguer mes malheurs et mes disgraces ? N'est-ce pas assez qu'ils m'aient brisé de douleur et réduit au désespoir, qu'ils m'aient enlevé mes amis, qu'ils m'aient courbé jusqu'à terre, et que le souvenir m'en soit si pénible, si affreux, si accablant, que la vie est un fardeau pour moi? Si vous persistez dans un dessein aussi inconsidéré, vous me chasserez de chez vous ; ce sera me repousser dans le monde, dans ce monde que je hais, dans ce monde où chacune de mes fibres s'est meurtrie! Ainsi, vous m'exposerez à de nouvelles persécutions, vous me ferez misérablement périr dans dans un cachot ou sur un échafaud. Epargnez-moi, mon généreux hôte; je le sais, vous avez de la grandeur d'ame. Certes, j'ai souffert assez pour rassasier la rage de la méchanceté elle-même.

Voyez mes tourments, voyez quelle tempête s'élève dans mes pensées ; faut-il y ajouter le secours d'un agent, d'un ennemi extérieur ? Que je meure avec cette tranquillité dont je peux encore être susceptible ! je n'ai pas longtemps à vous troubler !

Saint-Léon, me dit-il une autrefois, et dans un style bien différent, vous pourriez croire, d'après l'anxiété de mon esprit, que son agitation pénible prend sa source dans les remords de quelques grands crimes ; vous vous tromperiez ! je n'en ai point à me reprocher. Rassurez-vous ; ce n'est pas à un scélérat que vous accordez l'hospitalité ! je suis innocent. Je ne suis chargé d'aucun crime. J'ai souffert cependant plus que personne au monde ; mais je n'ai fait que de légères fautes. Je n'ose vous déclarer la cause de mes agitations, de toutes mes infortunes. Contentez-vous du plan que je me suis tracé. J'ai réfléchi à ce que je devois faire. Je sais quand je devrai parler, et quand il faudra me taire.

Plus je voyois cet homme, et plus sa conduite, dans tout ce qui avoit rapport à lui, me paroissoit étrange, inexplicable. Etre pauvre, et possé-

der, comme il le prétendoit, des richesses inépuisables! Avec tant de moyens de bonheur, comment pouvoit-il être si malheureux? Pourquoi, avec une innocence aussi parfaite, comme il l'assuroit avec tant de fermeté, se trouvoit-il sans amis, lui qui devoit être si respectable? Qu'il fût un imposteur, tout ce que je voyois de lui me défendoit de le croire. Ses chagrins étoient trop profonds, trop déchirans, pour n'être que les signes imposteurs d'une feinte douleur. L'étendue de ses facultés, la noblesse de son maintien, l'air de sincérité qui brilloit dans ses regards, et sembloit former les sons de sa voix, ne me permettoient pas de douter qu'il ne fût ce qu'il prétendoit être. J'avois entendu parler d'hommes qui, sous le prétexte d'alchymie, s'attachoient à des personnes riches, les flattoient d'espérances illusoires, d'une fortune rapide, immense, et finissoient par les réduire à un état de ruine et de mendicité. J'avois eu, pendant mon séjour dans le pays de Bordeaux, une légère liaison avec une personne semblable: je n'en ai point parlé dans le cours de mon histoire, ainsi que de quelques autres incidens peu intéressans; mais

je n'ai trouvé rien de ressemblant entre cet aventurier et le vieillard à qui j'avois accordé l'hospitalité. Il est vrai que je puis dire qu'à moins d'être tyrannisé par quelque passion telle que le jeu par exemple, je lisois alors dans le caractère de l'homme, assez bien pour ne pas m'en laisser imposer par les dehors. J'avois étudié mes semblables dans le tableau que nous en retrace l'histoire, et moi-même je les avois fréquentés et vus en différentes situations. Je n'avois donc pas eu beaucoup de peine à pénétrer les intentions du malheureux dont je viens de parler, et qui me vouloit tromper. Mais l'étranger pouvoit-il avoir le même but ? En France, le prétendu alchimiste avoit su m'escroquer un peu d'argent, et vouloit m'en soutirer encore plus. Jamais l'étranger ne m'avoit fait une demande semblable, et il savoit parfaitement, qu'avec la meilleure volonté, je n'étois pas en état de lui en accorder. L'alchymiste m'avoit parlé de la transmutation des métaux, des différens procédés dont elle se fait; il m'avoit montré ses creusets, et pour éveiller ma curiosité et stimuler mes passions, il employoit une sorte d'attirail dramatique, pour

m'éblouir par le résultat de ses opérations. L'étranger s'étoit contenté de me dire, de la manière la plus simple et la plus directe, qu'il étoit en son pouvoir de m'enrichir; mais il ne s'étoit jamais expliqué sur la nature de ses moyens; en un mot, il n'avoit rien dit, rien fait de tout ce qui pouvoit fasciner mon esprit, il en résulta que sans être capable de résoudre les difficultés et dissiper les nuages dont il sembloit s'envelopper, je croyois à ses assertions, et il avoit gagné ma confiance, quoiqu'il ne fût pas en mon pouvoir de pénétrer, ni dans son histoire, ni dans ses desseins.

Dans le temps que je le tenois caché, il arriva qu'un jour des officiers de l'évêque de Constance vinrent chez moi, avec un étranger habillé à la Napolitaine; l'événement prouva que leur but étoit de chercher l'homme qui s'étoit mis sous ma protection, et de s'en emparer. Nous étions Charles et moi à travailler dans les champs, en face du lac. Mon fils les apperçut le premier, comme ils approchoient du rivage; et me fit des questions sur l'étranger qui lui paroissoit différent des hommes qu'il voyoit habituellement. Pendant

que nous étions à parler, je vis qu'ils étoient dans l'intention de descendre à terre, en face de ma maison, circonstance d'autant plus étrange pour moi, que notre retraite étoit rarement visitée; elle étoit aussi isolée, que si nous eussions vêcu dans l'isle la plus reculée de l'Océan Atlantique. Je cherchai en moi-même quels pouvoient être leurs motifs; je ne voyois rien dans leur apparence qui ressemblât à une partie de plaisir; je connoissois parfaitement le costume des officiers de justice, et je soupçonnai aussitôt quelles raisons secrettes pouvoient les amener.

Sans en communiquer un mot à Charles, je courus, aussi vîte que je le pouvois, vers l'appartement de l'étranger, et je l'informai de ce que je venois de voir. Il fut de la même opinion que moi sur les idées que je m'étois formées, et il en conçut de vives allarmes. Cependant il n'y avoit point de temps à perdre, et, après avoir donné un soupir à la douleur qui le suffoquoit, il se hâta de sortir du pavillon, et se réfugia dans les bois. Il me pria de le laisser, en me disant qu'il lui seroit plus facile de se cacher étant seul, et que d'ailleurs je lui serois beaucoup

plus utile si j'allois au devant des officiers, et si je faisois de mon mieux pour dissiper leurs soupçons.

En conséquence, aussitôt qu'il fut parti, j'ouvris les fenêtres du pavillon et les volets; j'en écartai tout ce qui auroit pu faire présumer que ce lieu avoit servi à cacher quelqu'un. L'étranger m'avoit lui-même recommandé cette précaution. Heureusement encore que Julie et la petite Marguerite étoient allées se promener dans les champs qui ne donnoient point sur le lac. L'enfant auroit infailliblement trahi notre secret par son babil innocent, et peut-être la trop grande sensibilité de Julie auroit fait pressentir aux officiers, qu'avec un plus long séjour et des recherches plus exactes, ils pourroient réussir dans l'objet de leur expédition. Enfin, je les reçus à la porte, et j'appris de leur propre bouche la nature de leur message. Ils s'étoient bornés à demander à Charles, qu'ils avoient trouvé dans les champs, à qui appartenoit la maisonnette qui étoit devant eux. Ils me dépeignirent avec la plus grande exactitude l'étranger qu'ils prétendoient que j'avois reçu et caché dans ma maison. Ils me dirent qu'ils savoient fort

bien que depuis plus d'un mois les fenêtres et les volets du pavillon étoient constamment fermés, preuve certaine qu'on y retenoit quelqu'un avec le plus grand secret.

Je m'intéressois à la détresse de l'étranger, j'avois l'esprit frappé de la dignité de son caractère; d'après ses assertions je le croyois innocent, et en butte à une persécution injuste: d'ailleurs, je n'étois pas insensible à la récompense qu'il m'avoit proposée, et je ne pouvois y compter qu'en faisant tous mes efforts pour le sauver. Mais une considération beaucoup plus forte que mon intérêt, c'étoit mon honneur. L'étranger ne s'étoit jeté dans mes bras, qu'en se reposant sur ma fidélité. Aurois-je eu la bassesse de trahir sa confiance? Devoit-il trouver sa perte dans la protection que je lui avois accordée? Je me serois cru entièrement déshonoré si, par trahison ou négligence de ma part, il lui étoit arrivé le moindre mal. Je répondis donc aux officiers, avec assurance, qu'on les avoit mal informés, et pour le leur prouver, je m'offris de les conduire dans tous les emplacemens qui composoient ma demeure et mon établissement, afin de

les mettre en état de juger par eux mêmes de la vérité. J'aurois eu plus de plaisir à les braver ouvertement, à les défier, à les croiser dans leurs questions, à leur demander si, en admetmettant que leurs soupçons fussent fondés, ils avoient pu me croire assez lâche, assez perfide pour livrer l'homme qui se seroit confié à ma générosité? Mais cette conduite, plus brave en apparence, auroit été bien plus dangereuse, elle n'eût servi qu'à les confirmer dans leurs pensées, et à perdre plus sûrement la personne que je m'étois engagé de protéger.

Ils acceptèrent l'offre que je leur fis de me soumettre à leurs recherches, et ils se mirent à examiner tous les endroits de mon habitation où l'étranger auroit pu se tenir caché. Trompés dans leurs espérances, ils tentèrent, par des menaces, d'ébranler ma fidélité; d'arracher à ma foiblesse quelques informations : je leur répondis, avec calme, qu'ils s'étoient trompés sur mon caractère; qu'à la vérité j'étois pauvre, mais que je n'avois pas oublié de quel sang j'étois issu, que j'avois de mon plein gré répondu à leurs demandes; que cela seul devoit les satisfaire, parce qu'il

n'y avoit, dans le monde entier, aucune force qui pût m'arracher ce que je me serois proposé de ne pas dire. Ma femme étoit présente à cette conversation, et je voyois combien elle étoit allarmée pour moi, d'un danger qu'elle n'auroit pas craint pour elle-même.

Quoique mon inquiétude particuliere fût de faire échouer ces hommes dans l'objet de leur expédition, cependant je ne négligeai point l'occasion de chercher à satisfaire ma curiosité. J'observai, en premier lieu, que le Napolitain étoit inquisiteur, et que cette circonstance avoit beaucoup ajouté aux allarmes de Marguerite. Mais je n'en pouvoit retirer aucun éclaircissement positif, parce que l'inquisition se trouvoit, par une suite des usurpations continuelles du pouvoir ecclésiastique, sur le pouvoir civil, surchargée d'une trop grande multiplicité d'affaires. Je cherchai donc à y suppléer par des demandes directes, en conversant familiairement avec eux. Quel étoit donc, leur dis-je, le crime de cet homme qu'ils cherchoient, et quel raison assez forte pouvoit engager un inquisiteur Napolitain, pour suivre jusqu'au-delà des Alpes et presque jusqu'aux rives du

Danube, un homme, dans l'état de décrépitude et d'abandon où ils le peignoient ? L'inquisiteur me répondit avec dureté, que s'il n'avoit pu découvrir l'objet de ses recherches, il n'en étoit pas moins persuadé que j'étois son receleur et son complice. Quant à son crime, ajouta-t-il, on ne peut lui assigner de nom. Le bien de toute la chrétienneté exige que l'on ensevelisse à la fois et le criminel et le souvenir de ses offenses. Il m'avertit, en même-temps, de peser mûrement ce que je fesois, avant de m'exposer au ressentiment du tribunal dont il étoit membre.

Je lui répondis, avec fierté, que j'avois déjà eu la complaisance de dissiper ses soupçons, et qu'il n'y avoit qu'un inquisiteur qui pût avoir l'audace ou la stupidité de révoquer en doute ma véracité. J'ajoutai que je connoissois parfaitement de quelle nature étoit un tribunal en horreur à tout le monde chrétien ; mais qu'il se trompoit lourdement si par cela même que son tribunal étoit horrible, il croyoit avoir assez d'autorité pour faire toute sorte d'outrages impunément. Les officiers se retirerent dans un petit enclos, en face de ma maison, et je les entendis se consul-

ter s'ils ne m'arrêteroient pas pour me conduire prisonnier avec eux, puisqu'ils avoient manqué l'objet de leur mission. Il est probable que je ne leur échappai que par la fermeté de mes réponses, persuadés qu'elle ne pouvoit provenir que de la certitude de mon innocence. Enfin ils repartirent comme ils étoient venus.

Je les vis, de ma maison, descendre vers le rivage; et ce ne fut pas avec une légere satisfaction qu'enfin je les apperçus qui s'embarquoient et dirigeoient leur course vers le côté opposé du lac. J'avois été tout entier à ce spectacle pendant quelque temps; en me retournant vers la porte, j'observai que ma chère Marguerite avoit pleuré, elle s'efforçoit de me cacher ses larmes. Je lui pris tendrement la main, et la pressant contre mon cœur, je la priai de ne pas s'affecter.

Ah! Réginald, me dit-elle, comment puis-je ne pas m'affecter, quand je vous vois exposé à un danger aussi imminent? J'avois cru qu'en perdant notre fortune et notre rang, il nous seroit au moins permis d'espérer dans cette retraite obscure, le bonheur du pauvre, l'oubli et la sûreté. Cela m'auroit con-

solé de tout ce que j'ai perdu. Quel est cet homme que vous cachez avec tant de mystère parmi nous ? Pour quel crime se dérobe-t-il avec tant de précautions ? De quelle peine est-il menacé ? Quelle espèce de liaison avez vous avec lui ? Et quelle sera l'issue d'une aventure si dangereuse ?

J'hésitois, je ne savois que répondre à des allarmes aussi vives. J'en avois le cœur pénétré. Marguerite vit mon embarras, et continua ainsi :

Mon bien aimé ! dit-elle, ne vous y méprenez pas. Je n'ai point l'intention de pénétrer dans ce que vous voulez me cacher. Pardonnez moi le trouble qui s'est mêlé dans ces questions involontaires. Ma confiance en vous est entiere. Je mourrois plutôt que d'intervenir dans les secrets de votre cœur. Continuez d'agir d'après votre propre jugement : je ne vous troublerai plus. Je ne doute nullement que vous n'ayez des raisons suffisantes pour tout ce qu'il vous plaît de me comuniquer, ou de me céler. Je regrette, à la vérité, de voir interrompre notre paix obscure et dégagée de toute ambition ; mais je l'ai résolu, je ne vous troublerai plus de mes inquiétudes. Je n'ai pu m'en dé-

fendre ce matin, mais à l'avenir, je me conduirai mieux.

Cette scène m'affligoit extrêmement. Ma femme étoit oppressée par ses craintes, et je n'avois rien à lui répondre. Je ne pouvois lui faire part des consolations qui s'élevoient dans mon esprit. Plus elle se montroit généreuse par sa confiance, et plus je ressentois la gêne et le désagrément de ne pouvoir y répondre. Cependant j'essayai de m'encourager par cette idée, que cette peine momentanée seroit suivie d'une brillante prospérité. Je me disois : le pas le plus dangereux est fait, l'affaire est engagée, ma famille a résisté au premier choc ; il ne faut plus que de la persévérance. Fermons les yeux sur les désagrémens qui sont attachés pour un tems au grand objet de mes vœux : de la fermeté, et ils seront accomplis.

CHAPITRE XIII.

Une autre source d'inquiétudes vint encore ajouter à celles dont mon esprit étoit déjà tourmenté : l'étranger ne reparoissoit point ! C'étoit le matin que les officiers de justice étoient arrivés ; ils étoient repartis vers midi, et deux heures après j'entrai dans le bois pour y chercher le vieillard fugitif. La forêt avoit quelques lieues d'étendue, elle étoit coupée par différens sentiers qui se croisoient en divers sens ; et elle étoit parsemée de cavernes ; dans quelques endroits les arbres sembloient s'élever jusqu'aux nues ; en d'autres, la terre étoit couverte de broussailles que l'œil même ne pouvoit pénétrer. Cependant, comme je connoissois bien le bois, et sur-tout les endroits qui offroient une retraite plus sûre, je crus, en y entrant, que je n'aurois pas de peine à découvrir l'étranger : j'imaginois que sa foiblesse et sa décrépitude ne lui auroient pas permis de s'y enfoncer à une grande distance. En cela je me trompai. Je cherchai soigneusement

de tous les côtés ; j'examinai les coins et recoins que je connoissois : nulle trace de l'étranger ! Cette partie de la forêt étoit si épaisse, si compliquée, si inextricable, qu'il me fallût un temps considérable, avant de continuer mes recherches dans une autre partie.

Je me reposai. Je sentis que de fouiller ainsi la forêt dans ses dimensions, ce seroit presque assimiler mes travaux à ceux d'Hercule. Quand j'aurois tenté d'appeler, de me faire entendre, et par ce moyen de découvrir sa retraite, il avoit peu d'apparence que ce moyen m'eût réussi. Je ne savois pas son nom, et d'ailleurs comment la voix de cet étranger, affoiblie par l'âge, et plus encore par la faim et par la fatigue, auroit-elle pu parvenir jusqu'à moi, à travers ce labyrinthe immense de feuillage? J'ignorois en outre qui avoit envoyé les officiers de justice qui venoient de me quitter ; en appelant ainsi à haute voix l'étranger, je pouvois l'exposer au danger qu'il vouloit éviter. Il pouvoit se faire qu'ils eussent renvoyé à terre une partie de leur monde, et qu'ils m'eussent entendu. Je continuai donc ma recherche, dans le silence et dans l'inquiétude.

Je ne réussis pas mieux dans cette seconde partie de la forêt que je connoissois peu, que dans la premiere qui m'étoit beaucoup plus familiere. Il y avoit déjà quatre heures que j'étois engagé dans cette pénible tâche, et la nuit commençoit à s'approcher. Le ciel étoit chargé de nuages de tous côtés, ils étoient prêts à tomber avec elle. Je commençai à considérer dans quelle situation j'étois, et je trouvai, en comparant les localités, que j'étois à un grand éloignement de ma maison. Il n'y avoit point de sentier qui y conduisît directement. J'avois marché à droite, à gauche, en arrière, en avant, quelquefois par des chemins plus ouverts, et d'autres fois contraint de m'en frayer à travers les broussailles, selon que le caprice ou l'espérance me dirigeoit. Ce n'étoit donc pas chose aisée, que de deviner quel chemin je prendrois pour m'en retourner, sur-tout quand les nuages eurent couvert l'horison, et dérobé, sous un voile sombre et uniforme le côté où pouvoit être le lac ou la maison. Pendant que j'étois à réfléchir sur ce que j'avois à faire, j'entendois au loin le hurlement des loups, présage triste et lugubre de l'orage prêt

à fondre sur moi. Je n'avois pas de temps à perdre; je partis sur-le-champ. Je savois ma famille dans l'inquiétude, et je lui en avois déjà tant causé, que je craignois bien plus pour elle, que pour moi.

Je n'avois pas fait beaucoup de chemin, que la pluve tomba en torrens, avec des éclats de tonnere, et des éclairs épouvantables. Le tonnerre ressembloit quelquefois aux mugissemens des bêtes féroces dans les bois, il me rendoit sourd, pendant que les éclairs se précipitant à la fois dans le vaste champ des cieux, me blessoient l'organe de la vue; il ne cessa de pleuvoir pendant deux heures. Je fus trempé et mouillé jusqu'aux os. Je fis peu de chemin pendant ce temps, sans cesse arrêté par des broussailles épaisses et touffues, et toujours incertain des moyens de m'en dégager, ou de les tourner. Enfin l'orage diminua, le ciel toujours sombre et d'un calme immobile. Bientôt après, je découvris, à quelque distance, une lumiere dont je m'approchai. Elle me fit apperçevoir un groupe de quatorze à quinze bandits assis autour d'un feu, à l'entrée d'une caverne. Trop heureux de pouvoir dé-

tourner mes pas, et tremblant que le bruit que je fesois pour m'ouvrir un chemin à travers les broussailles, ne leur donnât l'éveil, et ne me coutât la vie. J'eus le bonheur de leur échapper. C'étoit dans une partie du bois, éloignée du chemin que j'aurois du prendre, et auprès de la route de Lindau.

Le jour commençoit à poindre, et je n'étois pas encore rendu à mon habitation! Cependant j'en avois retrouvé le chemin, et je le devois à la conjecture que j'avois faite, quand sur le point de tomber entre les mains des voleurs, j'avois imaginé que la route de Lindau étoit de l'autre côté de leur repaire; ainsi je leur dus quelque reconnoissance, puisque que ce fût pour moi l'occasion de reconnoître ma maisonnette et le lac. Cette route bordoit la forêt du côté presque opposé à celui par où j'y étois entré. Les difficultés que j'eus à me tenir dans cette direction n'en furent pas moins grandes, et même au-delà de ce qu'on peut concevoir. Je fus obligé de m'écarter quatre ou cinq fois de cette ligne, et l'on sait qu'il est rare qu'un voyageur, dans un égarement semblable, puisse y rentrer s'il n'a quelque objet sensible qui lui

serve, pour ainsi dire, d'étoile polaire. Je fus cependant plus heureux dans cette dernière circonstance, que je n'aurois du m'y attendre. Je m'étois harassé jusqu'au point du jour, avant d'être sorti du labyrinthe où j'étois renfermé. Mais le soleil ne m'eut pas plutôt éclairé de ses foibles rayons, que je reconnus certains objets qu'en d'autres occasions j'avois remarqué, et dès-lors je m'apperçus que je touchois à la fin de mon voyage. J'entrai à la maison, où je trouvai Marguerite seule, éveillée et m'attendant.

Mon absence lui avoit donné des inquiétudes; elle avoit craint pour moi, non-seulement le temps affreux de cette nuit, mais encore les suites que les événemens de la veille auroient pu entraîner, les croyant en quelque sorte liées avec mon absence. J'avouerai que ma folle conduite en Suisse auroit dû l'avoir habituée à mes irrégularités; mais j'y avois renoncé depuis plus de six ans, et des habitudes plus sensées avoient, depuis ce temps, ajouté à ses espérances. Je racontai à cette femme admirable les aventures de la nuit, et l'inutilité de mes recherches. Cette ouverture de ma part, si différente de la

manière réservée dont je vivois depuis peu avec elle, soulagea, en quelque sorte, mon cœur, et releva les esprits abbattus de Marguerite. Elle laissa tomber quelques larmes dont l'amertume sembloit s'adoucir : ses manieres me disoient en quelque sorte, quoiqu'elle ne se permit point d'en prononcer les mots, que la cordialité, que la confiance, ont de douceur! Oh! dans notre situation, ne nous privons pas de ce bonheur, puisque de tous les biens c'est le seul qui nous reste, le seul qui puisse nous dédommager de ceux que nous avons perdus ! Quoiqu'elle attachât nécessairement l'idée d'un grand mal à la présence de l'étranger ; qu'elle y vît une espece de poison pour la paix de notre famille, cependant elle ne put refuser un sentiment de pitié à son malheureux sort, quelques pleurs à cette étrange et brusque évasion.

Après la conversation qui avoit tant contribué à nous soulager l'esprit, Marguerite me laissa aller reposer de la fatigue extraordinaire que j'avois enduré. Mais j'avois l'ame trop agitée pour m'oublier ainsi dans les bras du sommeil. Je trouvois quelque chose de si tragique dans la triste destinée du

malheureux étranger ! Il n'étoit que trop à craindre que dans son état de foiblesse, avec une santé si délabrée, il n'eut succombé, après avoir souffert pendant un jour et une nuit, tout ce que la faim, l'inclémence de l'air, et la fureur des élémens réunissent d'affreux. Je pris bientôt la résolution de renouveller mes recherches. Mais comment en espérer plus de succès aujourd'hui que le jour précédent ? si je le trouvois, il n'étoit que trop vraisemblable qu'il seroit mort ou mourant. Le dégré de liaison qui s'étoit établi entre nous lui faisoit occuper une place considérable dans mes pensées. La perspective qu'il m'avoit laissé entrevoir, la conduite qui l'avoit engagé à se fier à moi, les impressions pénibles et désagréables qui en étoient résultées, à l'égard de ma famille, étoient autant de motifs puissans pour m'intéresser à son sort. J'avois vu ses talens, j'avois senti sa supériorité, j'avois éprouvé cette sorte de conflit, que des apparences de crime d'une part, et des protestations d'innocence de l'autre, doivent produire dans les pensées et dans les émotions d'un spectateur. Ce n'étoit pas un homme ordinaire. Sa con-

versation respiroit le plus vif intérêt, je me sentois entraîné par les espérances qu'elle faisoit naître dans mon ame ; je sentois que la perte d'une armée, qu'une plaine spacieuse, couverte de blessés et de mourans, n'y auroit pas excité des impressions plus fortes.

Quand on est dans l'inquiétude et le trouble, les pensées coulent avec une rapidité extraordinaire. C'est pour ceux qui n'en ont pas fait l'expérience un objet d'étonnement, que ce mélange incroyable de raison, de passion, de philosophie et de fureur. L'étranger avoit dit qu'il avoit en moi un protecteur et non un ami. C'est dans ce moment que je fus convaincu de la vérité de son assertion. L'amitié est un objet d'une espèce particuliere, la moindre réserve lui est mortelle. Qu'un homme me cache une partie de ses pensées, de ses sentimens ; si j'ignore qu'il m'en fait un secret, j'ai encore pour lui toutes les émotions que ressent un ami. Mais dès l'instant que je m'apperçois qu'il met des bornes à sa confiance, cet ami retombe pour moi dans la classe des hommes ordinaires. Une sorte de divorce s'effectue entre nous. Il se fait une séparation dans nos cœurs qui avoient pris ensemble leurs

leurs accroisemens; les arteres se ferment ; ce n'est plus une transfusion mutuelle, une confusion du sang. Je connoîtrai le prix de toutes ses qualités; car je ne suis plus pour lui qu'un arbitre impartial. Je le considère comme une machine qui peut m'être aussi utile qu'aux autres: mais ce n'est plus le frere de mon ame. Je ne sens plus que ma vie est attachée à la sienne; que s'il vient à mourir, le monde entier n'est plus rien pour moi, et que mon bonheur descend avec lui sous la même tombe. Je ne reconnois plus ces émotions qui sont ce que l'esprit humain a de plus exquis, de plus difficile à décrire, et qui, se communiquant à celui qui en est l'objet, comme une espèce de fluide électrique, adoucissent ses peines, et le consolent dans ses malheurs. Ces douces sensations sont le nectar et le véritable beaume de la vie. Il n'est plus seul pour moi dans le monde ; il s'y est fait, pour ainsi dire, des associés, des liaisons mercantiles, d'utilité, d'agrémens, et de plaisir ; mais ce n'est plus là mon ami. C'est ainsi que je pensai de l'étranger. J'avois pour lui la compassion qu'on doit à l'homme,

et le respect que je ne pouvois refuser à ses qualités ; mais je ne sentois rien au fond qui fût de nature à déranger l'équilibre de mon esprit. Je voyois sa mort, comme un événement ordinaire, sans qu'une larme tombât de mes yeux. Une chose cependant m'affectoit bien plus vivement, c'étoit la pensée de perdre la récompense qui m'étoit promise, et d'avoir aussi inutilement exposé ma tranquillité.

Je ne restai que quelques heures avant de recommencer la recherche que le mauvais temps et la nuit de la veille avoient interrompue, j'eus la précaution de prendre avec moi un peu de nourriture et des cordiaux, persuadé que si je retrouvois l'étranger il en auroit grand besoin. Charles m'avoit prié de lui permettre de m'aider ; mais je m'y refusai de la manière la plus obscure ; je savois que rien n'eût été plus contraire à la volonté de l'étranger.

J'avois déja passé différentes heures à parcourir le bois dans tous les sens, et avec beaucoup d'inquiétude ; il étoit plus que midi, lorsque du fond d'un buisson épais et presque impénétrable, j'entendis sortir un son foible et triste

que je ne sus d'abord à quoi attribuer. Je prêtai une oreille attentive; il n'y avoit guères qu'une minute que j'écoutois ainsi, quand le même son vint encore me frapper. Je n'eus pas de peine à m'appercevoir que c'étoit le gémissement d'une personne dans un état de foiblesse et d'épuisement, je soupçonnai aussitôt que c'étoit l'étranger. Je fis le tour du buisson avant de pouvoir y reconnoître aucune issue; et quoique je fisse, mes regards ne pouvoient pénétrer dans l'intérieur de ce fort. Un troisième gémissement en sortit. Les longs intervalles entre ces gémissemens leur donnoient quelque chose de si lugubre! Chacun d'eux étoit beaucoup plus sourd que le précédent. Il falloit la plus sérieuse attention pour le saisir, et l'on eût cru que c'étoit un dernier soupir. A la fin, j'apperçus des jambes et quelque chose qui ressembloit aux vêtemens d'un homme. C'étoit l'étranger! il me parut s'être glissé dans le buisson sur ses mains et sur ses genoux. Lorsque je m'eus frayé un chemin jusqu'à lui, il me sembla qu'il alloit expirer. Il étoit couché le visage contre terre, et je le soulevai un peu. Il avoit les

yeux fixes, la bouche ouverte, les lèvres et la langue sèches. Je lui fis boire quelques gouttes d'eau cordiales. Elles parurent dans le moment ne produire aucune sensation; mais elles furent bientôt suivies d'un long et profond soupir. Comme l'inanition étoit la cause principale de l'état où je le trouvai, le stimulant que je lui administrai produisit un puissant effet. Il remua les mains, frémit, tourna ses yeux languissans sur moi, parut me reconnoître, et se hâta de les refermer. Je l'agitai doucement, peu-à-peu je l'exposai à un air plus libre, et je lui baignai les tempes avec une des liqueurs dont je m'étois pourvu. Alors il leva les yeux, et regarda tout-à-coup autour de lui avec un air égaré. Cependant il ne parloit pas encore. Un quart-d'heure après, les convulsions le prirent, et il étoit probable qu'elles l'emporteroient. Elles durèrent un temps considérable, il tomba ensuite dans un état d'insensibilité. Je le crus mort. C'étoit au moins pour moi une espèce de consolation de l'avoir encore trouvé en vie, et de recevoir son dernier soupir. Mais l'instant d'après, ses promes-

ses et son secret me revinrent à l'esprit, avec une douleur inexprimable, et je lui reprochai intérieurement d'avoir différé si long-temps de m'en faire la communication, désespéré de ne plus en voir la possibilité. Je ne puis rendre tout ce qu'avoit de pénétrant, de brûlant, d'insupportable la sensation que j'éprouvois. Il falloit qu'elle fût bien vive, pour s'être présentée ainsi à mon souvenir, dans un moment où d'autres objets devoient agir si puissamment sur mon esprit. Pour sentir quelle devoit être ma situation, il faut avoir connu ce que c'est que de tomber en un instant, et pour toujours, de l'espérance, ou plutôt de la possession de ce que l'on aime, de ce que l'on desire, dans le désespoir le plus affreux. Mes bras énervés ne purent soutenir le corps de mon agonissant; il glissa de dessus moi. Je regardai le ciel avec des yeux de rage et de frénésie, comme pour maudire l'auteur de mon existence, et je me laissai tomber sans force, sans mouvement, à côté de l'étranger.

Je le sentis remuer. Je l'entendis soupirer. Je levois la tête, et j'apperçus encore en lui quelques étin-

celles de vie. Je l'embrassai; je le pressai contre mon sein. La vivacité de mon action sembla ranimer ses forces mourantes. Avec un peu de secours, il put se tenir assis. Mon assiduité produisit des merveilles. Il arriva qu'heureusement ce buisson n'étoit qu'à un demi-mille de mon habitation, et certes c'étoit un des endroits que j'avois examiné la veille sans succès. Vers le soleil couchant, j'avois réussi de le ramener au pavillon, tantôt en le conduisant, et tantôt en le soutenant.

Il continua dans un état de silence, plus ou moins continuel. Il n'exprimoit les sensations que par des soupirs, par des sons inarticulés, et même quand il eut recouvré la parole et un peu de forces, il ne proféroit que des monosyllabes et des moitiés de phrases. Je consacrai alors tout mon temps à l'étranger. D'un instant à l'autre je croyois le perdre, tant chacun de ses jours étoit marqué par les signes d'une dissolution prochaine. Pendant tout ce temps, je flottois entre la crainte et l'espérance. Y avoit-il apparence qu'il reprendroit assez de force, pour me conférer le legs qu'il m'avoit annoncé? Je ne connoissois pas les particu-

larités de son secret; mais d'après tout ce que j'avois ouï dire des prétentions et des opérations de l'alchymie, il étoit naturel de supposer qu'il avoit à m'en communiquer une, et qu'il ne le pourroit sans recouvrer une partie de ses facultés intellectuelles.

Cependant je fus assez heureux pour m'appercevoir qu'après une crise aussi douloureuse qu'accablante, il paroissoit que sa convalescence n'étoit pas éloignée, et que chaque jour lui rendoit de nouvelles forces. Après un laps de quinze jours, depuis l'aventure du bois, il me parla de la manière suivante :

Saint-Léon, je suis blâmable. Je vous ai assez éprouvé; j'ai reçu de vous tous les services, tous les secours que demandoit ma situation ; je vous ai occasionné beaucoup de peines et d'inquiétudes. J'ai fait naître en vous des espérances, en vous annonçant ce qu'il étoit en mon pouvoir de vous donner; et j'ai été à la veille de les priver, ainsi que votre humanité, de leur juste récompense. Faites-moi cependant la justice de vous rappeller que je ne prévoyois pas cet événement funeste qui est intervenu entre vous et vos espé-

rances Insensé que j'étois, j'imaginois que j'avois souffert assez, et que la persécution, pour m'avoir laissé respirer en paix un peu plus long-temps qu'elle n'avoit jamais fait, ne me tourmenteroit plus dans le peu de jours que j'avois encore à vivre. Cependant aujourd'hui je vois ce dernier assaut avec satisfaction. Il abrège un peu ce reste de vie, dont je desire la fin avec une impatience que je ne peux exprimer; en même-temps qu'il me laisse l'heureuse espérance de me dérober de ce monde sans qu'on s'en apperçoive, et d'échapper, en quelque sorte, aux derniers traits empoisonnés de mes ennemis. Après ma mort, je n'ai qu'une grace à vous demander, celle d'Hercule mourant à Philoctête, de ne découvrir à aucun mortel, sous quelque prétexte que ce soit, l'endroit où vous aurez déposé mes cendres. Je vous indiquerai où vous devez les cacher; ce n'est pas loin d'ici; mais ce coin de terre me plaît, parce qu'il est presque inaccessible. Une fois que vous aurez accompli ce dernier de mes vœux, ne parlez plus de moi, et même s'il est possible, n'y pensez plus. Nulle mention, nulle allusion, qui y soient rela-

tives, quelqu'en soit le prétexte ! Ne me dépeignez point; ne racontez ni comment nous nous sommes connus, ni comment j'ai disparu de ce monde.

Croyez moi, dans l'état foible et désespéré dans lequel je me suis trouvé pendant cette quinzaine, je n'ai cessé d'avoir présent à mon esprit l'objet de vos vœux et de vos espérances? Si jamais j'ai été pénétré d'un vif regret, c'étoit celui de mourir sans pouvoir les remplir. Peut-être vous parois-je à présent sur le point de me rétablir. N'en croyez point les apparences, le trait de la mort est dans mon cœur; je n'ai pas quatre jours à vivre, je le sais. Il est donc nécessaire que je me hâte d'achever ce qui me reste à terminer. Cette nuit sera consacrée à mettre de l'ordre dans mes pensées, et dans ce que j'ai à vous communiquer, afin que dans une affaire aussi importante je ne me trompe point, et que je n'omette rien : à demain matin, venez me voir, et j'aurai tout préparé pour vous.

Après ce discours, je donnai à l'étranger ce dont il pouvoit avoir besoin pour la nuit, et je me retirai. Mon cœur étoit gonflé d'espérance ; toute la nuit mes pensées furent éga-

rées et tumultueuses. Quand l'heure indiquée arriva, je me rendis par le jardin jusqu'au pavillon, sachant bien que de cette heure même alloit dépendre le bonheur ou le malheur de ma vie. Depuis que l'étranger s'étoit trouvé dans ce danger, la porte n'avoit été fermée qu'à la clef, que je tenois jour et nuit sur moi. J'ouvris la porte : à peine pouvois-je respirer.

Je trouvai l'étranger beaucoup plus mal. Il avoit eu une attaque de paralysie. Il leva les yeux quand j'entrai, et il étoit plus pâle que jamais je ne l'avois vu. Il remua tristement la tête, et me donna à entendre, par ses signes, qu'il n'y avoit rien à faire pour ce matin. Il ne pouvoit parler. O fortune! m'écriai-je avec désespoir, serai-je toujours ta victime? Ainsi, va donc m'échapper ce prix si long-temps attendu, si ardemment desiré! On ne peut imaginer combien mon imagination s'enflammoit par ces contre-temps successifs et sans fin; combien ils augmentoient à mes yeux la donation que j'attendois.

Tout ce jour et le suivant, l'étranger resta sans parler. Le troisième au matin, il murmura quelques mots, mais il

les articuloit si mal, qu'à peine dans six pouvois-je en distinguer un seul. Je me rappelai qu'il m'avoit prédit qu'il mourroit le quatrième jour. La fièvre de mon ame fut à son plus haut période; je ne pouvois plus me soutenir. Je crois que, si dans ce moment l'étranger eut expiré, dans mon désespoir je serois à l'instant tombé mort sur lui.

Le soir du 3e. jour, je revins le voir, il avoit jeté sa robe autour de lui, et se tenoit assis sur le côté de sa couche. Le soleil couchant jetoit ses derniers rayons sur les jalousies de la fenêtre; il y avoit environ huit pouces d'intervalle entre le haut de la fenêtre et la jalousie; quelques branches de vignes, avec leurs grapes déjà mûres, rompoient l'uniformité de la lumière. Le côté de la couche faisoit face à l'occident, et les rayons se jouoient sur le visage du vieillard. Jamais je n'y avois vu autant de sérénité. La lumière déjà adoucie par le déclin du jour, lui donnoit une vivacité particulière : je crus y reconnoître le sourire et la jeunesse des anges. Il me fit signe d'approcher. Je m'assis sur la couche à côté de lui. Il prit

ma main dans la sienne, et pencha son visage vers moi.

Demain je ne verrai plus le soleil se coucher! Tels furent les premières paroles qu'il m'adressa. Je m'apperçus à l'instant qu'il parloit avec plus de recueillement et une meilleure articulation ; avant son attaque de paralysie, je ne l'avois jamais vu prononcer aussi bien. Cependant ce n'étoit pas chose aisée que de distinguer ses paroles; mais je fis tous mes efforts pour les saisir, et comme j'étois depuis plusieurs semaines dans l'habitude de l'écouter, et que pendant tout ce temps sa prononciation avoit toujours été obscure, je réussis à comprendre tout son discours, qu'il interrompit plusieurs fois, et qui dura plus d'une demi-heure.

Il m'expliqua, avec une exactitude prodigieuse, les secrets de son art, et les opérations qui en dépendoient. Toute mon ame étoit tendue et dans l'étonnement. Ses secrets, comme je l'ai déjà dit au commencement de cette histoire, consistoient particulièrement en deux choses, l'art de multiplier l'or, et la faculté de vivre toujours. Je passe sous silence le détail de ces secrets, il ne m'est pas permis d'y entrer. Mon dessein,

comme je l'ai dit, n'est pas d'enseigner l'art que je possède; je me borne aux aventures qui pour moi en ont été la suite.

Plus je l'écoutois, et plus mon étonnement augmentoit. Je regardai ce vieillard qui étoit devant moi, j'observois la chétive apparence de son air, de son habillement; son extrême foiblesse et les symptômes d'une mort prochaine imprimés sur son front. Après ce que je venois d'entendre, je considérois toutes ces choses avec la surprise de la nouveauté, comme si je les voyois en lui pour la première fois. Je me disois: Est-ce donc là cet homme qui possède des mines d'or inépuisables, et le secret de ne mourir jamais?

Observant qu'il avoit fini son discours, je lui adressai ces paroles, forcé par une impulsion irrésistible, et avec toute la véhémence d'une curiosité insatiable qui ne peut se contenir.

Dites-moi, je vous en conjure par le dieu vivant, quel usage avez-vous fait de ces dons extraordinaires, et de quels événemens leur usage a-t-il été suivi?

Comme je parlois ainsi, le visage du vieillard changea d'une manière surprenante. Sa sérénité s'évanouit, la tris-

tesse se peignit dans ses yeux, et il me répondit ainsi :

Paix, Saint-Léon! Combien de fois dois-je vous dire que jamais aucun événement de mon histoire ne sera répété! N'ai-je aucun droit sur votre discrétion? Pouvez-vous être assez barbare, assez inhumain pour troubler mes derniers momens par de cruels souvenirs? -- Je gardai le silence.

Voilà tout ce qui se passa d'essentiel dans notre entrevue.

L'étranger mourut le lendemain, et fut enterré conformément à ses intentions.

FIN DU TOME PREMIER.